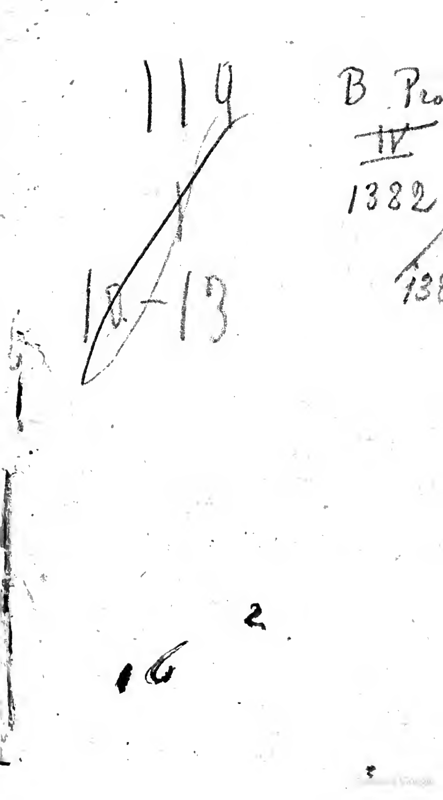




FON
RIZZOR
NAZIONALE
B. Prov.
BIBLIOTECA
VITT. EM. III
IV
1382
NAPOLI
PROVINCIALE
Armadio
Palchetto
Num.° d' ordine



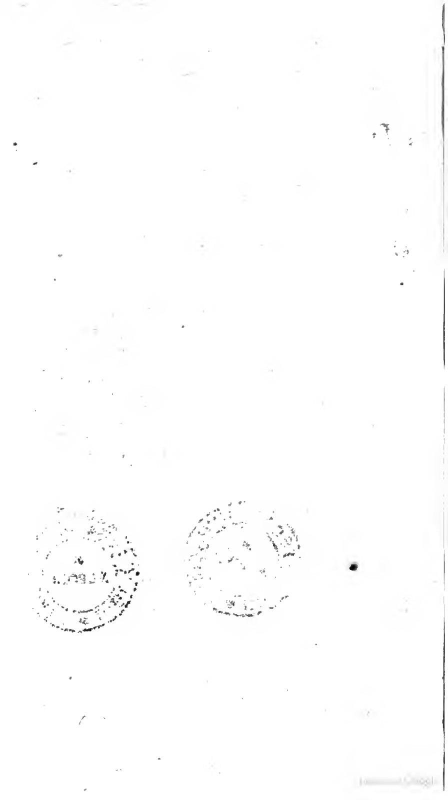


119
B Pro
IV
1382
18-13
2
16

HISTOIRE
DE LOUIS II,
PRINCE DE CONDÉ.

TOME PREMIER.





HISTOIRE
DE
LOUIS DE BOURBON,
SECOND DU NOM,
PRINCE DE CONDÉ,
PREMIER PRINCE DU SANG,
SURNOMMÉ *LE GRAND;*

Ornée de Plans de Sièges & de Batailles;

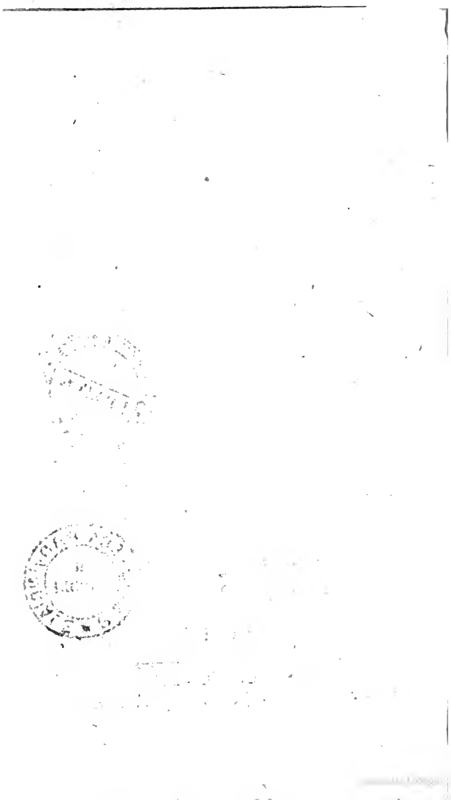
Par *M.* DESORMEAUX.

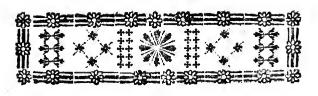
Seconde édition, revue & corrigée.

TOME PREMIER.

A PARIS,
Chez DESAINT, rue du Foin Saint-Jacques.

M. DCC. LXVIII.
Avec Approbation, & Privilège du Roi.





A

SON ALTESSE SÉRÉNISSIME
MONSEIGNEUR
LE PRINCE
DE CONDÉ,
PRINCE DU SANG.

MONSEIGNEUR,

J'ose présenter à V. A. S. l'Histoire d'un des Héros les plus célèbres qui ayent paru en Europe ; sa grande ame respire dans la Vôtre, MONSEIGNEUR ; & vous n'êtes

pas moins l'héritier de ſa valeur & de ſes talents, que de ſon nom. Puiſſe le ſang auguſte & généreux qui a coulé dans ſes veines, & qui coule dans les vôtres, produire à la Patrie des défenſeurs, auſſi long-temps que le nom de CONDÉ *vivra! Tels ſont les vœux que forme,*

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME

Le très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,

DESORMEAUX.



HISTOIRE
DE
LOUIS DE BOURBON,
SECOND DU NOM,
PRINCE
DE CONDÉ,
PREMIER PRINCE DU SANG,
Surnommé *LE GRAND*.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

S'IL eſt un ſiècle dans les faſtes de l'Hiſtoire, qui mérite d'attacher les regards de la Poſtérité, & de lui ſervir de mo-

dèle ; on peut dire que c'eſt celui auquel Louis XIV a eu la gloire de donner ſon nom. Telle eſt la prééminence de ce ſiècle immortel ſur tous les autres, que, quoiqu'ils ayent produit des Guerriers illuſtres, de profonds Politiques, des Savants & des Artiſtes renommés, le nom de ces perſonnages célèbres ſera toujours éclipſé par celui des grands-hommes qui ont brillé ſous le Monarque François ; les actions de ceux-ci, que dis-je ! les moindres particularités qui les regardent, paroîtront toujours plus intéreſſantes, que les plus fameux exploits des conquérants barbares, qui ont déchiré ou anéanti les Empires les plus vaſtes.

A quoi attribuer cet intérêt ſi vif, ſi général, ſi ce n'eſt à la perfection à laquelle tous les

arts parvinrent ? Celui surtout de la guerre, cultivé avec un succès éclatant, a donné à l'Europe un si grand avantage sur les autres parties de notre hémisphère, qu'il lui seroit peut-être plus aisé de les asservir, qu'il ne le fut autrefois aux Romains, de subjuguer l'Espagne & les Gaules.

Parmi tous les grands-hommes qui se sont immortalisés dans cette illustre & funeste carrière, l'Histoire n'en offre point qui ait plus de ressemblance avec Alexandre, que le grand Condé. Né avec le génie, le courage indomptable, la fierté, la grandeur d'ame & la rapide activité du conquérant Macédonien, le Prince François, à un âge où les loix ne permettent point aux autres hommes de disposer

de leur fortune & de leur liberté, avoit effacé, non-seulement les Héros de son siècle, mais tous ceux qui avoient paru depuis les Romains. La nature l'avoit fait ce que les Turenne, les Montécuculli, les Luxembourg ne sont devenus qu'à force d'étude, d'application & d'expérience. L'art de la guerre, cet art si difficile, si compliqué, qui demande des talents si étendus, si profonds, sembloit être en lui, un instinct, un don du ciel. Vainqueur à vingt-cinq ans, des Nations les plus aguerries de l'Univers, commandées par les plus grands Généraux, quels eussent été ses succès, s'il se fût trouvé, comme Alexandre, le maître absolu d'une Nation pauvre, laborieuse, infatiguable, avide de combats, de gloire &

de butin, n'ayant à lutter que contre des Grecs divisés, des Perses & des Indiens amollis & subjugués par le luxe!

Mais ce n'est pas seulement par la supériorité des talents militaires, qu'on peut comparer le grand Condé, aux Alexandres & aux Césars; il avoit cultivé les sciences & les arts avec le même éclat; ses connoissances dans tous les genres, étoient également profondes; son éloquence égaloit sa valeur; il n'y a guère, dans les fastes de l'Histoire moderne, qu'un Roi, dont la réputation ne mourra jamais, qui ait su, comme lui, joindre aux palmes d'Apollon, les lauriers de Mars.

D'après cette observation, combien n'a-t-on pas lieu de regretter qu'un Prince, aussi instruit dans l'art d'écrire, que dans

celui de vaincre, n'ait pas consacré les dernières années de sa retraite, à composer lui-même ses Mémoires; quelle source intarissable de glorieuses leçons perdues pour nos Militaires & nos Hommes d'État! que de faits sur lesquels la calomnie, la prévention, les passions, l'ignorance, ont jetté des nuages, eussent été développés & exposés avec cette vérité & cette simplicité, qui caractérisent toutes les actions de ce Héros! Sans doute que les Mémoires du Prince François eussent eu le même éclat, le même intérêt aux yeux de la Postérité, que les *Commentaires* du Général Romain.

Les Contemporains du prince de Condé souhaitoient avec tant d'ardeur de voir ses grandes actions écrites par lui-mê-

me, que le duc d'Enguien, cédant au vœu public, le conjura plusieurs fois de rendre ce service important à son siècle : *Non, non, mon fils*, répondoit le Prince ; *pour rendre hommage à la vérité, il faudroit dire quelque bien de moi, & du mal des autres ; c'est à quoi je ne peux me résoudre.*

Ainsi, la modestie de ce grand-homme nous a privés d'un morceau dont la perte est irréparable. Quel est, en effet, l'Historien qui oseroit se flatter d'écrire une si belle vie, avec le feu, la noblesse, la force, l'intérêt & la dignité que le sujet exige ? Connoîtra-t-il les hommes, les affaires, la politique de ces temps orageux ? Démêlera-t-il le cahos des intrigues, des factions, des révolutions, le principe enfin &

le ſecret de tant d'actions, les unes dignes de louange, les autres de blâme, comme eût fait celui qui a occupé ſi long-temps la ſcène, & avec tant d'éclat ?

Je l'avoue ; plus je réfléchis ſur la grandeur & la difficulté du ſujet, plus j'ai lieu d'appréhender qu'on ne m'accuſe d'imprudence & de témérité, de m'être chargé d'un fardeau ſi ſupérieur à mes forces ; mes allarmes augmentent encore, en conſidérant le malheureux ſuccès des Écrivains * qui ſont entrés dans la même carrière.

Il n'y a qu'une choſe qui puiſſe me raſſurer, c'eſt l'indulgence avec laquelle le Public a daigné recevoir mes foibles productions en ce genre ;

* MM. du Buiſſon & Coſte.

pourquoi ne me ſeroit-il pas permis d'eſpérer le même accueil, quand il s'agit de la gloire d'un nom ſi reſpecté de toute l'Europe, ſi cher à la France? J'ajouterai qu'on trouvera cette Hiſtoire plus remplie que celle de mes Prédéceſſeurs; je n'ai épargné ni ſoins, ni recherches pour découvrir la vérité. A la lecture de cette quantité prodigieuſe de Mémoires qui ont paru ſur le règne de Louis XIV; j'ai joint celle de tous les manuſcrits de l'Hôtel de Condé & de la Bibliothéque du Roi, qui ont trait au grand Condé; je cite à la marge toutes les ſources, où j'ai puiſé : heureux ſi la Nation me fait gré de mes efforts & de mon zèle! plus heureux encore, ſi cet ouvrage pouvoit exciter une main plus habile à

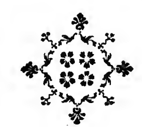
traiter un ſujet qu'on ne trouvera peut-être encore qu'ébauché!

Il eſt inutile de proteſter ici qu'on ne dira que la vérité; agir autrement, ce ſeroit inſulter aux manes d'un Héros, qui n'aima & ne reſpecta jamais rien tant que la vérité; ce ſeroit manquer à ſon ſiècle, à la Poſtérité, au Prince * ſous les auſpices duquel on a entrepris cet ouvrage, & qui eſt ſi digne de l'entendre. On s'étendra ſur les écarts, les fautes & les défauts du grand Condé, comme ſur ſes exploits & ſes vertus; on tâchera de le peindre tel qu'il fut dans tous les périodes de ſa vie; le premier des hommes dans ſa jeuneſſe, par la grandeur de ſon courage & de ſon génie, par l'éclat de ſes victoires & la rapidité de ſes con-

* S. A. S. Monſeigneur le prince de Condé.

quêtes; mais haut, fier, bouillant, impétueux, inégal dans sa conduite particulière, cherchant quelquefois plus à se faire craindre & admirer, qu'à se faire aimer; un autre Alexandre enfin par ses défauts, comme par ses qualités; c'est ainsi, au-moins, que tous les Mémoires du temps nous le représentent jusqu'à l'âge de quarante ans : mais alors, comme si tous ces défauts n'eussent été que la suite & l'effet de l'effervescence du sang, de la jeunesse & de la prospérité, on les verra disparoître, pour faire place aux vertus les plus touchantes, à la bonté, à la générosité, à la prudence, à l'affabilité & à l'humanité : le grand Condé ne sera plus jusqu'à sa mort, que le sujet le plus fidèle & le plus zélé, l'ami le plus vrai, le père le plus tendre, le meilleur maître, l'or-

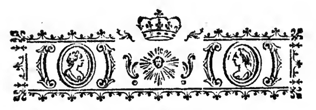
nement enfin & les délices de sa patrie. Que ce soit à l'adversité ou aux nobles efforts qu'il fit sur lui-même, qu'on attribue un changement si salutaire; il n'en est pas moins vrai de dire que cette victoire qu'il remporta sur ses passions, sera toujours plus glorieuse aux yeux de la religion & de la philosophie, que toutes celles qu'il remporta à la tête des armées, & qui firent taire toute l'Europe devant lui.



SOMMAIRE
)U PREMIER LIVRE.

*N*AISSANCE *de Louis de Bourbon ;* *' est titré* Duc d'Enguien. *Details de* *ɪn éducation ; il paroît à la Cour ; son* *ortrait. Il fait sa première campagne* *ɪ qualité de Volontaire ; siège & prise* *'Arras. Paroles mémorables du cardinal* *e Richelieu sur ce Prince. Il épouse Ma-* *emoiselle de Maillé-Brézé ; il tombe dan-* *ereusement malade. Seconde campagne* *u duc d'Enguien ; conquête & perte* *'Aire. Succès des François ; le Duc* *ùit Louis XIII à la conquête du Rous-* *llon ; le Roi prédit les succès de ce* *'rince à la guerre ; il retourne à Paris.* *'rait d'orgueil du cardinal de Richelieu ;* *ɪort de ce Ministre ; situation de la Cour.* *e duc d'Enguien obtient le commande-* *ɪent d'une armée ; ses liaisons avec la* *leine Anne d'Autriche. Les Espagnols* *rendent redoutables sur la frontière de* *'hampagne ; le Royaume est menacé* *'une invasion ; siège de Rocroi par D.* *'rancisco de Mélos. Le duc d'Enguien*

vole au ſecours de la place avec une armée inférieure ; projets & conduite de ce Prince. Il apprend la mort du Roi ſur ſa route ; ſon diſcours au Conſeil de guerre ; il arrive à la vue des Eſpagnols ; belle manœuvre de ce Prince ; le Maréchal de l'Hôpital s'oppoſe inutilement au deſſein qu'il a formé de hazarder une bataille ; faute de M. de la Ferté-Sennecterre ; le Duc la répare ; poſition des deux armées ; bataille de Rocroi. Les François remportent une victoire complette ; joie de tout le Royaume ; ſuites de la journée de Rocroi ; projets du duc d'Enguien ; il obtient de la Cour la permiſſion d'aſſiéger Thionville ; il fait une invaſion dans les Pays-Bas ; belle marche des François ; les Eſpagnols jettent un puiſſant ſecours dans Thionville ; ſiège mémorable de cette place. Le marquis de Geſvres y eſt tué ; éloge de ce Seigneur. Le Duc réduit Thionville ; il retourne à la Cour ; modeſtie de ce Prince ; il conduit un corps de troupes en Allemagne ; il raſſure l'Alſace & la Lorraine ; fin de la campagne.



HISTOIRE
DE
LOUIS DE BOURBON,
SECOND DU NOM,
PRINCE
DE CONDÉ,
PREMIER PRINCE DU SANG,
Surnommé *LE GRAND.*

LIVRE PREMIER.

1621-1643.

LOUIS DE BOURBON, second du nom, naquit à Paris le 7 Septembre 1621 ; il fut titré *Duc d'Enguien*, nom heureux qui rappelloit la mémoire du vain- 1621.

queur de Cérifolle, grand-oncle
1621. du jeune Prince*; la naiffance du Duc mit le comble aux vœux du prince de Condé, affligé de la perte de trois fils, que lui avoit donnés fon époufe, Charlotte-Marguerite de Montmorenci, la plus belle femme de l'Europe. Il n'y eut point de précaution que le Prince n'employât pour conferver cet enfant, qui devoit un jour remplir l'Univers de la gloire de fon nom; il le fit tranfporter en Berri, au château de Montrond, l'une des plus fortes places qu'il y eût alors dans le Royaume; on prétend que fon objet étoit, non-feulement de faire refpirer à fon fils un air plus pur & plus falutaire, mais encore de mettre à couvert ce dépôt fi chéri, s'il venoit lui-même à éprouver de nouvelles difgraces dans la Cour la plus foible & la plus orageufe de l'Europe.

Mémoires de Lainé, t. II, p. 511 & fuiv.

Tout étant précieux dans la vie d'un Héros, on croit devoir en-

* François, Comte d'Enguien en 1544.

trer dans quelques détails sur l'enfance & l'éducation du duc d'Enguien. Sa constitution parut d'abord si foible & si délicate, qu'on désespéroit de le voir vivre longtemps ; la crainte de le perdre, augmenta la tendresse, les inquiétudes & les soins du Prince. Au lieu de confier la première éducation de son fils à des femmes de qualité ; il choisit des bourgeoises pleines d'expérience & de sagesse : le succès répondit à ses vues ; le jeune Duc se fortifia peu-à-peu. A peine commençoit-il à bégayer, qu'on apperçut en lui, une vivacité, une pénétration, une fierté singulières ; il ne souffroit qu'avec impatience, le joug des femmes consacrées à son service, combattant, autant que la foiblesse de son âge pouvoit le permettre, la régle établie pour son lever, son coucher, ses repas & ses récréations ; mais cet enfant si indocile cessoit de l'être à la vue de son père qui obtenoit tout de lui, soit par ses carresses, soit par raison.

1622.

Ibidem.

1623 & suiv. Lorſqu'il fut parvenu à l'âge de quitter les femmes, le Prince ſon père ne conſulta point l'uſage établi, pour le confier à un homme de qualité; convaincu qu'il eſt difficile de trouver dans cette claſſe, des Gouverneurs qui joignent à l'ame d'un Sage, les qualités d'un Héros, & les connoiſſances d'un Savant aux agréments d'un Courtiſan, ou plutôt craignant qu'un homme conſtitué en dignité, ne fût pas aſſez docile pour ſuivre fidélement le plan d'éducation qu'il avoit tracé, ou qu'il ne ſe rendît maître du cœur & de l'eſprit du Prince, pour les régler un jour, ſelon ſes intérêts particuliers; il ſe réſerva les tendres & pénibles fonctions de Gouverneur. Il nomma ſeulement pour le ſeconder M. de la Bouſſière, ſimple gentil-homme, plein de probité, doux, exact, fidèle, & qui ſe fit ſur-tout une loi inviolable de ne s'écarter jamais en rien des ordres du père: le choix du Prince ne fut pas moins heureux en la perſonne des Précepteurs

Ibidem.

cepteurs du Duc ; les PP. le Pelletier & le Maître-Gonthier Jésuites, furent nommés à cet important emploi : l'un & l'autre recommandables par les qualités du cœur & par l'étendue des connoissances ; le premier d'un caractère plus ferme, d'une vertu plus austère ; l'autre plus doux, plus insinuant, plus propre au commerce des Grands. 1630.

Le Prince composa en même temps à son fils une maison de quinze ou vingt officiers & domestiques, choisis sur les sujets les plus sages & les plus vertueux ; il vouloit que tout ce qui l'approchoit, loin de pouvoir le corrompre ou le flatter, ne pût lui inspirer que l'amour de la vertu & de la gloire : pour exciter de plus en plus l'émulation du jeune Prince, on élevoit avec lui quelques jeunes Gentils-hommes, qui donnoient de grandes espérances ; on avoit pour eux les mêmes soins ; ils partageoient les études, les exercices, les jeux du Duc ; avec ordre de

n'avoir pour lui d'autres déférences
1631. que celles que l'inégalité de la naiſſance & du rang rendoit indiſpenſables.

C'eſt avec cette ſuite peu nombreuſe mais ſi bien choiſie, que le duc d'Enguien alla s'établir à Bourges, dans le plus bel hôtel de la ville, bâti par le célèbre Jacques Cœur, dans le temps de ſa faveur à la cour du roi Charles VII; il alloit matin & ſoir au collège des Jéſuites; toute la diſtinction qu'il y avoit entre lui & les autres écoliers ne conſiſtoit que dans une baluſtrade dont ſa chaiſe étoit environnée; le Profeſſeur l'inſtruiſoit de concert avec les deux Précepteurs. Les heures des prières, des études, des repas, des jeux étoient réglées; toutes les fois que M. le Prince étoit à Bourges, (& il y réſidoit alors preſque continuellement) il ne perdoit point de vue l'objet de tant de ſoins & de tendreſſe; il aſſiſtoit à ſes exercices, il voyoit ſes compoſitions, il l'interrogeoit lui-même ſans ceſ-

ſe, il l'obſervoit ſur-tout au jeu, pour connoître ſon caractère & ſes inclinations; s'il étoit abſent, de fréquents couriers lui apprenoient le détail de ſa conduite & de ſes travaux. 1632.

C'eſt ainſi que le prince de Condé renouvelloit aux yeux de l'Europe, le ſpectacle qu'un Empereur avoit donné à ſa cour, en inſtruiſant lui-même ſes petits-fils; mais il eut cet avantage ſur Auguſte, qu'il vit ſes ſoins couronnés par un ſuccès beaucoup plus éclatant; jamais Prince ne recueillit de ſon éducation des fruits plus durables que le duc d'Enguien; il ne l'emportoit pas moins ſur tous ſes camarades, par la ſupériorité de ſon génie, que par celle de ſa naiſſance.

Il ne faut pas croire au-reſte que ſes études fuſſent bornées au cours ordinaire des collèges; on lui apprenoit l'Hiſtoire ancienne & moderne, les Mathématiques, la Géographie & la déclamation; on le formoit aux exercices du corps,

à la courſe & à la danſe dans leſ-
1634. quelles il excella. Dès l'âge de huit ans, le prince de Condé avoit exigé qu'il ne lui écriroit qu'en latin, habitude qu'il conſerva juſqu'à ce qu'il parût à la Cour; il s'exprimoit auſſi-bien dans la langue des maîtres du monde, que dans celle de ſa patrie; on a ſous les yeux une quantité de lettres, de compoſitions latines & françoiſes, de pièces de vers dans l'une & l'autre langue, eſſais heureux du goût, de l'application & de l'éloquence du duc d'Enguien; il n'avoit que onze ans, lorſqu'il compoſa un traité de Rhétorique, qu'il dédia au prince de Conti ſon frère; ſes progrès en Philoſophie furent encore plus brillants; il ſoutint des Thèſes publiques, avec un applaudiſſement incroyable; il faut avouer qu'il n'y a eu peut-être point d'enfance plus illuſtre, que celle du duc d'Enguien.

Manuſcrits de l'Hôtel de Condé.

Comme il n'avoit que treize ans, lorſqu'il acheva ſon cours de philoſophie, & qu'il n'étoit pas d'un

tempérament assez robuste, pour soutenir les fatigues des exercices 1634.
académiques, le Prince le rapella à Montrond, & mit auprès de lui M. de Mérille, homme profond dans la connoissance du Droit public, des Loix anciennes & modernes, de l'Ecriture sainte & des Mathématiques. Guidé par ce Savant, le Duc parcourut cette nouvelle carrière, avec des succès prodigieux : mais ce qui l'intéressoit particuliérement, c'étoit l'Histoire & sur-tout celle des grands-Hommes : à l'ardeur sublime, qui l'animoit, aux traits de courage & de génie qui lui échappoient, on ne pouvoit s'empêcher d'augurer qu'il en augmenteroit bientôt le nombre. Au-reste, le goût qu'il prit pour les Sciences & les Arts, il le conserva le reste de sa vie, n'ayant jamais laissé échapper un seul jour de sa carrière, à la cour, à la ville, dans les camps, au milieu des affaires les plus épineuses & les plus importantes, sans consacrer au-moins trois ou quatre heu-

Mémoires de Lainé, t. II, p. 517.

res à la lecture ; son avidité de
1635 savoir s'étendoit à tout ; il ap-
& suiv. profondissoit tout ; ses connoissances devinrent avec le temps si vastes, si universelles, qu'il n'y avoit pas un seul Prince, & peu d'hommes peut-être, dans un siècle d'ailleurs si éclairé, qui fussent dignes de lui être comparés.

Il eut le même succès à l'Académie qu'au Collège ; personne ne
Ibidem. manioit un cheval, ne faisoit des armes, ne dansoit, ne jouoit à la paume, avec plus de grace, d'adresse & d'agilité.

Ce ne fut qu'après l'avoir ainsi rendu le cavalier le plus accompli de l'Europe, que le prince de Condé, dont l'ame suffisoit à peine pour goûter toute la joie que lui inspiroit le mérite extraordinaire de son fils, le conduisit à la cour. On célébroit alors avec beaucoup d'éclat & de joie, la naissance du Dauphin, depuis Louis XIV ; le jeune Duc fut le principal ornement de ces fêtes ; tous les regards se tournèrent vers lui ; tout, in-

dépendamment de ſon auguſte naiſſance, concouroit à le faire reſpecter & admirer ; c'étoit l'homme le mieux fait de la cour ; ſa taille au-deſſus de la médiocre, étoit aiſée, fine, pleine d'élégance ; il avoit le front large, le nez aquilin, les yeux grands, bleus, extraordinairement vifs & perçants ; la tête belle, une forêt de cheveux ; le bas de ſon viſage ne répondoit pourtant pas à la beauté de ſes autres traits ; ſa bouche étoit trop grande, ſes dents ſortoient trop ; mais il y avoit en général quelque choſe de ſi grand, de ſi noble, de ſi fier, répandu dans ſon air, ſon regard & toute ſa phyſionomie, qu'il n'y avoit perſonne à qui ſa préſence n'en impoſât : on diſoit de lui, qu'il avoit la figure d'un aigle, & le cœur d'un lion.

1638.

Mémoires de Madame de Motteville, t. I, p. 42.

Actions mémorables de la Vie du prince de Condé, par le P. Bergier, p. 191.

Le cardinal de Richelieu étoit alors au comble de la grandeur & de la proſpérité ; ce Miniſtre ſi redoutable, qui ne s'étoit maintenu qu'à force d'audace, d'art &

de ſang ; qu'en humiliant les Pro-
1638. teſtants, les Grands, & la maiſon Royale ; qu'en plongeant toute l'Europe dans une guerre qui la déſoloit, mais qui le rendoit néceſſaire à ſon maître ; cet homme, en un mot, dont on ne peut dire trop de bien ni trop de mal, ne mettoit plus de bornes à ſon ambition. Perſuadé qu'il ſurvivroit à Louis XIII, dont la ſanté dépériſſoit depuis long-temps, il prenoit déjà des meſures pour conſerver ſon autorité, & uſurper la Régence ſur la Reine, ſur Monſieur & ſur les Princes du Sang. Dans cette vue, il s'étoit rendu maître de la marine, des finances, des armées & des places fortes ; déjà il vivoit en Monarque ; ſon faſte inouï éclipſoit l'éclat du trône ; il avoit des gardes ; il précédoit le premier Prince du ſang ; ſa Cour, compoſée de tous les grands qui avoient échappé à la mort, aux fers & à la proſcription, étoit auſſi nombreuſe & auſſi brillante que celle de Louis XIII étoit deſerte & obſ-

cure. Ce Prince à qui il ne restoit, pour ainsi dire, que le vain titre de *Roi*, passoit ses plus beaux jours dans la langueur, la tristesse, l'ennui, la défiance & la solitude; faisant de temps en temps des efforts pour secouer le joug d'un Ministre, qui n'avoit rendu l'autorité royale si absolue, que parce qu'il en jouissoit lui-même, & toujours subjugué par le génie transcendant de ce même Ministre. On conçoit combien la cour d'un Monarque aussi austère, aussi sauvage que Louis XIII, devoit paroître peu agréable aux yeux d'un jeune Prince, tel que le duc d'Enguien, qui ne respiroit que la gloire, l'éclat & le plaisir. 1638.

Si le séjour de Saint-Germain, qu'habitoit Louis XIII, lui déplaisoit, le palais de Richelieu lui étoit odieux; il étoit révolté de la hauteur despotique du Cardinal qu'il ne voyoit que par déférence aux ordres de M. le Prince, dont les intérêts étoient liés depuis long-temps avec ceux du Ministre.

Cependant son arrivée à Paris lui

fut très-utile, la Princeſſe ſa mère,
1638. qui n'avoit pas moins de graces & de charmes dans l'eſprit que dans la figure, voulut ſe charger elle-même de la ſeconde éducation de ſon fils. Elle n'oublia rien pour lui former le cœur & les ſentiments, & lui donner cette politeſſe, cette urbanité exquiſe, l'appanage des beaux temps d'Athène & de Rome, qu'on n'acquiert aujourd'hui, que dans le commerce des Françoiſes. Le Duc profita des leçons & des conſeils de la Princeſſe; il goûta dans ſon entretien & dans celui des Dames de ſa Cour, des plaiſirs qu'il n'auroit connus ni à Saint-Germain, ni au palais du Cardinal, qui paſſoit pour un Pédant.

L'Hotel de Rambouillet étoit alors le rendez-vous de tout ce que la France avoit de plus illuſtre & de plus éclairé dans l'un & dans l'autre ſexe, on y agitoit diverſes queſtions littéraires & philoſophiques. On ſe plaiſoit ſur-tout à réſoudre d'ingénieux problêmes ſur les caractères, les paſſions, les vertus &

les sentiments ; on jugeoit avec impartialité les productions nouvelles ; on accueilloit, on encourageoit les talents naissants : les prétentions, l'orgueil, l'esprit de dispute & de contention étoient bannis de ces assemblées ; tout ce qui pouvoit plaire, intéresser, instruire, étoit du ressort de ce Tribunal formé par le goût & la politesse, décrié seulement par les ignorants & par ceux qui aspiroient inutilement à l'honneur d'y être admis. Peut être l'hôtel de Rambouillet ne contribua-t-il pas moins à éclairer la Nation, que l'Académie Françoise, qui commençoit alors à exister sous les auspices de Richelieu. Quoi qu'il en soit, c'est dans cette Ecole si illustrée par les Sarrasin, les Voiture, les Benserade & les plus beaux esprits du temps, que la princesse de Condé s'empressa de conduire le duc d'Enguien & mademoiselle de Bourbon sa fille, depuis duchesse de Longueville, si célèbre par sa beauté, son esprit & ses graces. L'un & l'autre y parurent avec éclat.

1638.

Histoire de la duchesse de Longueville, premiere Partie.

1638. Bientôt le Duc, perfectionnant les connoiſſances vaſtes & profondes, mais en quelque ſorte, incultes & ſauvages, qu'il avoit reçues de ſes maîtres, effaça tout ce qu'il y avoit de plus brillant dans cette ſociété. Perſonne ne s'exprimoit avec plus de force, de clarté & d'énergie; il s'amuſa quelque temps de la Poëſie françoiſe, dans laquelle il réuſſit au point de faire ſur-le-champ des morceaux, qui n'auroient pas été déſavoués par les plus grands maîtres. Sa réputation augmenta tellement dans la démocratie littéraire, qu'on le regardoit comme l'arbitre du goût; tout ce qui paroiſſoit de plus curieux, de plus ſublime, de plus intéreſſant dans les Sciences & les Arts, rendoit hommage à ſon jugement & à ſes lumières. Mais on remarque qu'il ne goûta & ne protégea jamais, que ce qui portoit l'empreinte du génie, de la grandeur & de la verité. Corneille, Molière, Racine, Deſpréaux, la Fontaine, Boſſuet, Paſcal, Bourdaloue, Santeul, le Brun faiſoient

les délices de ce Prince. Au-reste, il s'honoroit lui-même du goût & de l'estime qu'il avoit pour les Beaux-Arts, raillant souvent & avec beaucoup de finesse, les Seigneurs François, qui, malgré leur esprit naturel, languissoient alors pour la plupart dans les ténèbres de l'ignorance & les réduits de la débauche. 1639.

Mais, quelque agréable que fût pour lui le commerce des Muses, son courage l'appelloit ailleurs; il demanda avec instance au Prince son père de faire sous lui, en Roussillon, l'apprentissage de la guerre. Flatté des sentiments nobles & généreux de son fils, le Prince le trouva néanmoins trop délicat, pour l'exposer, sous un ciel étranger, aux fatigues d'une campagne laborieuse; tout ce qu'il lui permit, ce fut d'aller commander dans son gouvernement de Bourgogne. Ainsi le Duc fut initié dans les affaires les plus importantes, quoiqu'il n'eût pas encore dix-huit ans.

Manuscrits de l'Hôtel de Condé.

Le jeune Prince s'acquitta des

fonctions de Gouverneur, avec une
1639. activité & une vigilance infatigua-
bles. Sa correſpondance avec la Cour & le Prince ſon père, annonce des talents ſupérieurs, accompagnés d'une grande application aux détails. Il acquit en peu de temps l'eſtime & la confiance du Parlement, de la nobleſſe & du Clergé; mais le bruit des armes qui retentiſſoit dans toute l'Europe, rempliſſoit principalement ſon ame; il ſoupiroit après le moment où il lui ſeroit permis de ſignaler ſon courage & ſes talents. Cependant il dévoroit tous les livres qui ont trait à l'art Militaire; il interrogeoit ſans ceſſe, & combloit de carreſſes, les Officiers qui avoient acquis de la réputation. Ses vœux furent enfin exaucés; le Prince lui permit de faire ſa première campagne en qualité de Volontaire, dans l'armée commandée par le maréchal de la Meilleraie.

Mémoires de Lainé, , I.

La guerre, commencée depuis cinq ans contre la maiſon d'Autriche, avoit été mêlée de ſuccès & de

revers. On avoit vu les Eſpagnols, maîtres de la frontière de Picardie, menacer la Capitale du Royaume; mais, comme ſi la première campagne du duc d'Enguien eût dû être l'époque de la gloire & de la proſpérité de la France, les armes du Roi furent victorieuſes, en Flandre, en Italie, en Allemagne & en Rouſſillon; & pour comble de bonheur, le Portugal & la Catalogne ſecouèrent le joug de l'Eſpagne. On va ſeulement donner une légère idée des opérations de l'armée dans laquelle ſervoit le duc d'Enguien. 1640.

Le cardinal de Richelieu ſe propoſoit de tourner les principaux efforts de la France, contre les frontières des Pays-Bas, afin d'éloigner de plus en plus les Eſpagnols de la Capitale; en conſéquence, il avoit raſſemblé deux armées; la première & la plus floriſſante, commandée par le maréchal de la Meilleraie ſon parent, à qui il vouloit ménager la gloire des plus grands ſuccès, devoit agir ſur les bords de la Meuſe; l'autre aux ordres

des Maréchaux de Châtillon & de
1640. Chaulnes, devoit porter le fer & le feu jufque dans le fond de l'Artois. Ces deux armées étoient fecondées par une puiffante diverfion que le prince d'Orange devoit exécuter dans le Brabant, avec toutes les forces de la Hollande; mais, malgré toutes les mefures de Richelieu, les commencements de la campagne ne furent rien moins qu'heureux fur la Meufe; le duc d'Enguien ne fut que le temoin de l'imprudence & des difgraces du maréchal de la Meilleraie.

Ce Général, qu'on furnommoit *Poliorcetes*, c'eft-à-dire, *le Preneur de Villes*, effuya d'abord un échec en affemblant fes troupes. Quelques Régiments de Cavalerie furent défaits ou enlevés. Ce défaftre ne l'empêcha pas de conduire fon armée devant Charlemont qu'il affiégea au commencement de Mai; mais, deux jours avant fon arrivée, l'ennemi qui avoit prévu fon deffein, avoit jetté un fecours de mille hommes dans la Place : pour comble de mal-

Journal de Baffompierre, t. II.

:ur, il survint de si grandes pluies compagnées d'orages, que le Ma- chal n'osa poursuivre son entre- :ise, dans la crainte de perdre son mée : il leva le siège & s'avança :rs Mariembourg, que le colonel assion avoit investi ; mais les che- ins étoient si impratiquables, qu'il :t impossible de transporter l'artil- rie au camp ; le pays, d'ailleurs érile par lui-même, avoit été telle- ient dévasté par l'ennemi, qu'on ne ouvoit y faire subsister la Cava- :rie. Le Maréchal se vit donc obli- é de renoncer à cette nouvelle ex- édition, & de ramener, dans des uartiers de rafraîchissement, son rmée épuisée de fatigues, diminuée ar les maladies & la désertion. C'est insi que, faute de s'être instruit :arfaitement de la situation du pays, a Meilleraie, malgré son courage & sa réputation, eut le malheur l'échouer devant deux places très- nal fortifiées.

1640.

Vie du maréchal de Gassion, t. II. Mémoires de Puységur. Vittorio Siri, Memor.e recondite, tom. VIII.

La honte de ces revers retomboit :ur le Cardinal, auteur d'un plan de campagne si mal concerté. Mais,

1640. loin d'en être abattu, le Cardinal ne chercha qu'à les faire oublier par une expédition éclatante. Il donna ordre à la Meilleraie, de se joindre au Maréchaux de Châtillon & de Chaulnes, & d'assiéger Arras.

Cette entreprise, la plus importante & la plus difficile jusqu'alors de cette guerre, réussit, sur-tout par le génie du maréchal de Châtillon, l'un des plus illustres élèves du prince Maurice de Nassaw. Le duc d'Enguien donna des marques de la plus grande valeur, pendant tout le cours du siège qui dura deux mois, & qui fut à jamais mémorable par un grand nombre de sanglants combats, livrés pour jetter du secours dans la Place, & intercepter les convois qui ne venoient au camp des assiégeants, qu'avec des difficultés incroyables, & sous l'escorte d'une armée entière; mais enfin le courage des François, animé par la présence & le zèle d'un Prince du Sang, & de trois Maréchaux de France, surmonta les

Histoire du prince de Condé, par M. Coste, liv. I.

obſtacles les plus terribles, & triompha d'une place, dont la garniſon portoit ſans ceſſe la terreur & le ravage dans toute l'étendue de la Picardie. 1640.

Pendant cette campagne, le duc d'Enguien, par ſa valeur, par ſa conduite & une application infatiguable, avoit commencé à jetter les fondements de cette haute réputation, qui, à l'âge de vingt-deux ans, lui mérita le commandement d'une armée dont dépendoit le ſalut de l'Etat. Quand elle fut achevée, il alla viſiter à Ruel, le cardinal de Richelieu. Ce Miniſtre, perſuadé que la Renommée exagéroit, en publiant du jeune Prince de ſi grandes choſes, l'entretint pendant plus de deux heures des matières les plus ſublimes & les plus épineuſes. Etonné du génie, des connoiſſances & de l'éloquence du Prince, il ne put s'empêcher de dire à M. de Chavigni, lorſque le Duc fut ſorti : *Je viens d'avoir une converſation de deux heures avec M. le Duc, ſur la religion, la guerre, la politique, les intérêts des*

Actions mémorables de la Vie du prince de Condé, par le P. Bergier. p. 204.

Princes, l'adminiſtration d'un Etat;
1641. *ce ſera certainement le plus grand Capitaine de l'Europe, & le premier Homme de ſon ſiècle, & peut-être des ſiècles à venir, en toutes choſes.*

Il y avoit long-temps que cet ambitieux Miniſtre deſiroit avec paſſion de mêler ſon ſang avec celui de ſes Maîtres, & d'étayer ſon pouvoir de l'appui du premier Prince du ſang. Qu'on juge du nouvel empreſſement qu'il dut avoir, en conſidérant les qualités héroïques du duc d'Enguien. Loin de dédaigner les avances qui lui furent faites, le prince de Condé s'y prêta avec ardeur; il accepta pour ſon fils Claire-Clémence de Maillé-Brézé, iſſue d'une des plus anciennes & des plus nobles familles du Royaume, fille d'Urbain de Maillé-Brézé, Duc, Pair & Maréchal de France, & de Nicole du Pleſſis-Richelieu.

Mais il ne fallut pas moins que toute l'autorité paternelle pour engager le duc d'Enguien, qui avoit d'autres vues, à entrer dans les ſentiments du prince de Condé: il mon-

Hiſtoire abrégée du prince

tra même une ſi grande averſion pour ce mariage, que le Prince délibéra s'il ne romproit point l'affaire. Mais il fut retenu par la connoiſſance qu'il avoit du caractère du Cardinal, l'homme le plus fier, le plus ſenſible au mépris, le plus ſuſceptible d'une haine & d'une vengeance implacable. Loin donc de ſe rendre au palais Cardinal, pour retirer ſa parole, comme on l'a publié dans tant de Mémoires, il diſſimula ſi bien ſes incertitudes, que le Cardinal les ignora vraiſemblablement toute ſa vie.

1641.

de Condé, ſervant de Préliminaire à l'Oraiſon funebre de ce Prince, par M. Boſſuet, 1762, p. CXIV.

Quoi qu'il en ſoit, le Duc ne pouvant plus réſiſter aux careſſes, aux raiſons & à l'autorité du père le plus tendre, ſe ſoumit à tout ce qu'il exigeoit de lui : les jeunes époux furent fiancés le 7 Février 1641, dans le cabinet du Roi, & mariés le 11 au palais Cardinal. La joie, ainſi que la magnificence de Richelieu, n'eurent point de bornes ; il lui en coûta un million, qui en vaudroit deux aujourd'hui, pour ſolemniſer ſa gloire & ſa puiſſance.

Hiſtoire du cardinal de Richelieu, par Auberi, l. VI.

Mémoires pour ſervir à l'hiſtoire, par le même, t. II.

Mercure de Siri, t. I, l. 2.

1641. Cependant il s'en falloit bien que le Héros de ces fêtes en partageât la joie. Quelques jours après, le Duc tomba dangereusement malade; on ne manqua pas d'attribuer cet accident funeste à la violence qu'il s'étoit faite pour consentir à ce mariage. Il lutta long-temps entre la vie & la mort; mais enfin les soins & l'art des Médecins, ou plutôt la jeunesse du Prince fut victorieuse du mal; son tempérament, jusqu'ici très-foible & très-délicat, se développa & se fortifia au-point qu'il soutint aisément les plus grandes fatigues à la guerre & à la chasse.

A peine rétabli, l'ardeur dont il étoit dévoré pour la gloire, le conduisit à l'armée de la Meilleraie, où il commanda les Volontaires. Les vues du Cardinal, en entreprenant cette guerre, avoient été d'affoiblir la puissance de la maison d'Autriche, & sur tout de lui enlever les Pays-Bas qu'il avoit partagés d'avance avec les Hollandois; mais ce peuple n'avoit fait aucun effort, qui répon-

dit à la grandeur du projet : le prince d'Orange, autrefois si célèbre par 1641.
ses exploits & ses victoires, échouoit chaque campagne, devant une poignée d'Espagnols, commandée tantôt par Don Francisco de Mélos, tantôt par le comte de Fuentes. Pendant cet intervalle, le Cardinal-Infant, l'un des plus grands hommes qu'ait produits la maison d'Autriche, arrêtoit en personne les progrès des armées Françoises. Richelieu pénétra enfin les inquiétudes & les allarmes de la Hollande, qui craignoit plus d'avoir pour voisin, le roi de France, que le roi d'Espagne; ainsi, persuadé que la République verroit avec moins de chagrin les progrès des François en Artois, Province plus éloignée de ses frontières, que des côtes maritimes, il confia au maréchal de la Meilleraie le soin d'achever la conquête de cette fertile contrée.

Mais, soit pour tromper l'ennemi, soit plutôt pour l'empêcher de secourir le comte de Soissons, Prince du sang, qui, las d'être l'objet de la

1641. haine & des perſécutions du Cardinal, venoit de prendre les armes de concert avec les ducs de Guiſe & de Bouillon, la Meilleraie eut d'abord ordre de pénétrer juſque dans le ſein de la Flandre. Dès que cette nouvelle guerre civile, allumée par l'imprudence du Cardinal, eut été terminée par la mort du Comte, tué au milieu de la victoire qu'il avoit remportée à la Marſée, le Maréchal reprit le chemin de l'Artois, & vint attaquer la ville d'Aire, l'une des plus fortes des Pays-Bas. Le ſiège fut auſſi long & auſſi mémorable que celui d'Arras; les Eſpagnols, malgré toutes les précautions du Général François, trouvèrent le ſecret de jetter du ſecours dans la place; les ouvrages furent pris & repris pluſieurs fois; les aſſiégeants ne faiſoient pas un pas, qu'il ne leur coutât beaucoup de ſang. Le Cardinal-Infant, qui n'avoit vu la perte d'Arras qu'avec la plus vive douleur, entteprit de ſauver Aire, à quelque prix que ce fût: il raſſembla environ 40 mille combatants, en quoi conſiſtoient

Vie du cardinal de Richelieu, par Auberi, liv. VI.

Hiſtoire du maréchal de Gaſſion, t. II.

Mémoires de Sirot, t. II.

toient toutes les forces des Pays-Bas, & les conduisit jusqu'à la portée du canon des François, dans la résolution de forcer leurs lignes; mais il les trouva inattaquables. De son côté, la Meilleraie, secondé par le duc d'Enguien, mit tant de force & de vigueur dans ses attaques, qu'il réduisit enfin Bernovite, à rendre la place, après l'avoir défendue pendant plus de deux mois avec un courage héroïque. Cette expédition, dans laquelle le duc d'Enguien moissonna de nouveaux lauriers, fut regardée comme la plus éclatante de la campagne. 1641.

Cependant le Cardinal-Infant, frémissant de colère & de honte de ne s'être présenté avec toutes les troupes des Pays-Bas, que pour être spectateur de la perte d'une Ville si importante, entreprend d'assiéger l'armée victorieuse, & de l'affamer; déjà le comte de Salazar, un de ses Officiers Généraux, avoit emporté Lillers & le fort de l'Ecluse; il s'étoit emparé d'un convoi considérable, destiné pour l'armée Françoise; le Cardinal-Infant, encouragé par ce

Mercure de Siri, liv. II & III.

succès, construit des Forts auprès de
1641. Térouenne & de Saint Omer, pour couper aux François la retraite avec les vivres & les munitions de guerre, dont ils commençoient à manquer. La Meilleraie qui se voyoit à la veille de perdre sa conquête & son armée, n'eut que le temps de s'échapper la nuit du 9 Août, & de gagner le passage de Térouenne, sans avoir pu réparer les brèches de Saint-Omer, ni combler ses lignes. Le Cardinal-Infant s'y établit, assiégeant à son tour la place dans laquelle la Meilleraie avoit jetté d'Aigueberre avec trois mille hommes, & tout ce qui lui restoit de munitions de guerre & de bouche.

Le premier soin du Gouverneur fut de chasser les bouches inutiles, c'est-à-dire presque tous les Citoyens de cette Ville infortunée. Le général Espagnol, instruit par là de la position funeste où les François se trouvoient réduits, ne pensa qu'à ménager le sang du Soldat, espérant que la disette lui livreroit bientôt la place & la garnison; mais la constance d'Ai-

gueberre & des ſiens fut ſi grande, qu'ils bravèrent pendant plus de quatre mois, la faim & l'ennemi. 1641.

Tant de courage & de fermeté méritoient bien d'être ſecondés. La Meilleraie, ſoutenu d'un nouveau corps d'armée, que lui amena le maréchal de Brézé, parut bientôt à la vue des Eſpagnols; il n'y eut point d'efforts qu'il ne fît pour ravitailler la place : repouſſé par tout, il entreprend alors de porter le fer & le feu dans toute l'étendue de la Flandre, dans l'eſpérance que le Cardinal Infant voleroit au ſecours de cette belle Province; mais il ne réuſſit qu'à brûler les fauxbourg de Lille, & à réduire à la plus affreuſe misère quelques milliers de familles, victimes infortunées de la haine, de l'ambition & des querelles des deux Monarques, que les liens de la Religion & du ſang euſſent dû unir. Quelque touché que fut le Cardinal-Infant des larmes & des gémiſſements de tant de malheureux, il n'en demeura pas moins inébranlable dans le deſſein qu'il avoit formé de re-

prendre un des principaux boulevards des Pays-Bas. Les deux Maréchaux, voyant qu'il leur étoit impoſſible de l'arracher de devant Aire, partagent leurs armées; Brézé prend Lens & la Baſſée, la Meilleraie, Bapaume; le duc d'Enguien demeura avec ce dernier jusqu'à la fin de la campagne qui ne ſe termina qu'au mois de Décembre, par la perte de la ville d'Aire; mais le Cardinal-Infant ne jouit pas d'un triomphe qui coûtoit ſi cher aux peuples de ſon gouvernement. Il mourut quelques jours avant que la garniſon battît la chamade: ce fut Don Franciſco de Mélos, ſon ſucceſſeur, qui entra en conquérant dans Aire.

1641.

La campagne ſuivante, Louis XIII, preſque mourant, mais ſenſible à la gloire, porta lui-même le théâtre de la guerre en Rouſſillon; le duc d'Enguien l'accompagna dans cette expédition à la tête de la Nobleſſe du Languedoc, qui brûloit d'envie de ſe diſtinguer ſous les ordres d'un Prince, en qui tous les Militaires

1642.

voyoient déjà un héros. Le Duc fit des prodiges aux sièges de Colioure, de Perpignan & de Salces; Louis XIII, agréablement surpris de tant de zèle, de valeur, d'application & d'intelligence, dans une jeunesse si tendre, ne put s'empêcher de dire tout haut, *que le Prince son filleul livreroit & gagneroit bientôt des batailles;* on verra que jamais oracle ne fut mieux justifié. 1642.

Histoire du cardinal Mazarin, par Auberi, t. I.

Cette campagne valut à la France la conquête entière du Roussillon; heureux Louis XIII, si les factions qui s'élevoient de jour en jour contre l'autorité du Cardinal, ne l'eussent pas réduit à inonder les échafauds du sang le plus illustre, à regarder sa mère, son épouse, son frère, & presque tous ses parents, comme ses ennemis. Le duc d'Enguien, témoin de ces orages qui n'avoient d'autres sources que la foiblesse déplorable du Roi, & l'orgueil de Richelieu, n'y prit d'autre part que celle de plaindre en secret les malheureuses victimes que ce Ministre s'immoloit tous les jours.

Lettres du duc d'Enguien à M. le Prince.

Manuscrits de l'Hôtel de Condé.

1642. Ce n'eſt pas ſans raiſon que l'on regarde l'arrogance du Cardinal, comme une des principales cauſes qui révoltèrent & armèrent tous les Grands contre lui; il oſoit exiger d'eux les plus grandes déférences, non ſeulement pour lui, mais pour tous ſes parents & ſes créatures; les Princes du ſang eux-mêmes n'étoient pas à l'abri de ſes prétentions injuſtes. Le duc d'Enguien, dont l'alliance flattoit ſi agréablement ſa vanité, éprouvoit de ſa part des marques de ſoupçon, de défiance, qui l'indignoient. Le Cardinal diſpoſoit des principaux emplois de ſa maiſon, l'environnant d'eſpions, plutôt que de ſerviteurs. Le Prince, né avec une ame noble, fière & ſenſible, ne ſouffroit qu'avec la plus vive impatience un empire ſi odieux; il ne falloit pas moins que l'exemple & les conſeils de ſon père, pour l'empêcher d'éclater; mais rien ne lui parut plus douloureux que la mortification qu'il eſſuya cette année, au retour de la campagne où il avoit acquis tant de gloire.

Hiſtoire de Louis XIII, par Michel Levaſſor, t. X.

En quittant le Rouffillon, le Prince avoit pris la route de Lyon, pour fe rendre à la Cour ; mais il négligea de voir le cardinal Alfonfe de Richelieu, Archevêque de Lyon, frère du Miniftre, autrefois Chartreux, & alors prefque imbécile : à la première entrevue qu'il eut avec Richelieu, celui-ci ne manqua pas de lui demander des nouvelles de la fanté de fon frère ; le Duc répondit ingénuement qu'il ne l'avoit pas vu : quoiqu'il fût outré de dépit, le Cardinal ne répliqua rien ; mais il marqua tant de chagrin & de reffentiment au prince de Condé, de l'efpèce de mépris que le duc d'Enguien témoignoit des fiens, que le père ordonna au fils de prendre la pofte, & de retourner à Lyon, réparer fa prétendue faute ; il fallut obéir & faire un voyage de deux cents lieux dans la faifon la plus fâcheufe de l'année *.

1642.

Hiftoire de Louis XIII, par le P. Griffet, t. III.

Mémoires de Monglat, t. II. p. 64.

* On prétend que le Cardinal Alfonfe, inftruit du voyage du duc d'Enguien, s'en alla exprès à fon Abbaye de Saint-Victor de Marfeille, pour donner au Prince la peine d'aller le chercher plus loin. *Mémoires de Monglat, tome II. page 64.*

1642. A peine arrivé, le Duc se présenta au Cardinal, & l'impérieux Ministre parut satisfait d'une démarche qu'il ne devoit qu'à l'autorité paternelle.

Bientôt après, la mort délivra la maison Royale & les Grands, d'un Ministre qui en avoit été le fléau. Le sublime & implacable Richelieu, n'emporta au tombeau que les regrets du petit nombre d'hommes dont il avoit fait la fortune; mais ce qu'on ne sauroit trop admirer, c'est que le Roi, qui depuis si long-temps souffroit du joug qu'il s'etoit imposé, exécuta les dernières volontés de son Ministre, avec une exactitude dont il n'y a point d'exemples. Il conserva aux parents, aux amis, aux créatures du Cardinal, les charges, les emplois & la faveur. Le cardinal Mazarin que Richelieu avoit désigné pour son successeur, reçut des mains de ce Prince le gouvernail de l'Etat; tant il étoit de la destinée de cet homme extraordinaire de dominer! Il n'y a point eu en France de Roi, dont le testament ait été aussi respecté que celui de Richelieu.

Ce Miniſtre avoit à peine payé le tribut à la nature, que M. le Prince & ſur-tout le duc d'Enguien, plus jaloux encore de ſon rang, reclamèrent hautement les droits de leur naiſſance & de leur dignité. Le Roi fit enfin ce qu'il lui étoit honteux de n'avoir pas fait plutôt; il aſſura aux Princes de ſon ſang la preſſéance ſur les Cardinaux; le ſouple Mazarin fut le premier à ſe prêter à une déciſion applaudie de toute la Nation.

1642.

Hiſtoire du cardinal Mazarin, par Auberi, t. I.

Mémoires du cardinal de Retz, t. I.

Cependant l'Académie Françoiſe, encore au berceau, venoit de perdre ſon protecteur, ſon appui, ſon fondateur en la perſonne de Richelieu : il s'agiſſoit de le remplacer. Louis XIII, peu éclairé, ignoroit que le trône s'honore lui-même, en honorant les Lettres & la vertu. Mazarin, uniquement occupé de ſa fortune, dédaignoit tout ce qui ne tendoit pas à la ſoutenir & à l'augmenter; il n'y avoit guère alors en France que le duc d'Enguien & le chancelier Séguier qui fuſſent dignes, par leurs talents ſupérieurs & l'accueil qu'ils faiſoient à tous ceux

Hiſtoire de l'Académie Françoiſe, par Péliſſon.

qui se signaloient dans la carrière
1642. des Lettres, de présider au temple des Muses. Malgré l'extrême jeunesse du duc d'Enguien, l'Académie entière avoit résolu de le choisir pour son protecteur ; mais, soit qu'elle craignît que l'amour de la gloire militaire n'arrachât bientôt ce Prince à tous les jeux littéraires, ou même qu'il dédaignât de succéder à Richelieu, elle se contenta de l'asyle que l'éloquent Séguier lui offroit dans son Palais. Ses illustres destinées lui réservoient dans la suite plus d'éclat & de faveur.

Pendant ce temps-là, la Cour étoit
1643. en proie aux intrigues & à l'agitation. Le Roi, consumé de langueur & de maladies, accablé de chagrin, paroissoit devoir bientôt terminer sa triste & pénible carrière ; un nouveau règne annonçoit un nouveau plan, de nouvelles vues, de nouveaux événements. La scène paroissoit devoir présenter d'autres acteurs; déjà, presque tous les Grands étoient accourus à S. Germain, moins dans le dessein de témoigner l'intérêt qu'ils

prenoient à la ſanté du Roi, que pour ſe rendre plus puiſſants & plus redoutables dans une minorité ; on diſtinguoit parmi eux, les Vendômes, les Guiſes, une foule d'Officiers de la Couronne, & de Seigneurs, qui, proſcrits & accablés par Richelieu, avoient long-temps langui dans les fers ou l'exil. Loin d'être corrigés par les diſgraces & les châtiments, ils attendoient preſque tous, avec impatience, l'inſtant où la mort du Roi leur permettroit de s'embarquer ſur une mer ſemée d'écueils, célèbre par de grands naufrages : tant le génie des François étoit alors naturellement porté à l'inquiétude, à l'audace & aux factions ! 1643.

D'un autre côté les amis de Richelieu, à la tête deſquels étoit Mazarin, ſe préparoient à ſoutenir les attaques de leurs Adverſaires, pour demeurer en poſſeſſion du pouvoir & des emplois. La haine, la rivalité, la vengeance, le ſouvenir du paſſé, la crainte de l'avenir, tout animoit & excitoit des eſprits entreprenants, ſuſceptibles des paſſions *Mémoires de la Minorité de Louis XIV, t. I.*

les plus violentes. Comme l'adminiſ-
1643. tration de l'Etat pendant la minorité, devoit être confiée ou à la Reine, ou aux princes d'Orléans & de Condé; les uns s'attachoient à la reine Anne d'Autriche; ceux-ci au duc d'Orléans; ceux-là au prince de Condé. Le Roi, plus environné à ſa mort de factions, qu'il ne l'avoit été pendant ſa vie, ne ſavoit à quoi ſe déterminer, il ſe défioit de la Reine qui lui avoit toujours paru ſuſpecte de partialité en faveur de l'Eſpagne ſa patrie. Monſieur lui étoit encore plus odieux; il venoit même de l'exclure, par une déclaration ſolemnelle, de la part que ſa naiſſance lui donnoit à l'adminiſtration de l'Etat, en le réduiſant à la condition d'un ſimple particulier. La longue expérience, l'autorité & la ſageſſe profonde de M. le Prince, auroient peut-être déterminé Louis XIII à lui confier la Régence; mais n'auroit-ce pas été expoſer l'Etat à une guerre civile de la part de la Reine & de Monſieur qui n'auroient rien épargné pour ſe venger d'un affront ſi ſanglant.

La Reine étoit généralement chérie & respectée; la grandeur d'ame avec laquelle elle avoit bravé la haine & les persécutions de l'inflexible Richelieu, sans vouloir jamais se lier avec lui, & dépendre de son autorité, lui avoient concilié l'amitié & l'estime de tous ceux qui détestoient la domination de ce Ministre, c'est-à-dire de presque toute la Nation. La Noblesse, les Parlements, le Clergé, persuadés qu'une Reine qui avoit connu sur le trône toute l'amertume de la disgrace, & le poids du despotisme, feroit succéder à un sceptre de fer un gouvernement doux, équitable, modéré, s'expliquoient hautement en sa faveur; cependant le Roi voyoit sa fin approcher de plus en plus, sans pouvoir se résoudre à lui confier les rênes de l'Etat. Ce ne fut qu'à la dernière extrêmité & à la persuasion de Mazarin & de Chavigni, qu'il prit enfin le parti de partager l'autorité, entre la Reine, qui n'avoit que le nom de *Régente*, Monsieur qu'il déclara *Lieutenant-Général de l'Etat*,

1643.

Ibidem.

M. le Prince honoré de la qualité
1643. de *Chef des Conseils*, le cardinal Mazarin, le Chancelier, Bouthillier, Surintendant des Finances, & Chavigni, Ministre d'Etat. C'étoit dans ce conseil de Régence, que devoient se décider, à la pluralité des voix, les affaires les plus importantes du Royaume. Après ce dernier effort de Louis XIII, la mort qu'il avoit invoquée tant de fois, vint terminer ses maux & ses chagrins; mais son autorité ne fut pas plus respectée que pendant sa vie. Il n'en coûta à la Reine que la peine d'expliquer ses desirs, pour obtenir du Parlement un Arrêt qui lui assuroit la Régence & la Tutelle, sans restriction, & par conséquent, un pouvoir illimité. Le duc d'Orléans & M. le Prince opinèrent les premiers en sa faveur; l'un & l'autre conservèrent les titres dont le Roi les avoit honorés. On a cru ne pouvoir se dispenser d'entrer dans ce léger détail, pour mettre les Lecteurs à portée de juger des événements de cette Régence, les plus

brillants & les plus heureux de la Monarchie. 1643.

Tandis que les Princes & les Grands s'épuisoient en intrigues & en agitations pour gouverner le Royaume, le duc d'Enguien n'aspiroit qu'à la gloire de le défendre, il fit demander au Roi mourant le commandement de l'armée destinée à couvrir la Champagne & la Picardie. Quoique Louis XIII eût, comme on a vu, la plus haute idée du duc d'Enguien, il ne pouvoit consentir à lui confier la destinée de l'Etat; il se défioit de son peu d'expérience, de l'ardeur de sa jeunesse, &, peut-être même, de l'excès de son courage. Mais le cardinal Mazarin, lui ayant représenté combien le commandement a de force, d'autorité & de vénératiun entre les mains d'un Prince du sang, auprès d'une Nation idolâtre de ses Maîtres, le Roi oublia la jeunesse du duc, pour ne penser qu'à ses qualités héroïques; il le nomma Général de cette armée, du salut de laquelle dépendoit celui de l'Etat : c'é-

Histoire du cardinal Mazarin, par Auberi, t. I.

toit ſans doute le Génie de la France
1643. qui l'inſpiroit.

Le ſervice que le Cardinal rendit au Duc & au Royaume, aſſura ſa fortune, qui paroiſſoit incertaine & chancelante. Perſonne n'ignore que la Reine, prévenue contre l'ami & le confident de Richelieu ſon perſécuteur, avoit deſtiné le miniſtère & ſa confiance à d'autres qu'à Mazarin; ce fut Madame la Princeſſe, dans le ſein de laquelle Anne d'Autriche avoit ſouvent dépoſé les larmes amères que lui arrachoient les traitements indignes de Richelieu, & qui alors jouiſſoit de toute ſon amitié, qui parla la première en faveur du Cardinal; elle vanta avec tant de force ſes lumières, ſon zèle, ſa modération, ſon amour pour le travail; elle fut ſi bien ſecondée par M. de Béringhen, le P. Vincent & pluſieurs autres, qu'enfin la Reine, après avoir balancé quelques jours, le rendit dépoſitaire de tout ſon pouvoir.

Mémoires de Madame de Motteville, t. I.

Avant que de partir pour l'armée, le duc d'Enguien ſe lia avec la Reine par l'entremiſe de François de la Ro-

Mémoires du duc de la Rochefoucault.

chefoucault, Prince de Marcillac, jeune Seigneur, plein de courage, de génie & d'ambition, qui jouera un rôle éclatant dans la suite de cette Histoire. Il y eut une espèce de traité entre la Reine & le jeune Prince, par lequel celui-ci s'engageoit d'être inséparablement attaché aux intérêts de la première, & de ne prétendre que par elle aux graces de la Cour : Anne d'Autriche, de son côté, lui donna sa parole d'honneur, de le préférer à tous, dans le commandement des armées ; c'étoit l'objet de tous les vœux du Duc, il ne désiroit que les moyens d'acquérir de la gloire, en défendant la Patrie. 1643.

Mais l'emploi qu'il avoit désiré avec tant d'ardeur, étoit capable d'effrayer le Général le plus audacieux & le plus expérimenté. La campagne précédente, en Picardie, avoit été funeste à la France ; Don Francisco de Mélos, Gouverneur Général des Pays-Bas, s'étoit couvert de gloire en détruisant une armée Françoise à Honnecourt, en s'emparant de plusieurs places ; ses

Relation de la campagne de Rocroi, par M. de la Moussaie, revue & publiée par M. la Chapelle.

vues, dans cette campagne, étoient
1643. ſans bornes : il voyoit la France, affoiblie ſur les frontières de Picardie & de Champagne, ne lui oppoſer qu'une armée médiocre & découragée ; mais c'étoit ſur-tout ſur les diviſions & les guerres civiles, ſur le point d'éclore dans une minorité, qu'il fondoit l'eſpérance des ſuccès les plus déciſifs. Déjà, pour ſeconder la fortune qui ſembloit lui prodiguer ſes faveurs, il avoit raſſemblé les troupes les plus aguerries de l'Europe, & une artillerie formidable.

A cette nouvelle, le duc d'Enguien accourt à Amiens, où étoit le rendez-vous de l'armée; les troupes qui devoient la former, ſortoient lentement de leurs Quartiers ; il avoit beau dépêcher Courier ſur Courier, il fut plus de trois ſemaines à attendre leur arrivée.

Le premier ſoin de ce Prince, ſur qui rouloit la défenſe du Royaume, fut de conſerver la principale conquête qui avoit illuſtré le miniſtère de Richelieu ; il envoya à Arras le

maréchal de Gramont, avec un corps confidérable d'Infanterie : pour lui, il se mit en marche avec le reste de son armée, prenant le chemin de Guise, afin de prévenir l'ennemi, qui avoit déjà pénétré jusqu'à Landrecies. 1643.

Mais il étoit à peine arrivé au village de Fonsomme, qu'il apprit que l'armée Espagnole n'avoit fait que menacer Landrecies & la Capelle; qu'elle marchoit rapidement vers la Meuse, dans le dessein d'envahir la Champagne, dont il n'y avoit presque pas une place qui ne pût être emportée d'emblée, tant elles étoient foibles & dépourvues d'hommes, d'artillerie & de magasins.

Avant que d'entrer dans le détail de la campagne la plus heureuse & la plus brillante, que les François eussent faite, depuis l'expulsion des Anglois, il convient de faire connoître, & les forces des deux Nations, & les officiers Généraux qui contribuèrent le plus au succès de la France, sous les ordres du duc d'Enguien. On suivra cette méthode

dans tout le cours de cette Hiſtoire:
1643. heureux d'être à portée de rendre juſtice aux talents, aux exploits & au courage des Défenſeurs de la Patrie! Puiſſe leur exemple animer d'un nouveau zèle ceux qui courent la même carrière!

La France, ainſi que tout le reſte de l'Europe, ne s'épuiſoit pas comme aujourd'hui, à mettre des armées formidables ſur pied. Le Roi, dont les revenus étoient bornés à environ quatre-vingt millions de notre monnoie actuelle, avoit peine à entretenir 80 mille hommes, parmi leſquels on comptoit le quart de Suiſſes & d'Allemands; en ſorte qu'il y a peut-être aujourd'hui plus d'Officiers dans la Nation qu'il n'y avoit alors de Soldats: c'eſt avec ce petit nombre de combattants, qu'il falloit ſoutenir le poids de la guerre ſur les frontières de la Flandre, de la Catalogne, du Milanès, de l'Allemagne & de la Lorraine; mais l'ennemi n'en oppoſoit pas d'avantage. On voit par-là qu'il étoit difficile que les armées les plus nombreuſes excé-

daſſent vingt mille hommes; ſi quelquefois les Hiſtoriens contemporains en mettent ſur la ſcène de trente à quarante mille hommes, c'eſt qu'on réuniſſoit deux corps en un, pour faire quelque effort extraordinaire. 1643.

C'étoit à cet expédient, que les Eſpagnols avoient eu recours cette campagne, pour réaliſer les brillantes eſpérances que la fin prochaine de Louis XIII leur préſentoit. Leur armée, fortifiée de celle qu'ils employoient ordinairement contre la Hollande, montoit à 27 mille combattants, l'élite des troupes de la Monarchie; l'Infanterie ſur-tout, la plus belle & la mieux diſciplinée de l'univers, paſſoit pour invincible depuis les fameuſes journées de Pavie, de Saint-Quentin & de Gravelines.

L'armée Françoiſe au contraire ne montoit qu'à douze mille hommes; mais elle devoit en recevoir ſept à huit mille de renfort : voici le nom des Officiers Généraux qui la commandoient ſous les ordres du duc d'Enguien.

1643. Le premier de tous, étoit le maréchal de l'Hôpital, connu autrefois sous le nom de *du Hallier :* autorisé par des ordres sauguinaires, il avoit eu le malheur de participer à l'assassinat du maréchal d'Ancre ; mais il avoit effacé cet opprobre à force de courage & de services. Quoiqu'il eût beaucoup d'expérience & de sagesse, il s'en falloit bien qu'il eût la réputation des Guébriant & des Harcourt, qui passoient alors pour les premiers Généraux de la nation : vieilli dans les emplois subalternes, il n'avoit guère commandé en chef que la nombreuse escorte des convois destinés à ravitailler l'armée chargée de la conquête d'Arras.

C'est sur ce Maréchal, que le Roi avoit jetté les yeux pour accompagner le duc d'Enguien, & lui servir de modérateur, espérant que le flegme du vieux Guerrier tempéreroit le courage bouillant du jeune Général. On prétend que le Roi lui avoit donné des ordres secrets de se retrancher sur la défensive, quelque ruineuse qu'elle pût être, de lais-

ſer entamer la frontière, & de perdre des places, plutôt que de hazarder le ſalut de l'Etat, dans un combat inégal; mais ce plan ne convenoit ni au caractère du Duc, ni à ſon courage; il eût mieux aimé périr, que de laiſſer flétrir entre les mains la gloire de la Nation. 1643.

Après le maréchal de l'Hôpital, qui ſeul avoit dans l'armée le titre de *Lieutenant-Général*, ſuivoient MM. de Gaſſion, de la Ferté-Senneƈterre, d'Eſpénan & de Sirot, qui tous étoient parvenus au grade de Maréchaux de Camp, par leur valeur & leurs ſervices. Le premier ſur-tout etoit couvert de gloire & de bleſſures: il s'étoit rendu célèbre par ſon audace toujours heureuſe, par ſon génie fécond en ruſes & en ſtratagêmes, par une activité infatiguable; mais, quoiqu'il eût acquis une grande réputation, on le croyoit plus propre à commander un Camp volant, qu'à ſoutenir le poids d'un commandement en chef.

Le courage de Gaſſion, qui flat-

toit en secret celui du duc d'Enguien,
1643. lui mérita toute sa confiance; ce fut à lui seul que le Prince s'ouvrit sur son projet de rendre à jamais mémorables les prémices de son commandement; il lui déclara qu'il étoit résolu de livrer bataille, plutôt que de se charger de la honte de voir prendre un place importante en sa présence; que, comptant sur son zèle & sa valeur, il lui ordonnoit de prendre deux mille chevaux, d'approcher le plus près qu'il pourroit de l'ennemi; qu'il le soutiendroit avec toutes ses forces, & qu'il obligeroit bientôt le maréchal de l'Hôpital à combattre malgré toute sa répugnance : il lui recommanda sur-tout de jetter du secours dans les places menacées par les Espagnols.

Quoique Gassion fût pénétré de joie en se voyant choisi par son Général pour être le principal instrument de la victoire : effrayé des suites dangereuses auxquelles un revers exposoit l'Etat, il ne put s'empêcher de les lui faire observer : *Je n'en*
Segrésiana. *serai pas le témoin*, répondit héroïquement

quement le Duc, *Paris ne me reverra jamais que vainqueur ou mort.* Gassion, touché de la grandeur d'ame du Prince, lui répondit qu'il partageroit sa destinée. Il partit ensuite, hâtant par ses vœux & sa manœuvre, la journée la plus décisive de la guerre. 1643.

Le Duc le suivit de près; mais, quelque rapide que fût sa marche, il désespéroit de joindre l'ennemi, avant qu'il eût enlevé quelque place; cependant son armée grossissoit sur la route. Il rencontra à Joigni M. d'Espénan, qui lui amenoit un corps de six ou sept mille hommes.

C'est à Joigni même que le Prince apprit deux nouvelles également fâcheuses; la première que le Roi étoit mort, la seconde que l'ennemi avoit déjà ouvert la tranchée devant Rocroi: il les dissimula l'une & l'autre à son armée, dans la crainte qu'elles ne la décourageassent.

Ceux de ses amis à qui il fit part en secret de la mort du Roi, sans s'inquiéter de la destinée de Rocroi,

n'eurent pas honte de l'exhorter à

1643. profiter des circonstances pour prendre le chemin de la Capitale, & se rendre l'arbitre de la Régence. Il est constant que le Duc devenoit le maître des affaires, s'il eût voulu consentir à cette démarche. Son rang, ses amis, ses qualités éminentes, & sur-tout l'appui d'une armée dont il avoit eu le secret de se faire adorer, lui eussent frayé le chemin à une puissance presque absolue. Mais, loin de chercher à s'immortaliser en devenant le fléau de sa Patrie, il n'étoit occupé que des moyens de la sauver : il rejetta donc avec horreur & mépris des conseils dictés par l'audace & le crime. Heureux, si dans la suite, les passions d'autrui, la séduction de l'exemple, la défiance, le ressentiment d'une injure sanglante, ne l'eussent pas écarté loin de son devoir !

Histoire abrégée du prince de Condé, p. 115.

Le danger de Rocroi l'inquiétoit si vivement qu'il donna à peine le temps à l'armée de se rafraîchir ; il poursuivit sa route, persuadant au maréchal de l'Hôpital, qu'il n'avoit

d'autre vue que celle de jetter du secours dans une place dont la perte pouvoit entraîner celle de la Champagne. 1643.

Relation de la campagne de 1643.

Bientôt il eut la joie de voir arriver Gaſſion qu'il avoit chargé, non-ſeulement de ravitailler Rocroi, mais encore d'étudier la ſituation des lieux, la poſition & les forces de l'ennemi : Gaſſion avoit rempli ſes ordres avec autant de bonheur, que de courage : il avoit fait entrer dans Rocroi un ſecours de 150 Dragons, chargés de balles & de poudre. Après avoir rendu compte au Prince de ſa miſſion, cet Officier Général lui peignit avec force les obſtacles terribles qu'il auroit à vaincre, avant que d'être à portée de l'armée ennemie ; mais le Duc, rempli de cette noble confiance qu'inſpire la valeur ſuprême, ne ſe ſentit que plus animé à ſuivre le plan qu'il s'étoit tracé à lui-même ; il s'agiſſoit de raſſurer par une victoire éclatante, la Capitale allarmée.

Ibidem.

La ville de Rocroi eſt ſituée au milieu d'une plaine environnée de

bois très-épais, & de marais ; on ne
1643. peut y aborder qu'à travers des défilés également longs & difficiles, excepté du côté de la Champagne, où il n'y a guère qu'un quart de lieue de bois à pénétrer. Cette étendue une fois franchie, le défilé s'élargit peu-à-peu, & conduit dans une plaine assez vaste, pour contenir deux armées considérables rangées en bataille ; mais le terrein est si marécageux dans le bois, & la bruyère si épaisse, qu'on ne peut y faire passer une armée que par pelotton & avec des difficultés incroyables. C'est pourtant par cette route effrayante, qu'il falloit aller chercher un ennemi très-supérieur, ou laisser prendre Rocroi ; le moindre délai livroit à l'ennemi cette Ville déjà réduite aux dernières extrêmités.

Il y avoit huit jours que Don Francisco de Mélos avoit paru devant Rocroi ; son armée partagée en six quartiers occupoit la plus grande partie de la plaine. Il s'étoit rendu maître de tous les défilés, de celui sur-

tout qui regarde la Champagne, le seul qui fût accessible aux François; 1643. ses partis étoient si bien disposés, qu'il ne pouvoit paroître aucune troupe ennemie à plusieurs lieues à la ronde, qu'il n'en fût averti sur-le-champ. Ses progrès devant Rocroi, avoient été si rapides, malgré la vigoureuse résistance de la garnison, fortifiée du secours qu'y avoit jetté Gassion, que tous les dehors étoient emportés; enfin la position de ce Général étoit si avantageuse, ses succès si grands, que, loin de s'inquiéter de l'approche du duc d'Enguien, il sembloit déjà goûter la joie de le voir spectateur de son triomphe.

Cependant, le Prince n'eut pas plutôt reçu tous ces éclaircissements de Gassion, qu'il les communiqua au Conseil de guerre; sans les exagérer ni les diminuer; il déclara ensuite qu'il étoit résolu d'avancer dans le défilé; que, si les Espagnols entreprenoient de s'y opposer en force, ils seroient obligés de dégarnir leurs quartiers, & de laisser un chemin ouvert au secours qu'il tiendroit

1643. *Ibidem.* prêt ; que si au-contraire ils lui abandonnoient le défilé, il pénétreroit dans la plaine, & les combattroit avec un avantage égal, ou bien qu'il se fortifieroit dans son camp, jusqu'à ce qu'il eût pourvu au salut de Rocroi ; que, quelque parti que prissent les Espagnols, le sien étoit d'empêcher, à quelque prix que ce fût, cette place importante de tomber entre leurs mains. Il ajouta en même temps que le Roi avoit payé le tribut à la Nature, & que les François ne devoient respirer que pour rendre le règne de son successeur encore plus glorieux.

On ne sçauroit croire avec quel applaudissement fut reçu ce discours militaire ; l'éloquence du jeune Prince, sa fierté, le feu qui brilloit dans ses yeux, sa haute contenance, tout en imposa aux membres du Conseil, qui, en l'entendant, croyoient voir disparoître le danger & les obstacles. Tel est l'ascendant des hommes extraordinaires sur les autres, qu'il n'y en eut pas un seul, malgré les avan-

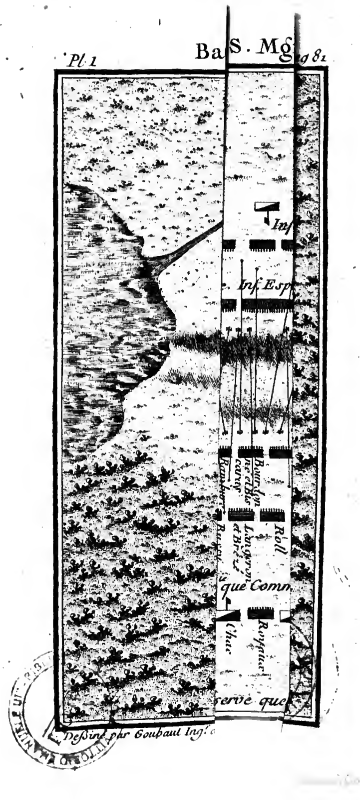
tages frappants de l'ennemi, qui ne se fît gloire de penser comme son Chef. Le maréchal de l'Hôpital lui-même, plutôt entraîné par les acclamations universelles, que subjugué par la force des raisons, parut se prêter à l'ardeur du Prince; mais il n'en étoit pas moins éloigné de vouloir engager une bataille; il ne marcha que parce qu'il étoit persuadé que les Espagnols défendroient le défilé, & que cette expédition se borneroit à quelques escarmouches. 1643.

Il paroît qu'il n'y avoit que lui dans toute l'armée qui craignît l'événement d'une action générale; en effet, l'Officier & le Soldat ne se furent pas plutôt apperçus, qu'on les conduisoit à l'ennemi, qu'ils firent retentir l'air de cris de joie & d'acclamations; il sembloit que leur Général leur eût communiqué tout son courage, toute son ardeur pour la gloire; il n'y en avoit presque pas un dans cette multitude, qui ne se proposât de concourir, même au prix d'une partie de son sang, à la victoire d'un

jeune Prince si digne de commander
1643. à une Nation guerrière : son nom d'*Enguien* étoit regardé comme un présage de la victoire ; on se rappelloit avec complaisance la gloire immortelle dont François comte d'Enguien s'étoit couvert un siècle auparavant dans les plaines de Cérisoles : * on espéroit le même succès sous les auspices d'un Prince du même sang. On conçoit combien l'ame du Général dut être sensible à ces témoignages d'allégresse & de confiance.

Ce jour-là même 17 Mai, l'armée arriva à Bossu, où le duc d'Enguien dispofa son plan de bataille ; il partagea ses troupes qui montoient à quinze mille hommes de pied, & sept mille chevaux, en deux lignes, qu'il appuya d'un corps de réserve ; il prit pour lui le commandement de la droite, ayant sous lui M. de Gassion ; il laissa celui de la gauche

* En 1544. Il étoit le frère aîné de Louis I, prince de Condé, Bisaïeul du Héros dont j'écris l'Histoire ; il mourut un an après de la chûte d'un coffre qui lui écrasa la tête.


Pl. 1
Ba S. Mg
g 81
Inf
Inf. Esp
Roll
que Comm
Chât
Royssac
serve que
Dessiné par Goubaut Ing.

au maréchal de l'Hôpital, secondé par M. de la Ferté-Senneсterre, M. d'Espénan étoit à la tête de toute l'Infanterie; la réserve obéissoit à M. de Sirot. Comme le Prince prévoyoit qu'il auroit à combattre l'ennemi dans des postes difficiles, il jugea à propos de placer un peloton de 50 Mousquetaires entre chaque Escadron; il jetta sur les aîles à droite & à gauche ses Dragons & sa Cavalerie légère. Après avoir ainsi combiné son plan, & donné ses ordres par écrit à chaque Officier Général, il envoya ses bagages à Aubenton. 1643.

Le lendemain 18, à la pointe du jour, l'armée, rangée en bataille, s'avança avec un ordre admirable jusqu'à l'entrée du défilé, précédée par Gassion qui, avec un petit corps de Cavalerie, fouilla dans le bois qui n'étoit défendu que par quelques Corps de garde qu'il chassa; il vint ensuite rendre compte au Prince de la facilité qu'il y avoit à s'emparer du défilé. C'est alors que le maréchal de l'Hôpital, con-

1643. fondu de la négligence ou de la sécurité des Espagnols qu'il avoit toujours supposés devoir conserver le défilé, s'en prit à Gassion qu'il soupçonnoit d'agir de concert avec le Duc pour engager la bataille; la contestation fut très-vive entre l'un & l'autre; mais le Prince la termina bientôt, en disant d'un ton de maître qu'il se chargeoit de l'événement.

Le Maréchal, sans proférer un seul mot, alla se mettre à la tête de son aîle: le Duc, sur-le-champ, fait défiler la droite; il n'y eut point de précaution qu'il ne prit pour assurer un passage si dangereux, jettant de l'Infanterie à travers les bois, pour arrêter l'ennemi, s'il se présentoit: avançant lui même avec un corps de Cavalerie sur une hauteur à portée du canon des Espagnols, afin de masquer la marche également lente & difficile de son Infanterie & de son Artillerie à travers des sentiers, des bois & des défilés. Il est constant que si Don Francisco de Mélos eût chargé dans ces circonstances, c'en étoit

fait d'une partie de l'armée; mais le Prince couvrit avec tant d'adreſſe l'éminence dont il s'étoit ſaiſi; il manœuvra avec tant d'art, qu'il fut impoſſible à ce Général, même par le ſecours des eſcarmouches qu'il entama, de découvrir ſi le Prince étoit ſoutenu, ou non, par ſon Infanterie. Après avoir paſſé quelque temps à conſidérer l'armée Françoiſe, il ne penſa plus qu'à réunir ſes troupes, pour recevoir, dans la plaine même, la bataille déſormais inévitable. 1643.

C'eſt ainſi que le duc d'Enguien par la plus audacieuſe manœuvre, vint à bout de porter toutes ſes troupes ſur la hauteur, & de les y ranger en bataille, conformément aux diſpoſitions qu'il avoit formées la veille. Telle étoit la poſition de l'armée; la droite étoit appuyée à des bois, & la gauche à un marais; derrière, étoit le défilé par lequel elle avoit débouché dans la plaine; vis-à-vis de l'éminence où elle étoit rangée en bataille, il y en avoit une autre ſur laquelle les Eſpagnols

se formoient; au milieu des deux
1643. armées régnoit un vallon enfoncé, en ſorte que l'une ne pouvoit marcher à l'autre, ſans un grand déſavantage.

Il n'y a perſonne, ſans doute, qui ne ſoit auſſi ſurpris que le fut le maréchal de l'Hôpital, de voir le Général Eſpagnol abandonner le défilé aux François : voici quelles étoient les vues de Don Franciſco de Mélos.

Il s'étoit toujours flatté d'emporter Rocroi, avant que le duc d'Enguien fût à portée de ſecourir cette place; la marche rapide des François qui, en ſept ou huit jours, avoient franchi l'eſpace immenſe qui les ſéparoit de lui, ne l'avoit point déconcerté; il pouvoit détacher une partie de ſon armée pour arrêter le Duc dans les défilés, & achever avec le reſte la conquête d'une ville qui ne pouvoit pas tenir encore deux jours; mais les eſpérances de Mélos s'étendoient plus loin : il vouloit joindre à la priſe d'une ville importante, une victoire déciſive; en con-

séquence, il laissa les passages ouverts, afin d'attirer les François dans la plaine, comme dans un champ clos, d'où il leur seroit impossible de sortir, sans être entiérement défaits. 1643.

La confiance de ce Général paroîtra moins étonnante, lorsqu'on sçaura qu'il croyoit n'avoir à combattre qu'environ douze mille hommes, dont l'armée du Duc étoit composée, en entrant en campagne. Ce ne fut qu'à l'instant que le Prince eut passé le défilé, & se fut trouvé en présence, qu'il apprit qu'il étoit suivi de vingt-deux mille combattants; ses Espions, ses Partis, trompés par tous les paysans François, l'avoient entretenu jusque là dans cette erreur funeste. Mais, quoiqu'il connût enfin le véritable état de l'armée Françoise, loin d'en être effrayé, il se flattoit qu'ayant un plus grand nombre d'ennemis à combattre, leur défaite ne pourroit donner qu'un nouvel éclat à son triomphe. Tout concouroit à le lui faire regarder comme certain. Indépendamment

de l'avantage du nombre, de la dif-
1643. cipline & de la réputation, il avoit celui du pofte & de l'artillerie; enfin il étoit fecondé par tout ce que les Efpagnols avoient de plus eftimé en Généraux & en Officiers. Le comte de Fuentes, fur-tout, que nous appellons *le comte de Fontaine*, commandoit fous lui en qualité de Marêchal-Général: ce Guerrier avoit blanchi fous les lauriers; c'étoit lui qui, depuis le commencement de la guerre, avoit arrêté la fortune des princes d'Orange: on le regardoit ainfi que Mélos, comme les deux plus fermes appuis de l'Empire Efpagnol.

D'après des efpérances fi bien fondées de la victoire, Mélos n'eut pas de peine à faire entrer les fiens dans fes vues; il leur repréfentoit l'inexpérience du Général qui lui étoit oppofé, l'excès de fa confiance qu'il traitoit de téméraire, les factions & la difcorde près de fecouer leurs flambeaux dans toute l'étendue de la France. Quelles armées leur oppoferoient les François, après la défaite

de la ſeule qui convroit Paris? De quels avantages ne ſeroit pas ſuivie 1643. une victoire plus facile & plus déciſive que celles de Pavie & de Saint-Quentin? Enfin que hazardoit-il en livrant bataille, quand même la Fortune trahiroit leur courage? Une partie de ſon armée, quelques places de la frontière, peut-être. Mais ce ſacrifice devoit-il entrer en comparaiſon avec celui auquel les François s'expoſoient, en venant les chercher dans des circonſtances ſi critiques? Leur Monarchie n'étoit-elle pas ébranlée juſque dans ſes fondements, ſi leur armée venoit à être défaite.

Perſuadés que Mélos leur a préparé un triomphe éclatant, les Eſpagnols attendent, avec la même impatience que les François, le ſignal du combat; mais ils ignoroient avec toute l'Europe, que ce jeune Général, qu'on accuſoit d'imprudence & de témérité, qui ſembloit mener ſes troupes à la boucherie, avoit l'ame, le génie & la fortune d'Alexandre; & que c'étoit à lui

que l'Arbitre ſuprême des combats,
1643. avoit réſervé la gloire de porter les coups les plus mortels à une Monarchie qui avoit ſi long-temps menacé d'engloutir toutes les autres.

Quoique Don Franciſco de Mélos fût très-perſuadé que la victoire ne pouvoit lui échapper, il ne négligea aucun des moyens qui pouvoient la rendre plus prompte & plus complette; il manda au général Beck, qui commandoit un corps de ſix mille hommes à une journée de lui, de le venir joindre ſur-le-champ. En attendant, il rangea ſon armée en bataille, ſur l'éminence dont on a parlé, à peu-près dans le même ordre & avec la même intelligence, que celle des François. Il donna au duc d'Albuquerque, Meſtre de Camp Général de la Cavalerie, le commandement de la gauche, ſe réſervant à lui-même celui de la droite. Le comte de Fontaine, dont le corps uſé par les travaux de la guerre & les douleurs de la goutte, étoit animé par une ame invincible, ne pouvant ni marcher à pied, ni monter à che-

val, se faisoit traîner dans une espéce de brancard, à la tête de l'Infanterie, sur qui rouloit principalement l'espérance du succès, & qui, encouragée par la présence de son Chef, fit en effet des prodiges de valeur. 1643.

Il étoit six heures du soir, lorsque les deux armées se trouvèrent en présence; rien de plus rare à la guerre, que de s'approcher de si près, sans en venir à de vives escarmouches; mais les deux Généraux vouloient réserver toutes leurs forces, pour la bataille qui devoit décider des plus grands intérêts de la République Chrétienne. Il n'y eut que l'artillerie qui, de part & d'autre, fit un feu continuel; celle des Espagnols, beaucoup plus nombreuse & mieux postée, à cause de la situation du terrein, causa aussi beaucoup plus de ravage dans les rangs de l'armée Françoise; on compta ce jour-là plus de trois cents hommes tués ou blessés du canon ennemi; peut-être même que, sans la fermeté du duc d'Enguien qui de-

meura toujours exposé à la tête de
1643. son aîle, l'armée eût cédé une partie de ce terrein précieux, qu'il n'avoit gagné qu'à force d'audace & de ruse.

Cependant, quoiqu'il ne restât plus que deux heures de jour, le Duc vouloit attaquer les Espagnols, tant pour les empêcher d'assurer plus parfaitement leurs postes, que pour prévenir l'arrivée du général Beck; mais, dans l'instant qu'il alloit donner le signal du carnage, il fut arrêté par une faute inexcusable d'un de ses Officiers Généraux, qui manqua de réaliser les brillantes espérances des Espagnols.

Le maréchal de l'Hôpital étoit venu recevoir les derniers ordres du Prince; ils examinoient ensemble la contenance de l'ennemi, & les moyens les moins difficiles de le joindre par la droite; pendant ce temps-là la gauche étoit commandée par M. de la Ferté-Senneċterre; cet Officier Général, rempli de valeur & d'application, étoit en même temps violent, fier, emporté,

le plus jaloux des hommes. La gloire de Gaſſion qui avoit mérité les éloges & la confiance de ſon Général, en jettant heureuſement du ſecours dans Rocroi, l'importunoit ſans ceſſe; il n'étoit occupé jour & nuit que des moyens d'effacer cet exploit, par un plus grand, & d'avoir l'honneur de ſauver ſeul la place; en conſéquence, au lieu de reſter immobile dans ſon poſte, comme le Duc lui avoit recommandé, il fait paſſer le marais à toute ſa Cavalerie, & à cinq bataillons qu'il conduit à Rocroi, abandonnant le reſte de ſon aîle à la merci de l'ennemi. Dès que Mélos eut apperçu la manœuvre téméraire de la Ferté, il fait avancer ſon armée & ſonner la charge. 1643.

Qu'on juge de la douleur du Duc, lorſqu'il apprend un accident ſi déplorable; il accourt, frémiſſant de colère & d'indignation, & voit la gauche abſolument dénuée de Cavalerie, & affoiblie d'un grand corps d'Infanterie: en moins de quelques minutes, il remplit le vuide de la

première ligne de quelques troupes
1643. de la seconde : Mélos s'arrête, comme s'il n'eût eu d'autre dessein que de gagner lui-même du terrein, pour former sa seconde ligne. Il est constant que, si ce Général eût su saisir cet instant decisif, c'en étoit fait, malgré l'activité du Prince, non-seulement de cette aîle, mais encore du reste de l'armée Françoise.

Relation de la Campagne de 1643.

Cependant la Ferté, promptement informé de l'arrivée & de la colère du Prince, rebrousse chemin, & repasse le marrais ; il prévient les reproches amers du Duc, en s'humiliant & en lui protestant d'effacer le lendemain, au prix de son sang, la faute dont il ne s'étoit rendu coupable que par un excès de zèle. Le Prince, désarmé par son repentir, lui pardonna. On a prétendu que la Ferté n'agissoit ainsi que par des ordres secrets du maréchal de l'Hôpital qui prétendoit toujours secourir Rocroi, sans commettre la destinée du Royaume à l'événement incertain d'une bataille ;

mais, si le trait est vrai, quelle idée doit-on avoir de la capacité de l'Hôpital ? Telle étoit alors la position des deux armées, que la retraite des François eût livré la victoire & une partie du Royaume aux Espagnols. 1643.

Quoi qu'il en soit, le jour manqua avant que l'armée fût rétablie dans ses postes ; il fallut donc remettre au lendemain 19 la bataille que le Duc s'étoit proposé de livrer, en arrivant dans la plaine. Heureux que l'imprudence de la Ferté ne lui eût causé d'autre douleur que celle de voir les Espagnols en possession de postes plus avantageux, & rangés en meilleur ordre. *Ibidem.*

La nuit qui survint, & qui devoit être la dernière de tant de milliers d'hommes, fut très-obscure ; les Soldats des deux armées eurent recours à la forêt voisine, pour vaincre les ténèbres ; ils allumèrent une si grande quantité de feux, que toute la plaine en étoit éclairée ; on voyoit dans le lointain Rocroi dont la destinée alloit dépendre de la victoire ;

ſpectacle bien capable d'encourager
1643. les deux armées qui alors n'en paroiſſoient former qu'une, tant les Corps de gardes étoient voiſins les uns des autres. Au-reſte, la nuit fut accompagnée du calme le plus profond; nulle allarme n'inquiéta ni l'une ni l'autre armée; il ſembloit qu'il y eût une eſpèce de trève entr'elles, & que chacune crût qu'il n'y avoit que le Soleil digne d'éclairer les efforts de valeur qu'elle ſe propoſoit de faire; on entendoit ſeulement le bruit du canon qui partoit des murs de la Ville, & de quelques batteries ennemies, dont l'écho des forêts redoubloit l'horreur.

Mais, parmi cette multitude d'hommes qui paroiſſoient ſupérieurs à la crainte & au danger dont ils étoient environnés, nul n'étoit plus tranquille que le duc d'Enguien; il ſe coucha le dernier de ſon armée, dans la réſolution de ne ſe lever que pour vaincre ou mourir. Son ſommeil fut ſi profond, qu'il fallut le réveiller le lendemain comme Alexandre, le jour de la bataille

Hiſtoire du cardinal Mazarin, tom. I, p. 261.

d'Arbelles ; il n'étoit que trois heures du matin : il se laissa armer par le corps : mais il ne voulut point d'autre habillement de tête que son chapeau garni de grandes plumes blanches ; elles servirent dans la mêlée à rallier auprès de lui plusieurs Escadrons qui, sans cet ornement, ne l'auroient pas reconnu. Bientôt après il monta à cheval, portant dans ses yeux & sur son front l'allégresse & la victoire ; en le voyant paroître, tous les corps firent retentir l'air d'acclamations. Le Duc les excitoit de plus en plus, en haranguant les Bataillons & les Escadrons dont il parcouroit les rangs : *Les voici*, s'écrioit-il, *ces vieux ennemis, ces superbes Espagnols contre lesquels nous disputons, depuis si long-temps, de la gloire & de l'empire ; ils ne prétendent pas moins que de s'ouvrir les chemins de le Capitale ; c'est à nous à leur opposer toute notre fierté & notre valeur ; j'ai promis à la Cour de ne revenir que victorieux ; il faut remplir aujourd'hui mon engagement : rapellez-vous la bataille de Cérisolles, gagnée par un Prince de mon*

1643.

Histoire de Louis XIV, par Larrey, t. I.

ſang & de mon nom : imitez le courage
1643. *de vos aïeux ; je ne dégénererai point de celui de mon prédéceſſeur ; que le même ennemi qui ſervit en Italie de trophée à ſa gloire, honore aujourd'hui notre triomphe dans les plaines de Rocroi.* A ces mots, il fut interrompu par de nouveaux cris de *Vivent le Roi & d'Enguien.* Sa jeuneſſe, ſes graces, ſes yeux étincelants de joie & de courage, ſa harangue même, tout ajoutoit à la tendreſſe & au reſpect dont on étoit pénétré pour lui ; mais, quand il n'y auroit eu que le ſpectacle d'un Prince du ſang, prêt à expoſer ſa vie pour la patrie, en eût-il fallu davantage, pour rendre les François invincibles ?

Le Duc, attendri de tant de marques de zèle & d'attachement, ne chercha plus qu'à les juſtifier, en donnant par-tout l'exemple de la plus intrépide valeur ; le mot du ralliement étoit *Enguien.* Les trompettes n'eurent pas plutôt ſonné la charge, qu'il partit lui-même comme la foudre, à la tête de la Cavalerie de l'aîle droite.

On

On a vu que l'une & l'autre armée occupoient une éminence, au milieu de laquelle régnoit un vallon assez profond; il faut observer qu'il y avoit à la gauche un bois taillis, qui s'étendoit jusque dans ce vallon. Là, Mélos avoit embusqué mille Mousquetaires, pour charger le duc d'Enguien en flanc, lorsqu'il avanceroit dans le vallon; mais le Prince, aux regards de qui la manœuvre du Général Espagnol n'avoit point échappé, fond lui-même sur ces Mousquetaires, les charge, les renverse & les taille tous en pièces, sans qu'il s'en sauve un seul, quoiqu'ils eussent l'avantage d'un retranchement naturel. Après cet exploit, qui ne coûta presqu'au Duc que la peine de se présenter, ce Prince, qui craignoit que ses Escadrons ne se rompissent en traversant le bois, tourne sur la gauche avec la seconde ligne, & ordonne à Gassion de marcher à la tête de la première, pour prendre la Cavalerie ennemie en flanc, tandisqu'il l'attaqueroit lui-même de front. 1643.

1643. C'étoit le duc d'Albuquerque qui commandoit la gauche des Espagnols ; il se reposoit de la sûreté de son flanc, sur les Mousquetaires dont il ignoroit la destruction ; son étonnement fut extrême, en voyant les François marcher à lui, par deux endroits différents ; cependant, sans se déconcerter, il détache huit Escadrons à la rencontre de Gassion, & attend le Duc de pied ferme avec le reste de sa Cavalerie ; mais, quelque rapide que fût ce mouvement, il lui devint funeste vis-à vis d'un ennemi aussi pressant. Le duc d'Enguien étoit déjà à portée de charger ; les escadrons Espagnols, étonnés, ébranlés avant que de combattre, sont rompus & renversés les uns sur les autres ; le Duc ne les a pas plutôt vuş chercher leur salut dans la fuite, qu'il prie Gassion de les poursuivre, tandis qu'il fond sur l'Infanterie Allemande, Wallone & Italienne, dont il fait un carnage affreux.

Mais, pendant que ce Prince force la victoire à se ranger sous ses

étendarts, par-tout où il porte ses pas, son aile gauche qu'il avoit abandonnée à la conduite du maréchal de l'Hôpital, éprouvoit les plus funestes revers ; le Maréchal avoit conduit à l'ennemi sa Cavalerie au galop, ensorte qu'elle se trouva hors d'haleine, & un peu en désordre, lorsqu'il fallut charger : Mélos qui l'attendoit fiérement, la repousse, l'enfonce & la met en déroute. Pour comble de malheur, l'Hôpital, dangereusement blessé & incapable de rétablir cet échec, est entraîné loin de la mêlée ; Mélos profite avec ardeur de son avantage, il tombe sur une partie de l'Infanterie, à la tête de laquelle combattoit la Ferté-Sennecterre, la taille en pièces, & prend cet officier Général, percé de coups, & toute l'artillerie ; enfin il ne s'arrête qu'à la vue de la réserve qui se présente à lui. Déjà plusieurs Officiers pressoient le baron de Sirot qui la commandoit de se retirer, en criant que la bataille étoit perdue ; *Non, non*, répondit fiérement ce

1643.

brave Officier, *elle n'eſt pas perduë,*
1643. *puiſque Sirot & ſes Compagnons n'ont pas encore combattu.* Il demeura donc ferme dans ſon poſte; mais ſon courage n'eût ſervi qu'à illuſtrer davantage la victoire des Eſpagnols, ſans les prodiges d'activité du duc d'Enguien.

Il pourſuivoit l'ennemi, lorſqu'il apprit la déroute de l'Hôpital. Perſuadé que la victoire ne dépend que de la Cavalerie qui l'entoure, il la rallie; &, marchant rapidement derrière les bataillons Eſpagnols, il joint leurs Eſcadrons débandés à la ſuite des débris de la gauche, les diſperſe, & leur arrache la victoire. La Ferté-Sennecterre & les autres priſonniers ſont délivrés: on reprend le canon perdu, & celui de l'ennemi.

La cavalerie Eſpagnole, ſi longtemps victorieuſe, mais alors fugitive, tomba entre les mains de Gaſſion qui acheva de la défaire; il n'y avoit plus de troupes ennemies ſur le champ de bataille, que cette redoutable infanterie Eſpagnole,

qui n'avoit pas encore combattu. M. d'Espénan, qui commandoit celle de France, moins aguerrie, moins nombreuse, n'avoit fait qu'entretenir l'action, par de légères escarmouches, conformément aux ordres du Prince, jusqu'à ce que la victoire se fût déclarée pour la Cavalerie de l'une & de l'autre Nation. 1643.

Cette Infanterie s'étoit rassemblée en un seul corps auprès de son artillerie; elle demeuroit inébranlable au milieu de la déroute générale. Le Duc, qui apprend que le général Beck n'est plus qu'à peu de distance du champ de bataille, avec six mille hommes de troupes fraîches, détache Gassion avec une partie de la Cavalerie, pour l'arrêter; & se présente à la tête du reste, pour enfoncer ces vieilles bandes, dont la fierté, la discipline & la réputation étonnoient les plus braves: c'est alors qu'on vit le comte de Fuentes se surpasser lui-même par des actions dignes de l'immortalité. Résolu de se défendre jusqu'au dernier sou-

pir, il laiſſe approcher la cavalerie
1643. Françoiſe à la diſtance de cinquante pas; alors il ouvre ſon bataillon qui couvroit une batterie de 18 pièces de canon chargées à cartouche; d'où partent d'horribles décharges accompagnées d'un feu ſi terrible de mouſqueterie, que les chevaux & les ſoldats François, ne pouvant plus le ſoutenir, s'éloignent en déſordre. Si le comte de Fuentes eût été ſecondé d'un corps de Cavalerie, peut-être eût-il arraché la victoire au duc d'Enguien.

Cependant le général Beck pouvoit à chaque inſtant lui en amener; les moments devenoient ſi précieux, que le Prince ſe hâta de rallier ſa Cavalerie, & de la ramener à la charge; mais ce fut avec auſſi peu de ſuccès que la première fois; une troiſième attaque ne fut pas plus heureuſe. Enfin le corps de réſerve, que le Duc avoit mandé, étant arrivé, cette brave Infanterie ſe trouva enveloppée de toutes parts. Quelques officiers Eſpagnols, voyant qu'il n'y avoit plus d'eſpérance de ſalut que

dans la clémence du vainqueur, sortent des rangs, & l'implorent, en faisant signe du chapeau ; le Duc s'avance vers eux, pour leur donner sa parole, & recevoir leur soumission ; mais, comme il n'étoit plus qu'à quelques pas d'eux, le soldat Espagnol s'imagine qu'il prépare une nouvelle attaque ; son courage se ranime, & il fait une décharge furieuse. Quelque grands qu'eussent été les périls que le Duc bravoit depuis six heures, ils n'approchoient pas de celui auquel il venoit d'être exposé ; on regarda comme un espèce de miracle, qu'il n'eût été ni tué, ni blessé ; mais les Espagnols furent bien punis de l'inquiétude où ils avoient jetté l'armée victorieuse. Loin d'attribuer ce dernier effort à une erreur dangereuse, les François l'imputent à la perfidie ; & chacun, ne prenant conseil que de sa fureur & de son amour pour le Prince, entre, sans attendre le signal, dans les bataillons ennemis, & en fait une boucherie affreuse. Envain le Duc qui les suit, crie de toutes ses forces qu'on 1643.

épargne le vaincu; ses soldats, &
1643. principalement les Suisses s'acharnent de plus en plus au meurtre, & se baignent dans le sang, croyant qu'ils ne pouvoient immoler trop de victimes au danger qu'avoit couru leur Général. Ce ne fut pas sans peine que le duc arracha d'entre ces mains féroces, quelques officiers sanglants & demi-morts. Les Espagnols, frappés de sa grandeur d'ame, se réfugient auprès de lui, &, pour ainsi dire, jusque dans son sein, comme dans un asyle sacré, qui peut seul les dérober au fer & à la mort. Son exemple toucha enfin les siens; ils mirent des bornes au carnage, & consentirent à faire quartier. Bientôt les vainqueurs & les vaincus se rassemblent autour de lui, & le regardent avec admiration & attendrissement; la victoire, & sur-tout la clémence sembloient prêter un nouvel éclat à la haute contenance de ce Prince, plus grand, plus fortuné, en ces moments si chers à l'humanité, que lorsqu'au péril de sa vie, il enfon-

çoit les Escadrons & les Bataillons ennemis. 1643.

Cependant la plaine n'étoit plus couverte que de cadavres, de blessés, de prisonniers, d'armes brisées & dispersées çà & là, & de l'armée victorieuse que le duc d'Enguien avoit déjà ralliée, pour soutenir un nouveau combat contre le général Beck : mais, à cet instant là même, arrive Gassion qui apprend au Duc que la frayeur des vaincus s'est communiquée aux troupes du général Allemand ; qu'après avoir recueilli quelques misérables débris de ce terrible naufrage, Beck s'est retiré avec tant de marques de précipitation, qu'il avoit abandonné une partie de son artillerie. C'est alors que le Duc, certain de la victoire la plus entière, tombe à genoux, avec toute son armée, sur le champ de bataille, pour en rendre hommage à l'Arbitre souverain des Empires. Ce premier devoir rempli, il se jette au cou de Gassion, l'embrasse, & lui promet, au nom du Roi, le bâton de Maré-

chal de France, dont il fut en effet honoré à la fin de la campagne : les autres Généraux, l'intrépide Sirot, sur-tout, la Ferté-Sennecterre, d'Espénan, furent comblés de caresses & de récompenses ; il n'y eut presque pas un Officier qui n'eût part aux éloges du Duc ; il sembloit qu'il eût entrepris de communiquer toute la gloire de cette grande journée, à ceux qui n'avoient d'autre mérite, que celui d'avoir vaillamment & heureusement exécuté ses ordres ; mais il eut beau se renfermer dans les bornes de la plus sévère modestie, les François & les Espagnols s'obstinèrent toujours à le regarder comme l'unique auteur de la victoire. Il parut, en effet, quelque chose de plus qu'humain dans cette bataille ; son courage, ses lumières, son activité, son sang froid sembloient croître avec le danger ; mais il ne parut jamais plus admirable, que lorsqu'après la déroute de l'aîle gauche des Espagnols, au lieu de s'emporter à la poursuite des fuyards, il tourna sur leur Infanterie, empêchant ainsi ses

1643.

Lettres de M. d'Espénan à M. le Prince.

Manuscrits de l'Hôtel de Condé.

troupes de se débander; ce qui le mit en état de battre la Cavalerie 1643.
ennemie, qui se regardoit comme victorieuse, après la défaite du maréchal de l'Hôpital. Si les grandes actions du duc d'Enguien n'étoient attestées par tous les témoignages de l'Histoire, la postérité auroit peine à croire qu'un jeune homme de vingt-deux ans, qui ne s'étoit jamais trouvé à aucune bataille, eût pour son coup d'essai, surpassé les plus grands Capitaines de son siècle. L'idée que les Espagnols prirent de leur Vainqueur, fut telle qu'ils désespérèrent de vaincre les François, tant qu'ils l'auroient pour chef.

Rien ne justifie plus la crainte de cette Nation, d'ailleurs si brave, que la perte immense qu'elle fit à Rocroi. De dix-huit mille hommes d'Infanterie, il y en eut près de neuf mille tués dans les rangs qui leur avoient été assignés, & sept mille de pris avec toute l'artillerie, consistant en vingt-quatre pièces de campagne & de batterie, trois cents drapeaux ou étendarts, tous les bagages & un

butin prodigieux. Au nombre des
1643. morts, étoit le comte de Fontaine, qu'on trouva percé de coups, auprès de son brancard brisé : *Ah!* s'écria le duc d'Enguien, en considérant le cadavre de ce grand homme, *si je n'avois vaincu, je voudrois être mort comme lui.* Avec Fontaine périrent le comte d'Isembourg, les colonels Valandia, Vilalva, Vilandra, Viscomti, d'Ambize, & une infinité d'autres Officiers. On distinguoit parmi les prisonniers Don Diégo d'Estrada, Don Balthasar-Marcadel, Don Fernand de la Cuéva, Don Alonse de Torres, Don Emanuel de Léon, Don Georges de Castelui, le comte de Garces, ces deux derniers pris de la propre main du duc d'Enguien, les comtes de Castelings, de Rittberg, de Beaumont, de la Tour, de Rœux, tous Officiers Généraux ou Colonels. Enfin, ce ne fut pas sans peine que Don Francisco de Mélos, qui avoit aussi eu le malheur d'être pris, se démêla des mains des François, en jettant son bâton de Général, qui

Relation de la bataille de Rocroi, imprimée à Paris.

fut trouvé & présenté au duc d'Enguien, comme un des principaux trophées de la victoire. 1643.

Mais ce qui mit le comble au bonheur de la France, c'est que cette bataille disputée avec tant d'acharnement, pendant six heures, ne lui coûta qu'environ deux mille hommes tués ou blessés; les principales victimes de la gloire de la Nation, furent Henri de Noailles, comte d'Ayen, l'aîné de sa Maison, qui, quoique jeune, s'étoit déjà signalé en plusieurs occasions; le marquis d'Athnove*, Sergent Général de Bataille & Commandant de la Cavalerie légère. Outre le maréchal de l'Hôpital, & M. de la Ferté-Sennecterre dangereusement blessés, on comptoit le comte de Beauveau, le marquis & le chevalier de la Trousse, les barons d'Eclainvilliers, d'Ervaut, de Vivans, d'Equancourt, & quelques

* Godefroi de Romance, Marquis d'Athnove, Seigneur de Mémont, & de l'Echelle, issu d'une famille noble & ancienne du pays de Liége, établie en France du temps d'Henri IV.

autres; mais aucun ne mourut de
1643. ses blessures. Le duc d'Enguien reçut trois coups de feu, deux dans sa cuirasse, & un autre à la jambe, qui ne lui causa qu'une meurtrissure; son cheval fut blessé de deux mousquetades.

Il seroit difficile d'exprimer les transports qu'excita dans toute la nation, la nouvelle de la plus mémorable victoire, qu'elle eût gagnée depuis la bataille de Bovines; on élevoit par-tout jusqu'au ciel ce Prince qui, à peine sorti de l'enfance, devenoit le Génie tutélaire de la Patrie; on le regardoit comme un présent de la Divinité. La joie & la satisfaction de la Reine n'eurent point de bornes; c'étoit elle en effet qui gagnoit le plus à la bataille de Rocroi; en sauvant le Royaume des mains des ennemis, le Duc la rassuroit contre la fureur & l'ambition de quelques-uns des principaux Citoyens, qui, mécontents ou affectant de l'être, n'attendoient que quelque désastre pour le déchirer de leurs propres mains; il ranimoit le

courage des peuples épuisés par le fardeau de la guerre : enfin, il donnoit à une Régence tumultueuse & mal affermie, un éclat, une autorité dont elle avoit un besoin pressant pour écarter l'orage qui grondoit déjà de toutes parts. 1643.

L'esprit de faction étoit alors si naturel à la noblesse Françoise, que quelques Seigneurs, honorés de l'amitié du Duc, osèrent bien lui insinuer de revenir à Paris, pour arracher de la Régente une récompense proportionnée à la grandeur du service qu'il venoit de lui rendre ; mais c'étoit dans le pays ennemi que le Prince vouloit la mériter.

Le lendemain de ce beau jour, le duc d'Enguien entra en triomphe à Rocroi, au milieu des applaudissements de la Garnison & de la Bourgeoisie qu'il avoit préservée du joug Espagnol. Bientôt il apprit que Don Francisco de Mélos s'étoit refugié à Philippeville, où sa Cavalerie l'avoit rejoint pour la plus grande partie : mais il ne lui restoit de toute son Infanterie qu'environ deux mille

hommes désarmés, & presque nus.
1643. C'est avec raison que tous les Ecrivains ont regardé la destruction de cette Infanterie, dont la valeur & la discipline avoient soutenu jusque-là la gloire & la majesté de l'empire Espagnol, comme la principale cause de sa décadence rapide ; rien de plus facile sans doute, à un grand Roi, que d'élever des Palais superbes, & d'entretenir de nombreuses armées ; mais il n'est au pouvoir que du temps, de l'émulation & d'une politique soutenue, de former un corps puissant de vieux Officiers & de vieux Soldats accoutumés à combattre, à vaincre, à soutenir ensemble les fatigues de la guerre ; heureux le Prince qui est en possession d'un pareil trésor ! il ne sçauroit trop le conserver : c'est la force & l'ornement de l'Etat.

Telle étoit la fierté de tous ceux qui composoient ces vieilles bandes, qu'un des chefs de l'armée Françoise ayant demandé à un Officier Espagnol, combien ils étoient : *Il n'y a*, répondit celui ci, *qu'à compter les morts & les prisonniers.*

Après avoir laiſſé repoſer deux jours ſon armée victorieuſe à Rocroi, 1643.
le duc d'Enguien la conduiſit à Guiſe où il fut obligé de s'arrêter. La Cour, qui s'étoit attendue à ſoutenir la guerre ſur ſes propres foyers, n'avoit rien de prèt pour une invaſion dans le pays ennemi.

Cependant la victoire mettoit le Duc en-état de tout oſer & de tout entreprendre; les Pays Bas, ouverts de toutes parts, lui offroient partout, des conquêtes dignes de ſon courage & de ſes ſuccès.

Celles de Dunkerque, de Gravelines & d'Oſtende flattoient ſingulièrement ſon ambition; mais il ne pouvoit s'en emparer qu'avec le ſecours d'une flotte qui le rendît maître de la mer. La Marine de France n'étoit encore qu'au berceau; il n'y avoit que les Hollandois qui euſſent pu y ſuppléer; mais combien n'en auroit-il pas coûté de temps, d'argent & de négociations, pour vaincre la défiance & la jalouſie de ces Républicains inquiets, capables, non-ſeulement d'abandonner l'al-

liance de la France, mais encore
1643. de joindre leurs armes à celles des Eſpagnols, leurs anciens maîtres, depuis qu'avec le ſecours de la maiſon de Bourbon, ils n'avoient plus rien à redouter de leur puiſſance & de leur reſſentiment. Le Duc, privé de cet appui, n'avoit plus que deux grands objets à remplir. C'étoit de s'emparer ou des places ſituées ſur l'Eſcaut, ou de celles qui bordent la Moſelle. Le premier étoit d'une exécution preſque impraticable, tant parce que les Eſpagnols avoient jetté toutes leurs forces ſur cette frontière, que parce que les magaſins de l'armée de France, établis en Champagne, en étoient trop éloignés; il ne reſtoit donc plus que l'expédition de la Moſelle; le Prince s'y attacha d'autant plus volontiers, qu'il rendoit très-difficile, en s'emparant des principales places, la communication des Pays-Bas avec l'Allemagne. Mais ce qui l'animoit encore plus, c'eſt qu'il s'agiſſoit de venger la défaite d'une armée Françoiſe, qui, quatre ans auparavant,

avoit été miférablement battue & difperfée devant Thionville. 1643.

La grandeur du projet étonna la Cour : Thionville paffoit pour une des meilleures places de l'Europe ; le fouvenir du défaftre dont on vient de parler, effrayoit encore les efprits ; d'ailleurs le jeune Prince qui favoit gagner des batailles, auroit-il la patience, l'application, le flegme néceffaires, pour vaincre tous les obftacles d'une expédition longue, difficile, incertaine ? réuniffoit-on à fon âge tous les talents ? n'étoit-ce pas tenter indifcrétement la fortune, que de s'embarquer tous les jours dans de nouveaux projets plus périlleux les uns que les autres ? Enfin, ne devoit-on pas être fatisfait d'avoir fauvé la Champagne, & peut-être la Capitale du Royaume, par un événement auffi merveilleux que la bataille de Rocroi ? Ainfi raifonnoient quelques hommes pleins d'expérience & de zèle peut-être, mais peu fufceptibles de ces grands fentiments qui animent les Héros. Le duc d'Enguien vouloit for-

Hiftoire du cardinal Mazarin, par Auberi, t. I.

tement tout ce qu'il avoit une fois
1643. résolu : loin de céder à la crainte & aux raisons du Conseil, il appuya davantage sur son projet ; il en expliqua les motifs, & en développa les moyens avec tant de force ; il répondit enfin si hautement de l'événement, que le Conseil n'osa résister plus long-temps : on lui abandonna donc sans réserve, mais non sans défiance, l'exécution d'une entreprise qui alloit ou mettre le comble à sa gloire, ou l'éclipser en partie.

En attendant qu'on eût préparé l'artillerie & les munitions de toute espèce nécessaires au siège, le Duc s'éloigna de la Meuse, & marcha avec toute son armée du côté de l'Escaut, feignant d'en vouloir aux principales villes qui défendent ce fleuve ; son dessein étoit d'engager l'ennemi à en fortifier les garnisons ; & de reprendre ensuite à grandes journées la route de Thionville qui, n'étant pas menacée, ne devoit être que foiblement pourvue d'hommes & de munitions.

Sa ruse eut le succès qu'il avoit prévu : en arrivant dans les Pays-Bas, il força les postes de Barlemont & d'Aimeri ; il réduisit Maubeuge & Binch dont les Garnisons furent faites prisonnières de guerre ; il s'établit dans cette dernière Ville, d'où il envoya, jusqu'aux portes de Bruxelles & des places les plus considérables, des Partis & des Détachements qui ne revenoient au camp que chargés d'un riche butin & de prisonniers. Le Hainaut, le Brabant, la Flandre entière étoit consternée ; la cavalerie Espagnole, quoique plus nombreuse que la Françoise, étonnée de sa défaite dans les plaines de Rocroi, n'osoit se présenter nulle part ; Don Francisco de Mélos se vit obligé de lui donner un asyle sous le canon des Villes les mieux fortifiées.

1643.

Relation de la Campagne de 1643.

Au bout de trois semaines, le Prince apprit que tous les préparatifs du siège de Thionville étoient faits, & que le marquis de Gêvres, Lieutenant - Général, s'ébranloit avec un petit Corps d'armée, com-

posé des Garnisons de Bourgogne
1643. & de Champagne, pour investir la place; alors il part de Binch, traverse le Hainaut, une partie de la Champagne, cette même plaine de Rocroi, qu'il avoit rendue si célébre par sa victoire, & le pays Messin. Il s'étoit fait précéder par un détachement de douze cents chevaux aux ordres du marquis d'Aumont, Maréchal de Camp; mais sa marche fut si rapide, malgré les mauvais chemins & les pluies continuelles, qu'il arriva devant Thionville, deux jours seulement après les marquis de Gêvres & d'Aumont, ayant parcouru en sept jours une étendue de plus de soixante lieues.

Thionville est situé sur la Moselle dans une plaine également riante & fertile, sur laquelle elle domine; on ne peut en approcher de très-loin, qu'à découvert; la rivière lui sert de rempart d'un côté; le reste de son enceinte étoit alors fortifié de cinq grands bastions revêtus de pierres de taille, & de deux demi-bastions qui alloient se rejoindre à la

Chemin de Metz
Florange
Lignes
Palissadee
Esbange
Dinsbac
Gassion
Nourbrie

Moselle même ; le fossé est extrê-
mement large, profond & toujours 1643.
rempli d'eau ; la contrescarpe étoit défendue par cinq demi-lunes & un ouvrage à cornes, dont la beauté & la force répondoient à celles des bastions. Quoique l'enceinte de la place ne soit que d'une médiocre étendue, la circonvallation n'en est pas moins difficile, attendu que la plaine, coupée par la rivière, est presque par-tout commandée par des montagnes. Au-reste, il n'y avoit dans Thionville, comme le Duc l'avoit prévu, qu'une garnison de huit cents hommes ; les Espagnols n'avoient pas deviné que c'étoit au milieu de la Flandre, que le Général François méditoit la conquête de cette place.

Dès que le Prince fut entré dans la plaine, son premier soin fut d'envoyer le comte de Grancey, Maréchal de Camp, au-delà de la Moselle, avec un corps de Cavalerie, pour empêcher qu'on ne jettât du secours dans la place, avant qu'il pût établir ses Quartiers. Pour lui,

1643. il passa, avec toute son armée, la nuit sous les armes, pour veiller de son côté sur les démarches du général Beck qui étoit campé avec six mille hommes, aux portes de Luxembourg.

Le Duc n'avoit jetté les yeux, sur le comte de Grancey, pour le charger de ce commandement, que parce qu'ayant servi au premier siège, sous les ordres du marquis de Feuquières, il le suppofoit mieux instruit qu'un autre, de la situation des lieux & des passages; mais, quoique le Comte fît tout ce qui dépendoit de lui, pour répondre à la confiance de son Général, il fut surpris; quelques Paysans qui avoient vu un corps Espagnol passer la Moselle, & marcher le long de la rivière, vinrent lui faire part de leur découverte, & lui indiquer le chemin que ce corps avoit pris: sur cet avis, Grancey porte presque toutes ses forces vers l'endroit désigné, pour prévenir & couper l'ennemi, ne laissant du côté de la porte de Mets, qu'un Régiment; mais les Espagnols qui avoient fait fausse

Lettres du duc d'Enguien à M. le Prince.

Manuscrits de l'Hôtel de Condé.

fausse route pour le tromper, tombent à la pointe du jour sur ce Régiment, le dispersent & entrent dans Thionville, sans avoir perdu un seul homme. Il seroit difficile d'exprimer l'ordre, la rapidité, le courage avec lesquels cette brillante manœuvre fut exécutée. 1643.

Le chagrin du Duc fut extrême, en apprenant une nouvelle si affligeante; il n'avoit donc pris de si sages mesures, que pour les voir déconcertées par un accident imprévu, au moment heureux où il se flattoit le plus de jouir d'un triomphe facile. Pour comble d'inquiétude, le secours qui étoit entré dans la place, montoit à deux mille hommes de troupes d'élite. Ainsi, loin que le Prince dût espérer de joindre d'autres conquêtes à celle de Thionville, comme il en avoit formé le projet; cette expédition ne pouvoit plus s'exécuter qu'avec beaucoup de temps, d'argent, de travaux, & au prix du sang d'une infinité de braves gens; les obstacles même paroissoient si grands, qu'il

1643.

Relation du siège de Thionville.

n'y avoit peut-être point alors de Général en Europe qui n'eût renoncé à cette entreprise ; mais, comme on l'a déjà observé, le péril & les difficultés ne faisoient qu'enflammer l'ardeur du Prince pour la gloire ; il se confirma de plus en plus dans l'idée de subjuguer une ville dont la conquête ne pouvoit qu'augmenter sa réputation.

En conséquence, il passa lui-même la rivière à gué, pour disposer & établir les quartiers dont il avoit confié la conduite à Grancey ; puis il fit construire deux ponts de bateaux au-dessus & au-dessous de Thionville, afin de faire communiquer ensemble toute son armée : il traça ensuite les lignes de circonvallation, & de grands forts sur toutes les hauteurs qui dominent la plaine. Ce travail immense fut achevé en peu de jours, parce qu'il n'y avoit point d'Officier & de Soldat, qui ne se fît gloire de seconder, au-delà même de ses forces, un Général infatigable.

L'armée entière, distribuée en cinq

quartiers, ne montoit qu'à dix-huit ou vingt mille hommes; mais le Duc 1643. avoit ſous ſes ordres un plus grand nombre d'officiers Généraux qu'à Rocroi; indépendamment de MM. de Gêvres, de Gaſſion, d'Aumont, d'Eſpénan, de Sirot, on voyoit parmi eux MM. d'Andelot, de Palluau & de Tavannes. Le maréchal de l'Hôpital, M. de la Ferté-Senneƈterre, qui s'étoient retirés à Paris, pour ſe faire guérir de leurs bleſſures, ne ſervirent point à ce fameux ſiège, non plus que M. de Grancey qui tomba dangereuſement malade de douleur de s'être laiſſé ſurprendre.

Les ſièges étoient alors fort difficiles & plus mémorables qu'aujourd'hui; une armée médiocre, une artillerie peu nombreuſe, l'art du génie encore au berceau, n'étoient pas des reſſorts aſſez puiſſants, pour triompher en peu de temps des fortereſſes les plus reſpeƈtables; de fréquentes ſorties repouſſées avec courage, de vigoureuſes attaques vaillamment ſoutenues, ſignaloient l'art des aſſiégeants, & la bravoure des

1643. affiégés. Un général avoit befoin de toute fon application & de toutes fes lumières pour conduire lui-même toutes les opérations; & c'étoient ordinairement quelques Officiers fubalternes, moins ignorants que les autres, qui lui fervoient d'Ingénieurs, & fur lefquels il fe déchargeoit d'une partie des détails. Mais, les fièges, pour en être plus longs, n'en étoient que plus funeftes; une garnifon fe défendoit ordinairement jufqu'à la dernière extrêmité; les affauts étoient plus fréquents, la mêlée plus fanglante, & les maladies, plus communes, faifoient auffi beaucoup plus de ravages dans un camp où l'on s'établiffoit pour long-temps.

Ibidem. Pendant que le duc d'Enguien dirigeoit lui-même les travaux du fiège, la garnifon préparoit la réfiftance la plus opiniâtre; l'Infanterie étoit occupée jour & nuit à rétablir les anciens ouvrages, & à en conftruire de nouveaux; la Cavalerie faifoit chaque jour de grandes forties, enforte que le terrein qui féparoit le camp

de la Ville, devenoit un champ de bataille, ſans ceſſe arroſé de ſang : 1643.
on combattoit de part & d'autre avec acharnement. MM. d'Andelot, de Tavannes, de Jarzai ſe diſtinguèrent beaucoup dans ces combats, & ils y furent bleſſés. Le Duc étoit ſouvent obligé d'accourir au ſecours des ſiens ; mais, dès qu'il paroiſſoit, la victoire ſe rangeoit ſous ſes étendarts.

Malgré tous les efforts des aſſiégés, pour retarder les progrès des François, une double tranchée fut ouverte le 25 Juin, vis-à-vis d'un des deux baſtions qui commandent le milieu de la plaine ; le Prince laiſſa un long eſpace entre les deux ouvertures, qui diminuoit à meſure que la tranchée avançoit vers la place ; mais, au-lieu de les faire communiquer, ſelon l'uſage, par une ligne ; il les joignit par une batterie de vingt-quatre piéces de canons, qui, le premier Juillet, commença à foudroyer les ouvrages de la place.

Plus les François mettoient de

feu & d'activité dans les attaques,
1643. plus les Espagnols redoubloient de soins, de vigilance & de courage; il n'y avoit pas un poste, un pouce de terrein qu'ils ne défendissent avec un art & une vigueur admirables; il en coûta beaucoup pour emporter un moulin qu'ils avoient fortifié, entre la tranchée & les bastions menacés; & encore plus, pour forcer le chemin couvert d'un de ces deux bastions. MM. de Gêvres & d'Espénan, qui furent chargés de cette double attaque, se virent long-temps exposés aux plus grands dangers; il arriva même à celle de M. d'Espénan un accident qui faillit à faire perdre tout le fruit de la constance & de la valeur des assiégeants; un Capitaine du régiment de Picardie, appellé *la Plante*, qui servoit d'Ingénieur, ayant été dangereusement blessé, le trouble, le désordre, la confusion se répandirent parmi les troupes chargées d'établir le logement; on jetta les fascines çà & là sans intelligence; il fallut que le Prince accourût lui-

Relation de la Campagne de 1643.

même, pour rétablir la confiance & réparer le mal; on s'établit enfin en sa présence dans le chemin couvert. 1643.

Bientôt après on travailla à combler le fossé, dont la largeur & la profondeur étoient immenses; le Prince conduisit cette opération avec tant de sagesse, d'activité & de succès, que les assiégés désespérant de défendre la demi-lune, prirent le parti de la faire sauter, au moyen de plusieurs fourneaux, lorsque les François se disposoient à monter à l'assaut; mais le jeu de la mine fut trop prompt, il ne produisit d'autre effet que celui d'ouvrir un nouveau chemin aux assiégeants, pour approcher de plus près du corps de la place.

Cependant, loin de se laisser abattre par les progrès des François, les Espagnols eurent recours à de nouvelles sorties plus vigoureuses les unes que les autres; ils eurent le bonheur de tailler plusieurs fois en pièces une partie des troupes de la tranchée, on en vit

même d'assez intrépides, pour passer
1643. le fossé sur des bateaux, se glisser dans la contrescarpe, & entrer dans la batterie par les embrasures, chassant, tuant tous ceux qui la gardoient, enclouant le canon, sans perdre un seul homme.

Des actions si sanglantes, si périlleuses, si fréquentes commençoient à rebuter les assiégeants; il ne falloit pas moins que toute la constance du Prince, son affabilité, ses libéralités, pour leur faire soutenir les fatigues & les dangers d'une expédition si meurtrière.

Sur ces entrefaites arrive au camp le marquis de Lénoncourt, Gouverneur de Lorraine, attiré par l'envie d'être spectateur de ce fameux siège; mais il paya bien cher sa curiosité: il fut tué en visitant les travaux. Cet accident fut bientôt oublié, par
Ibidem. une perte plus considérable; le Duc avoit tout préparé pour achever de se rendre maître des deux bastions; mais il eut la douleur de voir ses troupes repoussées deux fois de suite, avec beaucoup de carnage;

Gaſſion fut dangereuſement bleſſé à la tête, & le marquis de Gêvres enſeveli ſous une mine. Le Prince regretta long-temps, avec toute la France, ce Héros, qui, à trente-deux ans, avoit mérité, par des exploits & des bleſſures ſans nombre, le brevet de Maréchal de France; il avoit de ſi grands talens pour la guerre, qu'il ne lui a peut-être manqué que de commander en chef, pour égaler la gloire des plus grands Capitaines.

1643.

Hiſtoire du cardinal Mazarin, par Auberi, t. I.

Pour comble de malheur, la Moſelle déborda dans ces circonſtances funeſtes, & emporta les ponts de communication établis entre les deux camps; c'en étoit fait des troupes de MM. de Palluau & de Sirot, établis au-delà de la rivière, ſi le général Beck, campé ſous le canon de Luxembourg, avec une armée, fut tombé rapidement ſur ces deux quartiers; mais il délibéroit encore, que le Duc avoit pourvû au ſalut de ſes troupes, en rétabliſſant les ponts avec une célérité étonnante.

Ce Prince étoit obligé de se mul-
1643. tiplier, en quelque sorte, pour ne pas succomber dans son entreprise; dans le temps même qu'il pressoit les assiégés par de fréquents assauts, il avoit recours aux mines, qui enfin, par des travaux opiniâtres & continuels, furent poussées à l'insçu des Espagnols, jusque sous l'intérieur de la place, au-delà du terrein où étoient situées les fortifications. Ce fut alors que ce Prince, voulant prévenir les calamités qui suivent la prise d'une Ville emportée d'assaut, & ménager le sang des siens, somma la Garnison, en l'avertissant de la triste situation où elle étoit réduite; les Espagnols visitèrent avec sa permission toutes les mines, & ils les trouvèrent en tel état, qu'il ne leur restoit d'autres ressources que la clémence du Prince, à laquelle ils s'abandonnèrent. Le Duc usa de la victoire comme à Rocroi; il combla d'éloges la Garnison, & lui accorda une capitulation honorable; elle sortit de la place le 22 d'Août,

après avoir soutenu, pendant plus de deux mois, avec une constance invincible, tous les efforts d'une armée victorieuse. De deux mille huit cents hommes dont elle étoit composée au commencement du siège, elle étoit réduite à douze cents, presque tous malades ou blessés; le Gouverneur, dont le nom auroit bien mérité de passer à la Postérité, le Maire de la Ville, tous les principaux Officiers, avoient été tués. Enfin elle ne céda, pour ainsi dire, aux François, qu'un monceau de cendres & de ruines. Le Duc se vit obligé d'employer pendant plus de trois semaines, toute son armée & plusieurs milliers de paysans des environs, pour réparer les principales brèches. 1643.

Tel fut le succès du siège de Thionville, l'un des plus mémorables de cette guerre; il coûta beaucoup de sang & d'argent à la France; tout autre Général, moins ferme, moins aimé des troupes, y eût échoué; la gloire que le Duc y acquit, le dédommagea des fatigues excessives

1643. qu'il y essuya; il déploya dans toute sa conduite, un génie si transcendant, que dès lors on commença à le regarder comme un de ces hommes qui n'ont de rivaux, que ceux que l'histoire Grecque & Romaine vante le plus.

Le Prince n'eut pas plutôt pourvu à la sûreté de sa conquête, qu'il entreprit de se rendre maître de tout le cours de la Moselle, jusqu'à Trêves, dont l'Electeur avoit scellé son attachement à la France, au prix même de sa liberté qui lui étoit ravie par la maison d'Autriche. De toutes les places qui sont situées depuis Thionville, jusqu'à cet Electorat, il n'y eut guère que celle de Cirq qui osât soutenir un siège. Le Duc la réduisit en vingt-quatre heures; il donna ensuite la conduite de son armée à MM. d'Espénan & d'Andelot, avec ordre de marcher à Estain; pour lui, il prit deux mille chevaux, à la tête desquels il s'avança jusqu'aux portes de Luxembourg, battant, dissipant tout ce qui se présentoit à lui, &

obligeant le genéral Beck, qui avoit trois fois plus de troupes que lui, à se tenir renfermé entre les murs de cette Forteresse. 1643.

Après avoir enrichi son armée des dépouilles de l'ennemi, pour la dédommager de ses travaux devant Thionville, il la remit entre les mains du duc d'Angoulême, qui, pendant toute la campagne, avoit couvert les frontières de la Champagne & de la Picardie, avec trois ou quatre Régiments.

En arrivant à l'hôtel de Condé, l'ame tendre & magnanime du Duc, jouit d'un plaisir plus cher, plus pur, peut-être, que celui de la victoire. Il trouva le Prince son père qui lui présenta le duc d'Albret, dont la duchesse d'Enguien étoit accouchée le 29 Juillet; la naissance de cet enfant, au milieu des triomphes & des victoires, ne causa guère moins de joie à tout le Royaume, qu'à la branche de Bourbon-Condé même. La maison Royale, réduite

1643. alors à six * Princes, avoit besoin de ce nouvel appui. Au-reste, le jeune Prince fut toute sa vie la partie la plus sensible du cœur de son père; il répondit à ses soins par une tendresse & un respect sans bornes.

Cependant, la France entière applaudissoit avec transport à son libérateur; les rues, les places publiques, les spectacles retentissoient d'acclamations dictées par l'amour & la reconnoissance; le peuple ne pouvoit se lasser de voir & d'admirer ce jeune Prince dont l'éclat naissant effaçoit celui de tous les Guerriers du Royaume.

Dans des circonstances si capables d'enivrer l'ame la plus modérée, le Duc témoigna une modestie, une retenue égale à ses exploits; satisfait de trouver dans les éloges de la Reine, & sur-tout dans les témoignages de sa conscience, la récom-

* Le Roi, Monsieur, le duc d'Orléans, le prince de Condé, le duc d'Enguien & le prince de Conti.

pense de ses actions, plus fatigué, plus gêné, que flatté des louanges des Courtisans, & du concours des peuples, il s'y déroba sans affectation. Cette élévation, si rare dans un Prince de son âge & de son rang, le fit regarder avec un nouveau respect par tous les gens sages; il leur parut dès lors supérieur à la gloire dont il étoit environné. 1643.

Il n'y avoit pas quinze jours qu'il se délassoit des fatigues de la Campagne dans les bras de sa famille, que les besoins de l'état l'appellèrent sur les bords du Rhin.

Le maréchal de Guébriant, si illustre par sa valeur & ses talents militaires, étoit vivement pressé en Allemagne par le Feld-Maréchal, comte de Merci; non-seulement, il n'avoit pu pénétrer en Bavière, mais même il s'étoit vu obligé de reculer jusqu'au Rhin; son armée diminuée par les fatigues, les maladies & la désertion, étoit dans une si grande disette d'argent, de vivres & de munitions de guerre, que, sans un prompt & puissant secours,

Relation de la Campagne de 1643.

1643. il falloit qu'elle devînt la proie de l'infatiguable Merci, ou qu'elle lui abandonnât l'Alſace & la Lorraine : les troupes deſtinées au ſecours de Guébriant, avoient une ſi grande horreur du ſervice en Allemagne, pays dévaſté & ruiné depuis plus de vingt ans, qu'elles auroient autant aimé à être décimées que de paſſer le Rhin; on craignoit que le corps entier ne ſe débandât, avant que d'arriver à la frontière. Il n'y avoit qu'un Général devenu l'amour & les délices du Soldat, qui pût, par ſon autorité & ſon exemple, le raſſurer & le conduire à ſa deſtination, la Cour jetta donc les yeux ſur le duc d'Enguien.

Le Prince ſe prêta volontiers aux vues de la Régente; il s'arracha aux plaiſirs dont il n'étoit pas moins avide alors, que de gloire, pour ſe mettre de nouveau en campagne; bientôt il joignit avec cinq ou ſix mille hommes d'élite & de grands convois, le maréchal de Guébriant, retranché à Dachſtein, près de Straſbourg; ſon premier ſoin fut d'aſſem-

bler l'armée & de la haranguer : on ne sauroit croire combien la présence, les discours & les libéralités du vainqueur de Rocroi encouragèrent les troupes ; mais rien ne les flatta plus que l'espérance qu'il leur donna de venir les commander la campagne suivante. Après avoir vu renaître la confiance & la joie dans l'ame du Soldat, le Prince visita toutes les places du Rhin, les munit d'hommes & de vivres, pour les mettre en état de résister aux Impériaux & aux Bavarois ; il retourna ensuite à Paris, avec la gloire d'avoir remporté, dans le cours d'une seule campagne, une bataille dont dépendoit la destinée de l'Etat ; de l'avoir augmenté d'une place importante ; de s'être rendu maître du cours de la Moselle, & enfin d'avoir sauvé l'Alsace & la Lorraine, menacées d'une invasion. C'est ainsi que les lauriers d'Enguien couvrirent le berceau d'un nouveau Roi.

1643.

Ibidem.

Avant que de passer aux événements de la seconde campagne du duc d'Enguien, qui ne fut pas moins

1643. avantageuſe à la France que celle qu'on vient de décrire ; il faut jetter un coup d'œil rapide, ſur la ſituation & les intrigues de la Cour, quand ce ne feroit que pour connoître les Acteurs qui paroîtront bientôt ſur la ſcène.

On a déjà vu que la Régente, à la prière de la princeſſe de Condé, avoit accordé le Miniſtère & toute ſa confiance au cardinal Mazarin ; perſonne ne parut d'abord plus digne de la faveur ſuprême que cet Etranger ; on voyoit, dit ſon plus implacable ennemi, ſur ces mêmes degrés du trône, d'où l'âpre & impitoyable Richelieu avoit plutôt foudroyé que gouverné les hommes, un ſucceſſeur plein de reſpect pour les Princes du ſang, d'égards pour les Grands & la Nobleſſe, infatigable dans les affaires, prévenant le Citoyen, donnant tout, ne refuſant rien, ne s'occupant que de la gloire & de la félicité publique ; condamnant par ſa modération, ſon affabilité, ſon enjouement, la modeſtie de ſes équipages & ſa dou-

Mémoires du cardinal de Retz, t. I.

ceur, l'orgueil, le faste & la cruauté de son prédécesseur, dont le Parlement avoit voulu flétrir la mémoire. Mazarin enfin n'étaloit que des vertus, des talents & des graces ; on ne connoissoit ni son avarice insatiable, ni le mépris qu'il faisoit de la probité & de la vertu, ni son ingratitude naturelle, ni sa foiblesse, ni son envie perpétuelle de tromper, ni son ignorance profonde de la législation & de la constitution de l'État. Ce ne fut qu'à mesure que son autorité s'affermissoit, qu'on pénétra ses défauts : il affectoit alors avec tant de succès les dehors imposants de l'intégrité, du désintéressement, du zèle pour les intérêts de l'Etat & la concorde de la maison Royale, qu'il avoit presque réconcilié la Nation avec les premiers Ministres dont le nom, quelque mois auparavant, étoit aussi odieux que celui des anciens Maires du Palais. 1643.

C'est dans ces circonstances, que le duc de Beaufort entreprit de renverser la fortune d'un Ministre sou-

tenu de toute la puissance de la Reine, du duc d'Orléans & de la maison de Condé, & révéré de tout le Royaume. Ce Prince, petit-fils de Henri IV, par le duc de Vendôme qui en étoit le bâtard, n'avoit de grand que la naissance, la taille & le courage ; son génie étoit au-dessous du médiocre ; il étoit incapable de commandement ; ce qui ne l'avoit pas empêché d'être honoré de toute la confiance de la Reine, avant Mazarin. On prétend même qu'il porta l'audace de ses desirs, vrais ou faux, jusque sur cette Princesse. Quoi qu'il en soit, sa faveur, qu'il avoit l'art d'exagérer, l'avoit si fort enorgueilli, qu'il avoit osé braver tous les Princes du sang ; il étoit à la tête d'une cabale connue sous le nom d'*Importants* qui prétendoient gouverner l'Etat, quoiqu'aucun de ceux qui la composoient n'eût guère plus d'esprit, de capacité, d'expérience & de connoissances que son Chef. Mazarin n'opposa d'abord que la prudence & la modération aux in-

1643.

trigues, aux invectives, au mépris & à l'audace. Mais enfin, voyant que, loin de mettre des bornes à son ambition & à sa jalousie, le duc de Beaufort ne cherchoit qu'à lui arracher sa place, & peut-être la vie, le Cardinal persuada à la Reine de le faire arrêter. Cette Princesse ennuyée, fatiguée de la conduite impérieuse du Duc, se prêta d'autant plus volontiers aux conseils de Mazarin, que la victoire de Rocroi avoit affermi son autorité, plus solidement que n'avoient pu faire tous les Arrêts du Parlement. Ce coup de vigueur, frappé à propos, dispersa & anéantit la cabale des Importants dont le nom devint ridicule. Le duc de Beaufort expia longtemps dans le donjon de Vincennes, les allarmes qu'il avoit données à Mazarin; mais ses Destinées lui réservoient un rôle plus funeste à sa Patrie; on le verra se sauver de prison avec autant d'adresse que de courage, & mériter, par sa haine implacable contre le Cardinal, l'avantage de régner dans 1643.

les halles de Paris, lorsque cette
1643. Capitale, précipitée dans la révolte par l'ambition effrénée de quelques Citoyens dangereux, proscrira le premier Ministre.

Tout étoit alors dans le calme le plus profond; la Reine, les Princes du sang, le Ministre dirigeoient le gouvernail de l'Etat, avec un concert qui ne laissoit aux Grands, vieillis dans les factions, que des desirs secrets & impuissants de troubles & de guerres intestines. Le duc d'Enguien, à qui seul la maison Royale & l'Etat étoient redevables de tant de prospérité & de gloire, obtint, pour récompense de ses services, le gouvernement de Champagne & la ville de Sténai, cédée depuis peu à la France, par le duc de Lorraine. Il n'y a point sans doute de Particulier, à qui la bataille de Rocroi n'eût valu un pareil établissement. Cependant, on murmura contre la Reine, à cause que la Champagne est contiguë à la Bourgogne, dont M. le Prince étoit Gouverneur; comme s'il n'eût pas

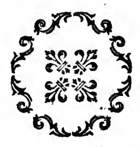
Mémoires du comte de Brienne, tom. II.

été de l'intérêt de la Régente, de balancer la puiſſance des Princes 1643.
du ſang, & d'oppoſer le jeune duc d'Enguien au duc d'Orléans *, que rendoient redoutable ſa qualité de fils de France, la Lieutenance générale de l'Etat, le Gouvernement de Languedoc, ſon alliance avec le duc de Lorraine, toujours armé contre la France, & encore plus, l'inquiétude naturelle dont il avoit donné tant de marques, ſous le règne précédent.

La politique d'Anne d'Autriche, fut long-temps utile à l'Etat; Gaſton, contenu par la puiſſance & la réputation du duc d'Enguien, ne donna plus que des marques de zèle & d'attachement au jeune Roi; & ſi dans la ſuite on le vit prendre part aux troubles qui déſolèrent la France, c'eſt qu'il fut entrainé, ſubjugué, par l'impulſion preſque

* Jean-Baptiſte Gaſton, troiſiéme fils de Henri IV & frère de Louis XIII, né à Fontainebleau le 25 Avril 1608, avec le titre de *Duc d'Anjou*, & mort à Blois le 2 Février 1660, avec le titre de *Duc d'Orléans*.

générale de la Nation, & que des
1643. circonstances funestes au Royaume,
lui méritèrent l'appui de Condé qu'il
estimoit beaucoup, qu'il craignoit
encore plus, & qu'il regarda toujours comme un rival dangereux.



SOMMAIRE

DU SECOND LIVRE.

PUISSANCE du duc d'Enguien; divers traits particuliers. Campagne de 1644. *Triste situation des Espagnols dans les Pays-Bas. Jalousie du duc d'Orléans contre le duc d'Enguien. Celui-ci obtient le commandement de l'armée de Flandre. Renouvellement de l'alliance avec la Hollande. Le duc d'Enguien commande sur la Meuse, avec un petit corps d'armée. Progrès des Bavarois en Allemagne. Merci assiège Fribourg. Le duc d'Enguien marche au secours de la Place. Le Gouverneur la rend honteusement avant son arrivée. Indignation du Prince; il forme le projet d'attaquer le ma-*

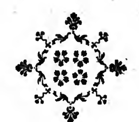
réchal de Merci. Situation du camp de ce Général. Description des trois combats de Fribourg. Belle retraite de Merci. Le duc d'Enguien assiège Philisbourg ; détails de ce siège : la Ville capitule. Le Duc se rend maître de Spire, de Vormes, d'Openheim, de Mayence, de Creutznak, de Landau, de Nieustad, de Manheim, de Baccarah, de Magdebourg, du Palatinat & de tout le cours du Rhin. Il retourne à la Cour où il est reçu en triomphe. Presque toute la Noblesse s'attache à ce Prince ; son crédit. Il manque de se brouiller avec le duc d'Orléans. La Reine rétablit la concorde entre ces deux Princes. Campagne de 1645. *Situation fâcheuse des François en Allemagne ; défaite de Mariendal. Le duc d'Enguien est chargé de réparer ce désastre. Jonction de son armée avec celle du Vicomte de Turenne ; il s'em-*

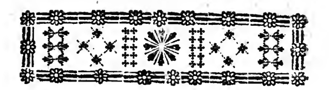
pare de Vimphen & de Rotembourg ; il gagne la bataille de Nortlingue. Mort & éloge du Feld-Maréchal comte de Merci. Le Duc réduit les villes de Nortlingue & de Dunkeſpiel ; il inveſtit Heilbron ; il tombe dangereuſement malade ; inquiétudes de toute la France. Le Duc ſe rétablit peu-à-peu ; il eſt obligé de revenir reſpirer l'air de ſa Patrie. Campagne de 1646. *Le Duc commande l'armée de Flandre ſous les ordres du duc d'Orléans. Siège & priſe de Courtrai ; belle marche du duc d'Enguien ; les ennemis évitent la bataille ; idée qu'ils ont de ce Prince ; conquêtes de Bergues-Saint-Vinox & de Mardick ; le Duc d'Enguien eſt bleſſé. L'armée lui donne des marques ſignalées d'amour & d'attachement. Jalouſie du duc d'Orléans ; il quitte le commandement de l'armée. Mort du duc de Brezé ; prétentions du duc d'Enguien à la charge d'A-*

miral. Intrigues de Cour ; le Duc forme le projet du siège de Dunkerque ; difficultés de cette entreprise ; conquête de Furnes ; description du siège de Dunkerque ; conduite admirable du duc d'Enguien ; il réduit cette Ville en 13 jours de tranchée ouverte ; il ravitaille Courtrai à la vue des Espagnols : Ses démêlés avec Gassion, générosité du Duc. Mazarin cherche à le tromper ; retour du Duc à Paris. Mort de Henri de Bourbon, second du nom, prince de Condé, premier Prince du Sang. Le duc d'Enguien succède à tous ses titres, & prend le nom de CONDÉ. *Traits particuliers ; il est admis au Conseil d'Etat ; sa capacité, ses qualités & ses défauts. Le cardinal Mazarin l'engage à commander l'armée de Catalogne ; ses amis tâchent envain de le détourner de cette expédition ; générosité du Prince envers le comte d'Harcourt ; le Prince part pour*

Barcelone ; il ne trouve rien de prêt pour la Campagne ; son chagrin ; il se livre à un travail excessif, pour réparer les suites de la négligence ou de la mauvaise volonté du Ministre qui le laisse manquer de tout. Entrée du Prince à Barcelone ; traits particuliers ; Condé balance entre les siège de Terragonne & de Lérida ; belle marche de l'armée Françoise ; détails du siège de Lérida. Don Georgio Britt défend cette place avec succès. La désertion & les maladies ravagent le camp des assiégeants. Condé leve le siège ; sa retraite est admirée ; sa fermeté ; il fortifie les places de la frontière ; il prend Ager ; il fait lever le siège de Constantin. Le général Espagnol le provoque à un combat général ; Condé accepte le défi ; l'ennemi manque au rendez-vous ; pourquoi ; lettre singulière du Roi d'Espagne au sujet de Condé ; le Prince poursuit l'ennemi ;

trait héroïque qui lui échappe ; il taille en piece l'arrière-garde de l'armée Espagnole ; il fait lever une seconde fois le siège de Constantin ; il visite les postes où Cesar avoit réduit deux armées nombreuses à se rendre prisonnières de guerre ; sa joie, ses réflexions ; fin de la Campagne. Maladie du Roi ; intrigue de Cour ; la Reine mande Condé ; sagesse & modération de ce Prince.





HISTOIRE
DE
LOUIS DE BOURBON,
SECOND DU NOM,
PRINCE
DE CONDÉ,
PREMIER PRINCE DU SANG,
Surnommé *LE GRAND*.

LIVRE SECOND.

1644-1647.

LA CAMPAGNE approchoit ; les Espagnols, accablés des désastres de la précédente, ne pouvoient opposer qu'une armée inférieure & consternée, dans les Pays-Bas ouverts de 1644.

tous côtés. La meilleure partie de ces florissantes Provinces, sembloit devoir être la proie inévitable des troupes victorieuses de la France. Le duc d'Orléans pour qui les trophées du duc d'Enguien étoient un puissant objet de jalousie ou d'émulation, demanda ce commandement comme une source abondante de conquêtes & de triomphes : la Cour, pour le mieux seconder, négocia avec la Hollande, le renouvellement de l'alliance; &, moyennant de nouveaux titres *, dont le cardinal Mazarin étoit prodigue, les Hollandois s'engagèrent à aider de leurs forces navales les efforts du duc d'Orléans, sur les places maritimes de la Flandre. Cependant, malgré l'apparence des succès les plus rapides, les exploits de Gaston, secondé des maréchaux de la Meilleraie & de Gassion, & de presque tous les Grands du Royaume, se réduisirent à la conquête de Gravelines.

1644.

Relation manuscrite de la Campagne de 1644 dans les Manuscrits de l'Hôtel de Condé.

* Ce fut cette année que la France accorda aux États Généraux, le titre de *Hauts & Puissants Seigneurs.*

Le duc d'Enguien, qui seul pouvoit recueillir dignement les fruits des avantages qu'il avoit eus la campagne précédente, se vit réduit à agir dans le Luxembourg avec un corps qui n'étoit presque composé que des troupes de sa Maison *, & qui pouvoit monter à cinq mille hommes d'Infanterie, & à trois mille de Cavalerie. Le comte de Marsin, Maréchal de Camp, lui amena aussi du pays de Liège huit cents hommes d'Infanterie, & quatre cents de Cavalerie, qu'il y avoit levés. C'est avec cette poignée d'hommes, que le duc d'Enguien vouloit assiéger la Ville de Trèves; mais il avoit à peine eu le temps de faire les préparatifs de cette conquête, que la fâcheuse situation des affaires en Allemagne, l'appella sur un nouveau théâtre. Avant que de rendre compte de ses exploits dans ce pays, il faut en peu de mots reprendre les choses de plus haut.

1644.

Ibidem.

* Les Régimens de Condé, d'Enguien, de Bourbon, de Conti (Infanterie & Cavalerie) de Mazarin & de Persan.

On a vu à la fin de la dernière
1644. campagne le Duc conduire lui-même un puiſſant ſecours ſur les bords du Rhin. Dès que le maréchal de Guébriant l'eut reçu, il marcha à l'ennemi qu'il fit reculer à ſon tour, & aſſiégea Rotwil, place alors très-importante, qui lui ouvroit les chemins de la Franconie ; il réduiſit cette ville, mais ce fut le dernier exploit de ce grand homme. Il mourut d'une bleſſure qu'il avoit reçue, en exhortant ſes ſoldats à combattre courageuſement : l'armée demeura alors ſous la conduite du comte de Rantzau, Général plein de courage, d'eſprit & d'éloquence, mais négligent, préſomptueux, aimant avec excès les plaiſirs de la table. Quatre jours après la mort du maréchal de Guébriant, ce nouveau Chef ſe laiſſa ſurprendre à Tutelingen par le duc de Lorraine, le comte de Merci & Jean de Vert. Il n'y a point d'exemple d'une défaite plus honteuſe & plus complette ; Rantzau tomba entre les mains du vainqueur avec tous les Officiers Généraux & particuliers,

son artillerie & ses équipages; l'Infanterie fut taillée en pièces, & la Cavalerie dispersée ne se sauva qu'avec des peines incroyables à Brisach, d'où elle se répandit en Alsace & en Lorraine, pour se rétablir. Rotwil fut bientôt obligé de recevoir les loix de Merci. 1644.

A la nouvelle d'un si terrible désastre, la Cour s'étoit hâtée d'envoyer le vicomte de Turenne sur les bords du Rhin, pour recueillir les tristes débris de ce naufrage : c'étoit la première fois que Turenne, âgé de 32 ans, commandoit en chef; & on peut dire que jamais Général ne commença sa carrière dans des circonstances plus désespérées. Il eut besoin d'abord de toute sa grandeur d'ame & de sa fermeté, pour empêcher la poignée de soldats qui le suivoit, de quitter les Drapeaux : peu-à-peu, & à force de soins, il étoit venu à bout de créer, pour ainsi dire, une nouvelle armée, à la tête de laquelle il étoit entré en campagne au commencement du printemps. Mais, à l'approche de

Histoire du Vicomte de Turenne, par Ramsai, t. I.

1644. Merci, le plus grand homme de guerre qu'il y eût en Allemagne, qui commandoit une armée supérieure & encouragée par la victoire, il s'étoit vu obligé de céder du terrein. Déjà Merci assiégeoit Fribourg, la place la plus importante qui restât aux François dans l'Empire. La foiblesse de l'armée de Turenne étoit si connue à la Cour, qu'il reçut ordre de ne rien entreprendre qu'il n'eût été joint par le duc d'Enguien à qui la Régente vouloit confier la conduite de toute la guerre en Allemagne.

Relation de la campagne de 1644, en Allemagne, par M. de la Moussaie, rédigée & publiée par M. de la Chapelle.

Le Courier de cette Princesse trouva le Duc campé à Amblimont; sur-le-champ, il passe la Moselle, laisse à Metz ses équipages, & marche avec uue telle rapidité, qu'en moins de treize jours, il arrive à Brisach, après avoir traversé soixante-dix lieues de pays avec six mille hommes de pied, & quatre mille chevaux. Le général Beck, qui avoit entrepris de le couper ou de l'arrêter avec un gros corps de Cavalerie, l'avoit bientôt perdu de vue.

En arrivant à Brisach, le Duc apprit que le Gouverneur de Fribourg s'étoit rendu, après la plus foible résistance. Le maréchal de Turenne, avoit envain trouvé le moyen de lui donner avis que le duc d'Enguien, dont le nom seul valoit une armée, voloit à son secours. La peur l'emporta sur l'honneur; il ne jugea pas à propos de l'attendre; il y avoit quatre jours que Merci étoit en possession de Fribourg, lorsque le Duc arriva sur les bords du Rhin. Dans les premiers transports de sa colère, le Prince éclata en invectives & en menaces contre ce lâche Gouverneur, jurant de le faire pendre; mais celui-ci trouva plus de compassion auprès du premier Ministre, & il en fut quitte pour être disgracié.

1644.

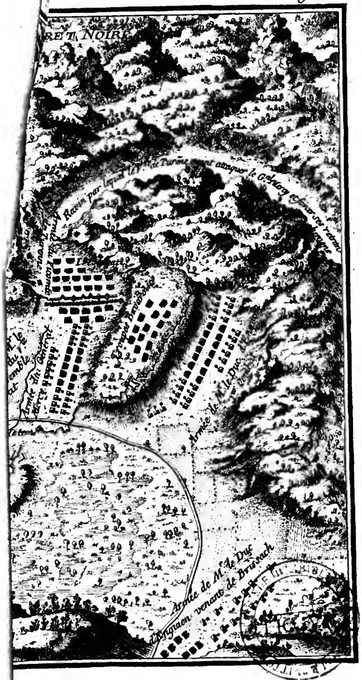
Histoire du prince de Condé, par M. Coste.

Cependant, le jour même de son arrivée à Brisach, le Duc, suivi du seul maréchal de Grammont, s'étoit rendu à l'armée de Turenne, campée à la portée du canon des Bavarois; il n'y resta que le temps nécessaire pour examiner la position & la

contenance de Merci, & concerter
1644. avec Turenne les moyens de venger la perte de Fribourg, en attaquant l'ennemi. Il revint la nuit à son armée qui avoit passé le Rhin, pendant son absence, sous la conduite du comte de Marsin.

Pour rendre un compte exact d'un des plus grands événements qui se soient passés dans ce siècle, en Europe, il faut mettre sous les yeux du lecteur la situation de Fribourg & des environs, qui, pendant plusieurs jours, furent le théâtre de tout ce que la guerre a de plus profond & de plus terrible.

La ville de Fribourg, capitale du Brisgaw, est située au pied des montagnes de la forêt noire, qui s'ouvrent en forme de croissant: l'enfoncement présente une petite plaine commandée sur la droite par des rochers très-hauts & très-escarpés, environnée sur la gauche d'un bois épais & marécageux; à l'entrée de la plaine coule un ruisseau qui va se perdre auprès de Fribourg dans des marais; on ne peut aborder cette



RE T NOIRE
Armée de M. le Duc
Armée de M. le Duc d'Anguien venant de Brisach

plaine
traver
entre
qui le
autres
ſont i
Me
avec
nes d
vaux
pes;
& le
front.
ral n
tion
noiſſ
il a
four
lieu
& d
il a
tran
ſur
éle
il a
bea
me
cer

plaine, en arrivant de Brifach, qu'à travers un défilé de plufieurs lieues, entre des montagnes inacceffibles, qui le dominent de tous côtés; les autres chemins, pour y parvenir, font impénétrables. 1644.

Merci s'étoit pofté dans la plaine, avec une armée de huit mille hommes de pied, & de fept mille chevaux de vieilles & excellentes troupes; il avoit Fribourg derrière lui, & le ruiffeau dont on a parlé, en front. Mais, quoique jamais Général ne fe fût trouvé dans une fituation plus refpectable, comme il connoiffoit l'audace du duc d'Enguien, il avoit eu recours à toutes les reffources de l'art, pour rendre ces lieux là mêmes l'écueil de la gloire & de la fortune du Prince. D'abord il avoit fortifié fon camp d'un retranchement immenfe; plus loin, fur le chemin de Fribourg, il avoit élevé un fort paliffadé, dans lequel il avoit établi fix cents hommes & beaucoup d'artillerie : à ce fort commençoit une ligne défendue de deux cents pas en deux cents pas, par

Relation de la Campagne de 1644.

des redoutes garnies de canons & de soldats : cette ligne traversoit un bois de sapins, & ne finissoit qu'au sommet de la montagne, où il n'étoit permis qu'aux bêtes fauves de passer. Au-devant de la ligne, régnoient des abattis énormes d'arbres, dont les branches à demi-coupées & entrelacées les unes dans les autres, présentoient les mêmes obstacles à surmonter que les chevaux de frise. En un mot, il est certain qu'il n'étoit pas possible de préparer une défense plus savante, ni mieux combinée.

1644.

Quoique le Duc, en considérant ces montagnes hérissées d'artillerie, & couvertes de soldats & de retranchements, comprît qu'il alloit avoir à combattre tout ce que la nature & l'art peuvent offrir de plus affreux, il n'en demeura pas moins inébranlable dans la résolution qu'il avoit formée de battre un ennemi si fier & si digne de lui : ce n'étoit que par la victoire, qu'il pouvoit espérer de voir tomber à ses pieds Philipsbourg, Landau, Mayence,

toutes les places fortes qui bordent le Rhin, & qui servent de rempart à l'Allemagne, dignes objets de son courage. 1644.

Au reste, il se conduisit dans ces circonstances, en homme dont la prudence égaloit la valeur. Malgré toutes les précautions de Merci, il avoit observé qu'il ne lui seroit pas impossible de l'attaquer en flanc : il y avoit, à la vérité, de grands obstacles à vaincre ; il falloit franchir le défilé situé entre la montagne sur laquelle il étoit retranché, & une ravine également large & profonde, près de laquelle Merci avoit renversé en travers une quantité prodigieuse d'arbres : il s'étoit contenté de cette défense, dans la pensée que les François ne songeroient pas même à l'attaquer par cet endroit qu'il regardoit presque comme inaccessible.

D'après toutes les observations que le Duc fit de concert avec Turenne & Grammont, telles furent ses dispositions. Il se réserva à lui-même le soin de conduire son armée

à la montagne que Merci avoit cru
1644. rendre impénétrable, en entassant
retranchement sur retranchement;
son dessein, après avoir franchi les
forêts abattues sur sa route, étoit
de laisser le fort sur la gauche, d'attaquer les redoutes, de séparer le
Ibidem. fort d'avec l'armée ennemie, & de
descendre en ordre de bataille dans
la plaine, tandis que Turenne marcheroit au ravin avec l'armée Veymarienne, & tomberoit sur le flanc
gauche des Bavarois : il espéroit,
avec raison, que Merci, déconcerté
par cette double attaque qu'il sembloit n'avoir pas prévue, seroit forcé, soit à son attaque, soit à celle
de Turenne; mais comme le succès
dépendoit principalement du concert des deux corps d'armée, il prit
toutes les précautions imaginables,
pour qu'ils agissent en même-temps
& avec la même vigueur.

En conséquence, Turenne qui
avoit un long circuit à faire pour
gagner le défilé, eut ordre de se
mettre en mouvement le lendemain
3 d'Août, à la pointe du jour; en

combinant le temps qui étoit nécessaire au Vicomte, pour se rendre 1644.
au poste qui lui étoit désigné, le Duc trouva qu'il ne seroit à portée d'attaquer, que sur les cinq heures du soir; ce fut l'instant qu'il choisit lui-même, pour marcher de son côté à l'ennemi.

L'armée du Duc consistoit, comme on a vu, en six mille hommes d'Infanterie, & quatre mille de Cavalerie, (quelques uns prétendent même qu'il n'en avoit que trois); cette armée étoit commandée sous ses ordres par le maréchal de Grammont, MM. d'Espénan, de Tournon, de Marsin & de Palluau, Maréchaux de Camp; les principaux Officiers ou Volontaires, étoient les chevaliers de Grammont & de Chabot, MM. de Jarzai, Castelnau-de-Mauvissière, de la Moussaie, de la Boulaie, de l'Echelle & de Mauvilli, ces deux derniers, Maréchaux de bataille.

L'armée de Turenne, composée presqu'uniquement de troupes qui avoient appartenu au duc de Saxe

1644. Veymar, & que la France avoit achetées, montoit à dix mille hommes, cinq de Cavalerie & cinq d'Infanterie ; le marquis d'Aumont, le comte de Naſſaw, MM. de Roſen, d'Erlach, de Tubal, ſervoient ſous le Vicomte en qualité de Lieutenants-Généraux ; il y avoit auſſi pluſieurs Maréchaux de Camp Allemands, dont on n'a pu recouvrer les noms.

Telle étoit la diſpoſition des troupes du Duc : l'Infanterie, compoſée de ſix Bataillons, étoit partagée en trois corps ; M. d'Eſpénan commandoit le premier ; il étoit ſoutenu par les régiments de Conti & de Mazarin, aux ordres du comte de Tournon ; le comte de Palluau protégeoit cette Infanterie, avec les Eſcadrons du régiment d'Enguien. Le Prince plaça la Gendarmerie à l'entrée de la plaine, dans un poſte très-ſerré, pour couvrir les flancs de ſon Infanterie. Il ne reſtoit plus qu'un troiſième corps, compoſé de deux Bataillons, que le Duc réſerva pour le conduire où les circonſtances l'appelleroient. Le Prin-

te, accompagné du maréchal de Grammont, du comte de Marsin, de MM. de l'Echelle & de Mauvilli, & de plusieurs Volontaires, prit poste au milieu des deux premiers corps, pour être à portée de les conduire & de les encourager. 1644.

Il étoit cinq heures du soir, lorsqu'on se trouva au pied de la montagne; les troupes, rangées en bataille, attendoient avec impatience le signal du combat, que le Prince ne différoit que pour donner le temps au vicomte de Turenne, d'arriver au poste qu'il lui avoit marqué. Persuadé enfin qu'il doit avoir rempli sa mission, il fait sonner la charge; les rroupes s'ebranlent à travers un chemin également rude & escarpé, couvert de vignes, au milieu desquelles on avoit élevé de distance en distance des murs de quatre pieds, pour soutenir les terres : c'étoient autant de retranchements qu'il falloit emporter. Le Soldat animé par la présence & les exhortations du Prince, franchit tous ces obstacles, & gravit jusqu'aux abattis d'arbres,

1644. derrière lesquels les Bavarois faisoient un feu terrible d'artillerie & de mousqueterie. Cependant ce retranchement est encore forcé; mais plus on avance, plus le péril augmente, l'Infanterie n'avoit pu forcer les abattis, sans perdre beaucoup, & se mettre en désordre. La résistance des Bavarois étoit si vive, que les François n'osoient poursuivre l'assaut; ils ne fuyoient pas non plus; mais ils demeuroient immobiles entre la ligne & les abattis, exposés à tout le feu de l'ennemi, désespérant de vaincre.

Le Duc qui survint alors, s'apperçut avec douleur de l'étonnement des troupes; déjà plusieurs compagnies s'écartoient à droite le long du camp des ennemis, dans l'espérance d'y pénétrer par le haut de la montagne : ce qui étoit impossible. La perplexité du Prince fut extrême; il n'y avoit pas moyen de forcer, avec le second corps, composé de seize cents hommes, la ligne des Bavarois, défendue par plus de trois mille soldats fiers de leur

avantage. Il falloit cependant se résoudre ou à sacrifier les troupes qui avoient franchi le premier retranchement, & l'armée de Turenne, qui alloit être accablée par toutes les forces de Merci, ou à tenter une entreprise qui paroissoit désespérée. L'idée de n'être venu de si loin que pour perdre une partie de ses troupes, sa réputation & l'avantage de toute la campagne, parut si amère au Prince, que, sans délibérer plus long temps, il descend de cheval avec le maréchal de Grammont, tous les Officiers Généraux & les Volontaires, va se mettre à la tête du régiment de Conti, donne celui de Mazarin au comte de Tournon, & marche le premier à la ligne des Bavarois, au milieu d'une pluie de feu & de plomb : arrivé au pied du retranchement, il y jette son bâton de Généralissime, annonçant par cette action aux troupes qu'il faut périr, ou recouvrer ce gage précieux de la victoire. Il seroit difficile d'exprimer les efforts prodigieux des François ; la foudre n'a pas plus de

1644.

Histoire du prince de Condé, par du Buisson, t. I.

force & de rapidité ; en moins de
1644. quelques inſtants la ligne eſt forcée ; le ſoldat s'y jette en foule, & ſe baigne dans le ſang. Envain les Bavarois cherchent un aſyle dans les bois, ils y ſont pourſuivis avec acharnement, & maſſacrés. De trois mille hommes qui défendoient ce poſte preſque inacceſſible, il n'y en eut peut-être pas cent qui ſe dérobèrent à la mort ; le Prince entra le premier dans une redoute qu'il trouva adandonnée ; toutes les autres tombèrent entre ſes mains ; les Bavarois ne ſe maintinrent plus que dans le fort dont on a parlé.

Cependant la ſituation des François n'étoit guère moins périlleuſe, qu'auparavant. Les deux corps d'Infanterie, qui avoient combattu, étoient entiérement rompus ; le premier, par l'attaque infructueuſe qu'il avoit faite ; le ſecond, par la victoire, & la pourſuite de l'ennemi auquel il s'étoit abandonné ſans précaution, à travers le bois. Il y avoit lieu de craindre que Merci, à la faveur des poſtes

postes qu'il connoissoit parfaitement, & du fort qui étoit encore en son pouvoir, ne tombât à chaque instant sur les troupes victorieuses, éparses çà & là. Pour comble d'inquiétude, les ténèbres de la nuit commençoient à couvrir le champ de bataille; comment avancer dans des lieux inconnus, hérissés de bois & de défilés disposés pour toutes sortes d'embuscades, sans s'exposer à quelque revers irréparable? En s'arrêtant, n'étoit-ce pas donner le temps aux Bavarois de se reconnoître, & les inviter à recommencer de nouveau le combat? Dans ces circonstances critiques, le duc d'Enguien prend un parti également sage & ferme; il fortifie les redoutes dont il s'étoit emparé, il fait avancer avec des difficultés incroyables sa Cavalerie, jusque sur le sommet de la montagne, qu'il n'avoit emporté qu'avec tant de péril; il rallie son Infanterie, & enfin, par de continuels fanfares de trompettes, de tambours & de tous les instruments militaires, il cherche à

1644.

intimider l'ennemi, & sur-tout à
1644. informer Turenne qu'il a emporté le sommet de la montagne, afin que de son côté, il redouble ses efforts, pour achever la victoire.

Quoique Turenne se fût conduit avec la même valeur & la même intelligence qu'Enguien, la fortune n'avoit pas également secondé ses vœux; d'abord les obstacles qu'il rencontra dans sa marche, en tournant les montagnes, l'empêchèrent d'agir en même temps que le Prince: ce qui étoit déjà un grand désavantage. D'ailleurs, Merci, persuadé que les cinq mille hommes d'élite, qu'il avoit postés sur la montagne, suffisoient pour faire périr une armée bien plus nombreuse que celle du duc d'Enguien, avoit réservé le reste de ses forces pour fortifier le vallon par où le Vicomte pouvoit le prendre en flanc; cependant, malgré les avantages de la situation des Bavarois, le Maréchal avoit franchi les fossés & les ravins qui traversoient le défilé, & chassé l'Infanterie embusquée dans des abattis

de bois; il touchoit à la plaine, lorſque le jour lui manqua : ce fut alors qu'il entendit le bruit des trompettes & des timbales, ſignal de la victoire du duc d'Enguien. Animé par ce nouveau motif d'émulation, il a recours à un nouveau combat, pour forcer le dernier retranchement & déboucher dans la plaine; mais Merci, qui avoit rangé ſon Infanterie dans un poſte ſpacieux, derrière ce retranchement, le repouſſe. Quand même le Vicomte eût emporté la ligne, il auroit toujours été arrêté par la Cavalerie Bavaroiſe, qui pouvoit aiſément manœuvrer dans cet endroit. Turenne, voyant que la plaine lui devenoit impénétrable, convertit le combat en eſcarmouches d'autant plus vives & plus ſanglantes, que les combattants n'étoient éloignés que de quarante pas les uns des autres. On prétend qu'il en coûta la vie à près de ſix mille hommes de part & d'autre, dans cette partie du champ de bataille. 1644.

Qu'on juge de l'impatience du duc d'Enguien, qui, du haut de la

1644. montagne, entendoit le bruit de l'artillerie & de la mousqueterie, dont l'écho des forêts & des montagnes redoubloit l'horreur; il vouloit marcher à travers les hauteurs, jusque dans le camp des Bavarois, pour attirer sur lui leurs principales forces, & ouvrir ainsi l'entrée de la plaine aux Veymariens. Mais comment exposer son armée dans des chemins horribles, au milieu des ténèbres de la nuit, devenues plus profondes par une pluie continuelle? Le plus léger accident, une terreur panique ne pouvoit-elle pas lui faire perdre, en un instant, le fruit de tant de sang & de travaux? Malgré toute l'ardeur de son courage, il se vit obligé d'attendre que le jour vînt éclairer les nouveaux efforts qu'il préparoit; il passa toute la nuit, sans prendre un instant de sommeil, uniquement occupé à former ses troupes, & à les encourager.

Mais, pendant ce temps-là, sa proie lui échappoit. Merci, qui, contre son espérance, avoit vu l'audace des François, triompher de cette multi-

tude d'obſtacles qu'il lui avoit oppo-
ſés, ſe trouvant affoibli de plus de 1644.
ſix mille hommes, comprit qu'il n'y avoit qu'une prompte retraite qui pût mettre à couvert le reſte de ſon armée : les diſpoſitions de cette retraite, annoncent le plus grand homme de guerre. D'abord, il évacua le fort qui étoit au-deſſous de l'armée du duc d'Enguien, ſans que les troupes Françoiſes, poſtées aux environs, s'en apperçuſſent ; ſon armée, précédée de l'artillerie, & couverte par tous les Mouſquetaires qui avoient ordre de redoubler leur feu contre Turenne, & encore plus par les ténèbres profondes qui régnoient par-tout, s'éloigna de ſon camp, avec tant d'ordre & de célérité, qu'à la pointe du jour, elle avoit gagné la montagne noire, encore plus voiſine de Fribourg, que celle qu'elle abandonnoit ; c'eſt là que Merci ſe propoſoit d'attendre les François, & de leur livrer un combat encore plus ſanglant, s'ils oſoient le pourſuivre.

Le Duc avoit à peine attendu

l'aurore pour marcher ; mais, en
1644. descendant dans la plaine, quelle fut sa surprise de n'y trouver que le vicomte de Turenne, à qui les Mousquetaires de Merci, venoient enfin d'abandonner le retranchement qu'ils avoient défendu avec tant de valeur. Bientôt les coups de canon, qui partent de la montagne noire, lui apprennent le lieu de la retraite des Bavarois. Pendant que les deux armées se réunissent, le duc d'Enguien, qui s'étoit avancé en frémissant de se voir privé d'une victoire entière & certaine, découvre l'arrière-garde des ennemis, qui, en gravissant sur la montagne, s'étoit mise en un étrange désordre : c'étoit-là l'instant d'attaquer ; mais les troupes qui avoient passé la nuit sous les armes, à la portée du mousquet de l'ennemi, étoient tellement épuisées par la longueur & la fureur du combat précédent, par la pluie & la veille, qu'il n'y avoit presque pas un soldat qui eût la force de soutenir ses armes. Le Duc se vit donc obligé de lui accorder un jour & une nuit.

de repos, pour se préparer à la plus périlleuse & à la plus grande 1644.
action qui se fût vue de cette guerre; il employa le reste de la journée à bien reconnoître la position de l'ennemi, & à disposer l'ordre des attaques.

Cependant Merci profitoit des ces moments précieux; la montagne où il avoit cherché un asyle, étoit encore plus inaccessible que celle où il avoit été forcé; il tira de la situation des lieux, tous les avantages que sa profonde expérience pût lui suggérer. Près du sommet de la montagne noire, règne une espèce d'esplanade sur laquelle on avoit élevé une tour dont il restoit de grands débris; ce fut-là que Merci posta son artillerie & quatre mille hommes: il retrancha le reste de son armée sur la droite du côté de Fribourg, derrière un bois, près duquel la Cavalerie étoit rangée en bataille, s'étendant jusqu'aux murs mêmes de Fribourg; ensorte qu'on ne pouvoit en approcher, sans essuyer le feu de l'artillerie & de la

1644. mousqueterie de la place. Pour comble de bonheur, les lignes qu'il avoit élevées, en assiégeant Fribourg, servoient de rempart à ce nouveau camp; il n'y avoit d'accessible, pour en aborder, que la pente qui regarde le vallon, par où Turenne avoit débouché dans la plaine. Le général Bavarois employa toute son industrie pour en fermer l'entrée aux François; il abattit des forêts entières, pour en former des retranchements, derrière lesquels il plaça l'élite de son Infanterie, avec d'autant plus d'avantage, qu'elle pouvoit être soutenue par le plus grand corps de sa Cavalerie, qui, de Fribourg, aboutissoit jusque-là. Tous ces travaux auxquels neuf mille hommes seulement épuisés, avoient été occupés pendant trente-six heures, sembloient être l'ouvrage de plusieurs mois.

Il est constant que cette position eût été inattaquable, si les Bavarois n'avoient eu une trop grande étendue de retranchements à défendre.

C'étoit sur cet avantage que le duc d'Enguien fondoit la principale espérance de la victoire. La noble confiance qui brilloit dans ses yeux, en inspira à toute l'armée, qui, sans être émue de l'aspect formidable de cette montagne couverte de canons & de soldats, marcha avec d'autant plus d'audace, qu'elle se croyoit invincible, après la victoire qu'elle avoit remportée deux jours auparavant. 1644.

Telles furent les dispositions du Duc. Le vicomte de Turenne, avec l'armée Veymarienne, devoit attaquer l'aîle de l'armée ennemie, postée sur l'esplanade; le marquis d'Aumont commandoit l'Infanterie, & M. de Rosen, la Cavalerie; M. de l'Echelle, Maréchal de Bataille, homme plein de valeur & d'intelligence, marchoit à la tête de tout ce corps, avec mille Mousquetaires choisis dans tous les Régiments des deux armées; c'étoit à ce poste, qu'on devoit faire les plus grands efforts.

M d'Espénan, avec l'infanterie Françoise, avoit ordre d'attaquer le

1644. retranchement défendu par l'aîle retranchée ſous le canon de Fribourg. Indépendamment de ces deux attaques, le Duc en avoit ordonné une fauſſe, au milieu du retranchement même, afin d'occuper par-tout l'ennemi. De toutes les troupes, il ne reſtoit plus que la cavalerie Françoiſe aux ordres du maréchal de Grammont; le Prince la rangea en bataille dans la plaine, à portée de marcher par-tout où ſon ſecours ſeroit trouvé néceſſaire. Il eſt conſtant que de part & d'autre, on avoit épuiſé toutes les reſſources de l'art pour la défenſe & l'attaque; mais telle étoit l'idée que les François avoient de la fortune de leur Général, qu'ils regardoient la victoire comme indubitable.

Le jour ne faiſoit que de paroître quand le duc d'Enguien ſortit de ſon camp qui, deux jours auparavant étoit celui de Merci. Déjà il s'étoit emparé de quelques redoutes que les dragons Bavarois conſervoient encore dans le vallon; en attendant que l'arrière-Garde arrive, il prend

avec lui le vicomte de Turenne, & s'avance sur la plus haute montagne 1644. pour examiner de plus près la contenance de l'ennemi : avant que de partir, il ne recommande rien tant aux officiers Généraux, que de ne rien entreprendre en son absence.

Arrivé sur la montagne, un grand bruit qui se fait entendre dans le camp des Bavarois, fixe ses regards; soit que l'ennemi fût effrayé de l'audace avec laquelle les François se préparoient à marcher à lui, à travers les précipices & les montagnes, soit que quelqu'autre accident eût dérangé les mesures de Merci, le Prince & le Vicomte s'apperçurent d'un commencement de trouble, de confusion & de désordre dans son Camp : cette découverte augmentoit les espérances du Duc; mais, comme il retournoit à ses troupes, pour en profiter, il vit toute la montagne en feu, & le combat engagé malgré ses ordres.

C'étoit M. d'Espénan qui s'étoit rendu coupable de cette faute; elle

1644. lui eût peut-être coûté la tête en d'autres temps, & chez d'autres Nations. Croiroit-on que l'envie de se faire valoir, engagea ce vieil officier Général, qui avoit acquis de la réputation, à s'emparer d'une redoute qui restoit encore à l'ennemi dans le vallon? Les Bavarois soutinrent ce petit poste, & d'Espénan, sans prévoir les suites fatales de sa démarche, renforça ceux qui l'attaquoient. Déjà M. de l'Echelle, qui avoit eu ordre du Prince de marcher avec ses Mousquetaires, dès qu'il entendroit le bruit de la mousqueterie du côté du vallon, s'imaginant qu'il n'avoit plus d'autre signal à attendre, avoit entamé l'action, sans être soutenu, & sous les auspices les plus funestes.

Mémoires du vicomte de Turenne, imprimés à la suite de son Histoire, par M. de Ramsai.

Le duc étoit accouru à toute bride; le premier objet qui frappa ses yeux, fut le cadavre de l'infortuné l'Echelle, qu'on emportoit; non-seulement les Mousquetaires qu'il commandoit, avoient été taillés en pièces, mais encore quelques troupes qui les avoient suivis sans ordre. Déjà les Bavarois, fiers de leur avan-

tage, étoient sortis de leurs lignes pour poursuivre la victoire ; tout étoit dans la confusion qui annonce une déroute : les François n'osoient pas encore fuir ; mais ils n'avoient plus la force de combattre. Le Prince, sans s'étonner & se plaindre d'un accident si déplorable, ordonne au comte de Tournon, de se mettre à la tête des troupes à demi vaincues & consternées, pendant qu'il va prendre le reste de l'armée de Turenne : il la conduit à l'ennemi : le combat recommence avec fureur ; déjà deux bataillons Bavarois qui défendoient le retranchement, ne pouvant plus soutenir les efforts du Prince, faisoient tourner leurs drapeaux, & alloient abandonner la ligne, lorsque le courage manqua au soldat François, qui, perdant l'espérance de vaincre, parut rebuté de combattre. On vit des Compagnies entières, ayant les Officiers à leur tête, s'abandonner à la fuite la plus honteuse : envain Turenne, Grammont, Tournon, Marsin font appercevoir au soldat l'effroi qui com-

1644.

mence à glacer les Bavarois; envain
1644. le Duc emploie les menaces & les prieres : tout ce qu'il peut obtenir de la multitude à qui la frayeur a, pour ainsi dire, ôté l'usage de la raison, c'est qu'elle ne l'abandonne pas tout-à-fait : le Prince, dans l'espérance que son exemple la ramenera au combat, demeura long-temps, lui vingtième, à trente pas de la barricade, exposé au feu le plus terrible. De tous ceux qui l'environnoient, il n'y en eut pas un seul qui ne reçût plusieurs blessures; lui-même eut le pommeau de la selle de son cheval emporté d'un coup de canon, & le fourreau de son épée rompu d'une mousquetade, sans compter plusieurs coups dans sa cuirasse; le maréchal de Grammont eut son cheval tué sous lui : le combat dura depuis 8 heures du matin, jusqu'à 5 heures du soir.

Relation manuscrite de la Campagne de 1644.

Cependant Enguien ne renonçoit point à l'espérance de vaincre; mais, au lieu de continuer ses principaux efforts sur cette ligne qui lui avoit tant coûté, il les tourna du côté du vallon, à l'attaque d'Espénan; il

laissa seulement au marquis d'Aumont, le soin d'entretenir l'action, 1644.
avec l'Infanterie qui avoit combattu, pour occuper une partie des forces de l'ennemi.

Pendant ce temps-là il se rendit au vallon, suivi des maréchaux de Grammont & de Turenne, & soutenu de toute la Cavalerie des deux armées : deux heures après, il recommença un nouveau combat encore plus terrible : tout plia d'abord sous ses efforts ; il emporta une partie de l'abatis ; mais Gaspard de Merci, frere du Général qui commandoit la Cavalerie, étant descendu de cheval, avec tous les siens, pour soutenir l'Infanterie Bavaroise, qui commençoit à reculer, fit une si furieuse charge, qu'il regagna une partie du terrein. En ayant été chassé à son tour, il revint plusieurs fois au combat, tantôt vainqueur, tantôt vaincu, jusqu'à ce qu'il eût été tué. C'est dans cette alternative de succès & de revers, que s'écoula le reste de la journée ; l'artillerie & *Ibidem.*
la mousqueterie étoient servies de

part & d'autre avec tant de rapidité,
1644. qu'on n'appercevoit plus qu'un nuage immense de fumée. Quoiqu'on ne se reconnût plus qu'à la clarté du feu du canon & du mousquet, on ne s'en acharnoit pas moins les uns sur les autres; l'horreur de cette action déja si épouvantable, étoit encore augmentée par les échos des vallons, des bois & des montagnes, qui rendoient le bruit de l'artillerie avec de longs éclats & d'affreux mugissements. La nuit surprit enfin les deux armées, à l'instant même qu'elles alloient être en proie à une entière destruction.

Le terrein très-resserré qu'avoit gagné le Prince, étoit inondé de sang, couvert de morts & de mourants, d'armes brisées & de plomb; son premier soin fut d'enlever les blessés sans distinction d'amis & d'ennemis, & de les envoyer à Brisach où il les recommanda également aux Chirurgiens : il ramena ensuite son armée dans le camp qu'il occupoit, avec le regret de la voir diminuée de deux ou trois mille hommes, au nombre

desquels on comptoit le brave l'Echelle, Mauvilli & plusieurs autres Officiers. 1644.

La perte des Bavarois ne monta qu'à douze cents hommes ce jour-là, sans compter les blessés; ils regrettèrent, avec raison, Gaspard de Merci qui, par son intrépide manœuvre, avoit garanti les siens d'une entière défaite. Il n'y a point d'exemple de combat entre deux armées médiocres, où, sans en venir aux armes blanches, il soit péri tant de monde de part & d'autre. Les belles actions qu'on fit dans cette journée, sont sans nombre; mais on ne peut passer sous silence celle de la Gendarmerie Françoise, qui, ayant à sa tête le marquis de la Boulaie, Lieutenant de la compagnie d'Enguien, s'approcha jusqu'à dix pas des retranchements de l'ennemi, où, malgré le plus terrible feu, elle escarmoucha long-temps à coup de pistolet.

Si l'on a admiré la fermeté invincible du duc d'Enguien, dans tout le cours de cette fameuse journée, on ne sera pas moins touché de sa mo-

dération dont il ne donna peut-être
1644. jamais de plus illustres marques.

Il est constant, de l'aveu de tout le monde, que M. d'Espénan lui enleva la victoire, par sa précipitation. Que n'avoit-il pas à craindre du ressentiment d'un jeune Prince plein de feu & de fierté, avide de succès & de victoires ? Mais, quoique le duc d'Enguien eût déjà laissé éclater en plusieurs occasions la vivacité de son caractère, la bonté étoit toujours à côté de l'emportement; il oublioit volontiers les fautes, pourvû qu'elles fussent suivies du repentir. M. d'Espénan éprouva la clémence du Héros; non-seulement Enguien lui pardonna en faveur de son attachement à la personne de M. le Prince son pere, mais il le consola, & lui donna bientôt après le Gouvernement de Philipsbourg, le forçant ainsi, par ses bienfaits, à déplorer de plus en plus les suites funestes de son infraction à la discipline militaire.

Cependant le duc d'Enguien persévéroit toujours dans le dessein de

détruire l'armée de Merci ; mais les munitions de guerre & de bouche étoient épuisées ; il en falloit faire venir de Brisach ; le temps qu'on y employa, rérablit les troupes fatiguées. Pendant que le soldat prenoit de nouvelles forces dans le repos, le Prince formoit un nouveau plan pour obliger Merci à combattre sans avantage, ou à périr de faim. Pour avoir une plus juste idée des opérations du Général François, il faut connoître dans un plus grand détail la situation du terrein auprès de Fribourg.

1644.

*Relation de la Campagne de 1644, par la Moussaie.

Les montagnes de la forêt noire, dont une partie, depuis huit jours, servoit de tombeau à tant de milliers d'hommes, sont contiguës à celles de la Suisse ; elles suivent le cours du Rhin, jusqu'à ce qu'elles aillent se joindre aux côteaux qui bordent le Nekre ; leur longueur est considérable, mais leur largeur varie, selon la disposition du terrein qu'elles traversent. Depuis Fribourg jusqu'à Filinghen, elles présentent une étendue d'environ dix ou douze lieues, couverte de bois marécageux ;

1644. il n'y a de communication entre ces deux Villes, que par une vallée très-resserrée, très-pénible pour la marche d'une armée; cependant les Bavarois n'avoient point d'autre issue, pour échapper au duc d'Enguien, qui les tenoit comme assiégés dans leurs retranchements. Merci n'avoit osé jusqu'ici, se retirer par un chemin si difficile, en présence d'un ennemi aussi vigilant que le Duc; il espéroit du temps & des circonstances, des moyens plus faciles pour se sauver. En attendant, il se fortifioit de plus en plus dans son camp; ses convois lui venoient de Filinghen.

Histoire du Vicomte de Turenne, par Ramsai, t. I.

Il s'agissoit donc de lui couper le chemin de cette Ville, pour le réduire à se rendre avec toute son armée, ou à périr, les armes à la main; mais l'armée Françoise ne pouvoit gagner le village de Langsdelinghen, situé dans les montagnes, d'où elle auroit été à portée de remplir l'objet dont on parle, sans décamper & franchir des bois & des marais à la vue de Merci; il y avoit

lieu de craindre que l'arrière-garde ne devînt la proie d'un ennemi qui sçavoit si bien profiter de ses avantages. 1644.

Quoique le Duc connût tout le danger de cette marche, il ne laissa pas de l'entreprendre le 9 d'Août à la pointe du jour.

Le corps Veymarien, conduit par Turenne, décampa le premier; il étoit suivi de l'artillerie & de la plus grande partie de la Cavalerie Françoise; paroissoit ensuite l'arrière-garde composée du reste de l'Infanterie, protégée sur les aîles par des pelotons de Mousquetaires, en état de défendre les passages, supposé que les Bavarois vinssent à la charge: cette masse d'Infanterie étoit couverte par quelques Escadrons, à la tête desquels le Duc demeura en présence de l'ennemi, jusqu'à ce que toute son armée eût franchi les marais & les défilés. Les obstacles de cette marche, furent encore plus grands qu'on ne se les étoit figurés; les chemins étoient si étroits, si rompus par les pluies, que les Cavaliers

étoient obligés de marcher l'un après
1644. l'autre, & souvent de mener leur cheval par la bride; mais le Duc avoit combiné son opération avec tant de sagesse, qu'il ne survint pas le plus léger désordre; il ne s'ébranla lui-même que lorsque l'arrière-garde fut arrivée à Langsdelinghen, s'applaudissant du succès de son entreprise.

Merci n'avoit eu garde de la troubler; il ne s'étoit pas plutôt apperçu du mouvement de l'armée Françoise, qu'il avoit deviné son projet. Il jugea qu'il étoit perdu, s'il ne prévenoit son arrivée sur le chemin de
Ibidem. Filinghen; le moindre délai le livroit au duc d'Enguien: sur-le-champ il se met en route, & marche à travers les hauteurs du Val de Saint-Péters, qui conduisent à Filinghen.

La première nouvelle que le Prince apprit au village de Langsdelinghen, ce fut que Merci lui échapoit encore; il n'y avoit d'autre moyen de le couper dans sa retraite, que de traverser des montagnes presque inaccessibles; mais le Duc voyoit

les troupes horriblement fatiguées : cependant elles lui témoignèrent tant de zèle, qu'il continua sa route. Après quelques heures de marche, il détacha le général Rosen, Officier plein d'expérience & de valeur, avec huit cents chevaux pour harceler l'ennemi, retarder sa marche, & lui donner le temps de le joindre. 1644.

Rosen exécuta l'ordre du Prince, avec une vigueur surprenante ; en moins de deux heures il découvrit l'arrière-garde des ennemis, comme elle arrivoit auprès de l'abbaye de Saint-Péters. Sur-le-champ il envoie un Aide-de-Camp au Prince, pour l'informer de sa découverte, & marche aux Bavarois.

Relation de la Campagne de 1644, par le Marquis de la Moussaie.

L'armée débouchoit alors à travers un vallon qui aboutissoit à une montagne si roide, si haute & si remplie de bois, qu'on ne pouvoit y passer qu'un à un. Mais le Duc animé par l'espérance de combattre, triompha de tous ces obstacles. Bientôt il parut sur le sommet de la montagne, d'où il apperçut l'armée Bavaroise rangée en bataille dans des

postes très avantageux, & le général
1644. Rosen prêt à en venir aux mains avec elle.

Le Duc ne pouvoit le soutenir, qu'en traversant deux défilés, au milieu desquels régnoit une étendue de terrein, capable de contenir quatre Escadrons; plus loin on découvroit deux chemins creux, fort étroits, qui conduisoient à la plaine d'où Rosen bravoit toute l'armée ennemie.

Merci ne tarda pas à appercevoir la tête de l'armée Françoise, qui se formoit sur la montagne; mais il jugea qu'il auroit le temps de battre Rosen, avant que le duc d'Enguien fût arrivé à son secours. En conséquence, il s'ébranle avec toutes ses troupes, pour se délivrer de cette poignée de François qui l'inquiétoient. Le général Rosen, au-lieu de chercher son salut dans la fuite, se prépare à soutenir un combat si inégal; voici sa position. Il avoit les Bavarois en face; à droite le grand chemin de Filinghen, rempli de l'artillerie & des bagages de l'ennemi; à gauche, des précipices; & à dos le

le défilé par où il pouvoit espérer d'être secouru. 1644.

Il n'a pas plutôt formé ses Escadrons, qu'il en détache un, pour s'emparer des bagages des Bavarois; il marche ensuite à la rencontre de Merci qu'il attaque avec une audace incroyable. Il faut observer qu'en s'éloignant du défilé, il y avoit posté deux Escadrons, pour s'en conserver l'entrée libre; trois fois il charge les Bavarois, & trois fois il rallie sa troupe, à l'aide & derrière les Escadrons dont on a parlé; mais enfin, voyant qu'il ne pouvoit plus soutenir tous les efforts d'une armée, il se jette dans le défilé; les deux Escadrons le voyant hors de danger, s'élancent dans le précipice, & se sauvent par des chemins qui n'avoient jamais été frayés. *Ibidem.*

Il faut avouer, cependant, que Rosen, malgré sa conduite & sa valeur, ne dut son salut qu'à la prudence de Merci. Le duc d'Enguien, qui, du haut de la montagne, où il formoit ses Escadrons, avoit vu le péril de cet officier Général, étoit

descendu dans le défilé, suivi d'un
1644. gros d'Officiers & de Soldats; il rencontra Rosen & sa troupe, dans l'espace dont on a parlé, au milieu des deux chemins creux. Merci, qui observoit de loin les François, ne les eut pas plutôt vus accourir au secours de Rosen, qu'il s'arrêta, ne pensant plus lui-même qu'à échapper au duc d'Enguien. Sa retraite fut si précipitée, qu'il abandonna son artillerie & ses bagages; il laissa seulement quelques Dragons dans les bois, pour disputer la tête du défilé; après quoi il disparut par le chemin de Filinghen.

Ibidem. Quoique le Prince l'eût perdu de vue, il ne désespéra pourtant pas encore de l'atteindre; il le poursuivit jusqu'au Holgrave, montagne située entre l'abbaye de Saint-Péters & Filinghen, plus élevée que toutes les autres: sur le sommet de cette montagne, est une plaine assez étendue pour ranger une armée en bataille; la position admirable de ce poste, la quantité d'excellentes eaux qu'il renferme, les fourages, les

grains & les fruits qu'on y trouve en abondance, préſentoient à l'armée Bavaroiſe des appas ſéducteurs. 1644.
Merci, qui voyoit ſon armée épuiſée de fatigues, fut tenté de s'y établir: il traça un camp; mais, bientôt après, venant à réfléchir ſur la fortune & la valeur du duc d'Enguien, le découragement de ſon armée réduite à ſix mille hommes, la perte de ſon artillerie, il jugea, avec raiſon, qu'il n'y avoit que la fuite qui pût l'empêcher de tomber entre les mains de cet infatigable ennemi; il continua ſa marche pendant toute la nuit, & ne s'arrêta qu'à vingt lieues du champ de bataille.

C'eſt ainſi que ſe termina le triple & mémorable combat de Fribourg: *Ibidem.* c'eſt l'image de tout ce que la guerre a de plus audacieux & de plus effrayant. On y voit d'un côté une valeur plus qu'humaine, qui, jointe à une capacité ſupérieure, triomphe de tous les efforts de la nature & de l'art; de l'autre, une conſtance admirable, une prévoyance, une intrépidité, une prudence qui ne ſe

laiſſent déconcerter ni par les revers, 1644. ni par les accidents. Quand Merci n'auroit pas acquis la plus brillante réputation par les victoires de Tudelingen & de Mariendal, & par des exploits ſans nombre, ſa conduite dans les combats de Fribourg l'auroit immortaliſé; ſa défaite valut au vainqueur la réputation du plus grand Capitaine de l'Europe.

Abrégé chronologique de l'Hiſtoire de France, par M. le Préſident Hénault.

La gloire que Merci acquit dans ces fameuſes journées, fut preſque tout ce qui lui reſta; de quinze mille hommes, à la tête deſquels il avoit combattu, il n'en ramena pas plus de ſix mille : ſon Infanterie entière demeura enſevelie dans ſes retranchements; il abandonna ſon artillerie, ſes équipages, ſes chevaux, une étendue de pays immenſe; enfin, il ne dut la vie ou la liberté qu'à la faute d'Eſpénan.

Le duc d'Enguien, de ſon côté, acheta la victoire au prix du ſang de près de ſix mille hommes tués ou bleſſés; mais la France eut lieu de ſe conſoler de ce ſacrifice néceſſaire, par les ſuites fortunées de la

victoire ; jamais triomphe, quelqu'éclatant qu'il ait été, ne produisit à la Nation de plus signalés avantages. 1644.

Au retour de la poursuite des Bavarois, le Duc étoit venu camper à l'abbaye de Saint-Péters où il séjourna un jour, pour accorder quelque relâche à ses troupes ; mais, pendant que le soldat goûtoit un repos qu'il avoit si justement mérité, le Duc délibéroit avec les Généraux, de quel côté il tourneroit ses armes victorieuses. Il n'y eut qu'une voix dans le Conseil de guerre : c'étoit d'assiéger Fribourg ; le Prince n'avoit marché de la Moselle au Rhin, que pour sauver cette importante place ; elle devoit donc être le fruit le plus agréable de la victoire. Cette expédition étoit également facile & glorieuse ; les lignes des ennemis qui existoient encore dans leur entier, la proximité de Brisach où étoit le dépôt général des vivres, le découragement de la Garnison encore effrayée de l'audace avec laquelle elle avoit vu combattre les François, du haut de

1644. ses remparts ; tout annonçoit un triomphe sans péril.

Mais le Duc qui vouloit couronner cette campagne par des succès décisifs, proposa la conquête de Philipsbourg ; il représentoit que le siège de Fribourg occuperoit les armes de la France, pendant le reste de la campagne déjà très-avancée ; que la prise de cette place ne pourroit être suivie d'aucun autre avantage ; ensorte que l'armée seroit obligée de prendre ses quartiers d'hiver en Alsace & en Lorraine, comme auparavant ; au-lieu qu'en réduisant Philipsbourg, on se rendroit maître d'une vaste étendue de pays, dans lequel les troupes subsisteroient aux dépens de l'ennemi, jusqu'au printemps prochain ; qu'elles seroient à portée de pénétrer dans le cœur même de l'Empire. Il avouoit qu'il y avoit beaucoup d'obstacles qui sembloient s'opposer au succès de cette expédition, tels que l'éloignement de la place, la disette de vivres & d'argent, & enfin la foiblesse de l'Infanterie ; mais qu'il n'en

Relation manuscrite de la Campagne de 1644.

étoit point effrayé: il faisoit observer que la distance qu'il y avoit jusqu'à Philipsbourg, lui seroit utile plutôt que nuisible; parce qu'en marchant promptement, les ennemis qui s'étoient refugiés vers le Danube, ne pourroient jamais le prévenir devant la place; que la ville de Strasbourg lui fourniroit des vivres; qu'il emprunteroit sur son crédit, dans cette même Ville, l'argent nécessaire à la solde de l'armée & aux frais du siège; que, quant à l'Infanterie, il falloit faire ensorte que la valeur suppléât au nombre. Il conclut enfin, en disant que la conquête de Philipsbourg étoit si importante par elle même & ses suites, qu'il croiroit manquer à la Patrie, s'il ne l'entreprenoit pas. Le Conseil acquiesça à ses vues; mais telle étoit l'idée qu'il avoit de ce siège, qu'il admira le duc d'Enguien plutôt qu'il ne l'approuva. Il ne fallut pas moins que le succès, pour justifier le Duc aux yeux de tous les Officiers Généraux, qui avouèrent dans la suite, qu'il n'y avoit que

1644.

lui seul qui eût été capable de former
1644. & d'exécuter un plan si audacieux.

Ibidem. Le premier soin du Duc, fut d'envoyer à Brisach, Jean-Edouard Molé de Champlâtreux, Intendant de son armée, avec ordre de préparer dix pièces de batterie, & le plus qu'il pourroit de munitions de guerre & de bouche, de les embarquer sur le Rhin, & de les conduire auprès de Philipsbourg, sur un pont de batteaux. Il seroit difficile d'exprimer le zèle, l'intelligence & l'activité avec lesquels M. de Champlâtreux s'acquitta de cette commission, du succès de laquelle dépendoit principalement l'événement du siège. Ce jour-là même, le Prince détacha M. de Tubal avec une partie de la Cavalerie Veymarienne, & un gros de Mousquetaires & de Dragons, pour s'emparer des villes d'Etlingue, de Forsen, de Bretten, de Dourlach, de Baden, fortifiées de Châteaux qui se trouvoient sur la route de Philipsbourg. Bientôt M. de Rosen le suivit, avec le reste des Veymariens; il devoit aussi frayer les chemins à

ner
x.
en-
olé
ſon
dix
u'il
: &
le
de
ıx.
e,
ef-
ic-
ic-
pa-
Ce
M.
a-
de
our
de
h,
aux
Phi-
n le
ns;
s à

Pl. 4. PLAN de la Ville de Philipſbourg pri



Deſsiné par Goubaut · *Mgnr. le P.ce de Condé.*

l'armée, en s'emparant de Kupenheim & de plusieurs autres postes. 1644.
Enfin, le Prince s'ébranla lui-même de Langsdelinghen le 16 d'Août, & marcha le long du Rhin : il força, chemin faisant, le château de Liethens, situé à cinq ou six lieues de Strasbourg. Après cette expédition, il fit prendre les devants au vicomte de Turenne avec trois mille chevaux & sept-cents hommes de pied, pour investir Philipsbourg ; il arriva lui-même devant cette place le 25 d'Août, après dix jours de marche.

La ville de Philipsbourg, le rempart de l'Allemagne, & l'une des plus fortes places de l'Europe, est située à trois cents toises du Rhin, au milieu d'une plaine environnée de marais & de bois ; ses fortifications n'étoient alors que de terre, mais l'épaisseur & la hauteur de ses remparts, la largeur & la profondeur de ses fossés, remplis de l'eau du Rhin, le nombre & la force de ses bastions, & sur-tout l'impossibilité d'en approcher autrement que par une tête étroite & sabloneuse, en

rendoient la conquête très-difficile.
1644. Au moyen d'un grand fort, elle dominoit le Rhin, avec lequel elle communiquoit par une chaussée de six pas de largeur, sur huit cents de longueur, élevée au milieu du marais. Cette Ville n'étoit au commencement du dix-septième siècle qu'un village de la dépendance des Evêques de Spire, qui l'avoient fortifié avec des dépenses considérables ; mais la maison d'Autriche avoit trouvé le secret de s'en emparer ; elle étoit depuis tombée entre les mains des Suédois qui l'avoient vendue douze cents mille livres à la France ; cette dernière Puissance se l'étoit laissée enlever par le colonel Bamberg, & elle en regrétoit tous les jours la perte.

C'étoit ce même Bamberg, l'un des meilleurs Généraux de l'Empereur, qui la défendoit ; sa Garnison n'étoit que d'environ mille hommes, mais il avoit cent pièces de canons, & une prodigieuse quantité de munitions de guerre & de bouche.

En arrivant au camp, le Duc jugea qu'il ne lui seroit pas possible

de couper les ſecours qui pouvoient arriver par le Rhin, à moins d'emporter le fort dont on a parlé; il deſtina la nuit ſuivante, à l'exécution de cette entrepriſe : vers le ſoir, il marcha à travers les bois, à la tête d'un corps de troupes, tandis que le vicomte de Turenne s'en approchoit par de petites digues qu'on avoit pratiquées dans le marais. Comme le Prince avoit une plus grande étendue de terrein à parcourir, il n'arriva au fort qu'à la pointe du jour; mais il eut la joie d'y trouver Turenne établi avec des troupes; le général Bamberg qui manquoit d'Infanterie, s'étoit hâté d'en retirer la garniſon, dont il eſpéroit ſe ſervir plus avantageuſement à la défenſe de la place.

1644.

Le Duc, maître du fort, fit travailler aux lignes de circonvallation: en moins de quatre jours, on éleva une quantité étonnante de forts & de redoutes; on conſtruiſit des parapets; on abattit des forêts entières au milieu des marais, afin de couper par-tout aux aſſiégés, juſqu'à l'eſpé-

rance du ſecours. Le camp étoit fer-
1644. mé de toutes parts, & inacceſſible depuis Knaudeneim juſqu'à Rheinauſen. On eſt étonné de voir des travaux ſi immenſes, élevés en ſi peu de temps par une poignée d'hommes; mais le ſoldat, encouragé par la préſence de ſon infatigable Général, ſe livroit d'autant plus volontiers à ſon zèle; qu'il eſpéroit trouver dans la conquête de Philipſbourg, le repos, l'abondance & la gloire.

Sur ces entrefaites, M. de Champlâtreux amena les batteaux chargés d'artillerie & de vivres: en vingt-quatre heures, on conſtruiſit un pont avec ces batteaux, vis-à-vis de Gémersheim. Mais ce n'étoit pas aſſez de s'être rendu inattaquable dans le camp, il falloit s'aſſurer de tous les poſtes qui ſont au-delà du Rhin, afin d'intercepter tous les ſecours: à l'inſtant même que le pont fut achevé, le Duc porta de l'autre côté du fleuve le marquis d'Aumont, avec un Détachement, pour ſe rendre maître de Gémersheim & de Spire. Aumont

Relation de la Campagne de 1644, par M. de la Mouſſaie.

emporta la première de ces places en deux jours de tranchée ouverte ; 1644.
& la ville de Spire, plus peuplée, plus floriſſante alors, qu'elle ne l'eſt aujourd'hui, chaſſa la garniſon Impériale, & envoya ſes clefs au duc d'Enguien, juſque dans ſon camp.

Pendant que le marquis d'Aumont exécutoit ſi heureuſement les ordres de ſon Général, celui-ci attaquoit Philipsbourg avec vigueur. La place, comme on a vu, n'eſt acceſſible que par une petite langue de terrein ſabloneux ; ce fut par cette tête que le Duc ordonna deux attaques, la première aux ordres du maréchal de Grammont, & l'autre à ceux de M. de Turenne : on détourna l'eau d'un ruiſſeau qui traverſoit la plaine ; ce qui mit les aſſiégeants à portée d'ouvrir la tranchée le ſept. La nuit même, on conſtruiſit une place d'armes, d'où commençoit chacune des deux attaques, vers le baſtion qui lui étoit oppoſé. M. d'Eſpénan qui étoit de garde à la tranchée de Grammont, pouſſa le boyau près de deux cents pas ; il éleva en-

suite une grande redoute, où il établit cent Gendarmes pour protéger les travailleurs, avec ordre de se mettre à couvert, pendant le jour, derrière des masures situées auprès de la tranchée.

1644.

Dès que le jour eut éclairé les travaux des assiégeants, le général Bamberg ordonna une sortie de deux cents hommes de pied & de cent chevaux; l'escadron des Gendarmes qui vouloit s'opposer à l'ennemi, fut enfoncé & mis en déroute; le marquis de la Boulaie, qui s'étoit si fort distingué au second combat de Fribourg, fut tué sur la place; mais M. d'Espénan présenta une contenance si fière, que les Impériaux n'osèrent attaquer la ligne. Bientôt les Gendarmes, animés par la présence du Prince, qui ne venoit que de quitter la tranchée où il avoit passé toute la nuit, se rallient, fondent à leur tour sur l'ennemi, le mettent en fuite & le poursuivent jusqu'à la contrescarpe, malgré tout le feu de l'artillerie des deux bastions; cette action en imposa tellement aux

Ibidem.

affiégés, qu'ils n'ofèrent plus oppofer d'autres obftacles aux progrès des François, que le feu le plus terrible. 1644.

Cependant le duc d'Enguien avoit befoin de toute fon activité pour continuer une fi grande entreprife : depuis le combat de Fribourg, fon Infanterie étoit reduite à cinq mille hommes ; comment, avec cette poignée de foldats, garder une vafte circonvallation, fournir le nombre de foldats néceffaires à la protection de la tranchée, aux travaux de toute efpèce, qu'un fiège exige ? Voici le plan qu'il fuivit dans tout le cours de l'expédition : de quatre bataillons, dont étoit compofée l'Infanterie, il en deftina un à la garde extraordinaire du camp, deux à l'attaque de la place, le quatrième étoit occupé à raffembler des fafcines pour combler le foffé ; chacun des bataillons rempliffoit tour-à-tour ces différentes fonctions. C'eft ainfi que le Prince fçavoit tirer de cinq mille hommes, les fervices qu'on n'auroit ofé efpérer de quinze ou vingt. Les travaux avançoient fenfiblement ;

Ibidem.

Le 4 Sept.

déjà, Palluau, Tournon, Marsin &
1644. la Moussaie, qui avoient mérité aux combats de Fribourg le grade de Maréchaux-de-Camp, étoient venus à bout d'établir à la tranchée de Grammont une batterie de six pièces de canon.

Turenne, de son côté, faisoit des progrès aussi rapides; cependant, Jean de Vert accouroit avec deux ou trois mille chevaux ou Mousquetaires, pour essayer de secourir une place dont la perte alloit porter le coup le plus funeste à l'Allemagne. A cette nouvelle, le duc d'Enguien redouble de soins & de vigilance; il fortifie la garde du camp, presse les travaux avec une nouvelle ardeur, passe les jours à la tête de la Cavalerie, & les nuits à la tranchée.

On ne sçauroit croire combien son exemple anima toute l'armée; on étoit parvenu à combler une partie du fossé, lorsque le comte de Tournon, celui de tous les officiers Généraux, dont l'activité répondoit le plus à celle du Prince, fut tué d'un coup de mousquet en traversant

un boyau de la tranchée. Ainsi, périt, à l'âge de 27 ans, le dernier rejetton d'une famille très-ancienne & très-illustre ; sa valeur, son application, ses talents, & sur-tout l'amitié du Duc, à qui il avoit l'honneur d'appartenir par Madame la Princesse, lui auroient bientôt frayé le chemin aux premières dignités du Royaume. 1644. *Ibidem.*

Les assiégés, à l'aide de leur formidable artillerie, ne cherchoient qu'à démonter celle des François ; le Duc épuisa toutes les ressources de l'art, pour leur ôter cet avantage; & quoiqu'il n'attaquât la place qu'avec dix pièces de batterie, ce fut lui qui parvint à faire taire leur feu. Bamberg, voyant que, malgré tous ses efforts, le fossé alloit être comblé, & qu'on étoit près d'attacher le Mineur, battit la chamade, & rendit la place à des conditions honnêtes, le 12 Septembre, après onze jours seulement de tranchée ouverte. Personne n'ignore que M. du Fay défendit cette même place, en 1676, pendant plus de six mois,

contre toutes les forces de l'Allemagne, commandées par le duc de Lorraine; on prétend que deux motifs, également honteux, précipitèrent la capitulation de Bamberg: premiérement, le nom du *Duc d'Enguien*, qui l'avoit tellement effrayé, qu'il craignoit à chaque instant d'être emporté d'assaut; en second lieu, l'envie de conserver des richesses immenses qu'il avoit acquises dans le Gouvernement de cette place. Quoi qu'il en soit, la réputation des armes Françoises augmenta par cet exploit, au point que toute l'Allemagne fut saisie de frayeur; l'Empereur & l'Electeur de Bavière, envoyerent de nouvelles troupes à Merci, en le conjurant d'arrêter, à quelque prix que ce fût, la fortune du vainqueur.

1644.

Histoire de Louis XIV, par Larrey, t. I.

Merci avança jusqu'à Heilbron, à quatorze lieues de Philipsbourg. Le Prince auroit bien voulu marcher lui-même à de nouvelles conquêtes; mais il ne pouvoit s'éloigner de Philipsbourg sans hazarder cette forteresse, dont les bréches n'étoient pas

encore réparées; ses troupes étoient d'ailleurs si fatiguées, si affoiblies, qu'il y auroit eu de la témérité à aller braver un ennemi frais & supérieur en nombre; le Duc, dans ces circonstances, jugea qu'il n'avoit point d'autre parti à prendre, que celui de choisir le long du Rhin, des postes d'où il pût conserver Philipsbourg, sans être obligé de hazarder une bataille. 1644.

Le camp où il s'établit, s'étendoit d'un côté au Rhin, de l'autre au rempart de Philipsbourg; il avoit en front le fort construit sur le fleuve; à dos, des marais & des bois impraticables; ainsi retranché, il auroit défié tous les efforts d'une armée de cent mille hommes.

La conquête de Philipsbourg & la position du Prince, lui donnoient de si grands avantages, que quoiqu'il n'eût qu'une poignée d'hommes, il en détacha une partie sous les ordres du vicomte de Turenne, qu'il chargea de la conquête de Wormes, d'Openheim & de Mayence. La première de ces Villes, également grande, peuplée

& florissante, est située sur le bord
1644. du Rhin, & fortifiée autant que la grandeur de son enceinte a pu le permettre; c'étoit presque l'unique asyle du duc de Lorraine, depuis qu'il avoit été chassé de ses Etats par les armes de la France; il y avoit établi une garnison médiocre.

Turenne n'eût pas plutôt reçu les ordres du Prince, qu'il fit embarquer sur le Rhin son Infanterie, son artillerie, & ses munitions de guerre & de bouche. Il traversa ensuite le Palatinat, à la tête de sa Cavalerie, qui montoit à deux mille chevaux; il rencontra sur sa route le colonel Savari, qui vouloit se jetter dans Frankendal avec six cents chevaux; l'attaquer, le battre, le dissiper, ne fut que l'ouvrage de quelques instants; les habitants de Wormes effrayés de son approche, chassèrent la garnison Lorraine, & lui ouvrirent leurs portes.

De Wormes, Turenne, sans perdre un moment, prit le chemin de Mayence, laissant au colonel Rosen, la gloire de réduire Openheim, ville

défendue par un Château très-fort; mais la garnison étoit si intimidée des conquêtes rapides des François, qu'elle n'osa soutenir un siège. Rosen joignit bientôt Turenne dans les fauxbourgs de Mayence. 1644.

Cette Ville, l'une des plus considérables de l'Allemagne, étoit réputée le meilleur poste qu'il y eût sur le Rhin, tant par sa situation vis-à-vis de l'embouchure du Mein (qui coule sous une partie de ses murs, avant que de se perdre dans le fleuve,) que parce qu'elle ouvroit une communication sûre & facile avec les Etats de la Lantgrave de Hesse, la plus fidèle alliée de la France. La force de cette grande ville, consistoit moins dans une bonne citadelle, & un fort qu'on laissoit tomber en ruines, que dans le secours d'une garnison Impériale, & le nombre de ses Habitants, qui seuls pouvoient former une armée plus puissante, que celle d'Enguien; elle étoit d'ailleurs à portée d'être secourue à chaque instant par le Feldt-Maréchal Comte de Merci, qui déjà avoit

1644. détaché le colonel Volfs, avec quinze cents hommes de Cavalerie & de Dragons, pour la défendre.

Malgré tous ces avantages, l'Electeur n'avoit pas jugé à propos d'attendre les François ; il avoit été chercher un asyle dans Hermestein : le Chapitre, qui, en son absence, est revêtu du pouvoir Suprême, flottoit dans l'incertitude ; d'un côté, Volfs, qui déjà étoit arrivé sur l'autre bord du Rhin, demandoit à grands cris, qu'on lui envoyât des batteaux, pour entrer dans la Ville, assurant qu'il étoit suivi de toute l'armée Bavaroise ; de l'autre, Turenne menaçoit d'incendier la place, si l'on n'ordonnoit sur-le-champ à Volfs de se retirer. Dans cette perplexité, le Chapitre convoqua tous les Corps de la Ville, & il fut conclu, après plusieurs délibérations tumultueuses, qu'on recevroit les François ; mais pour diminuer en quelque sorte la honte de cette démarche, on arrêta qu'on ne se rendroit qu'au duc d'Enguien en personne, on se flattoit que la dignité & la réputation du vain-

Relation de la Campagne de 1644, par M. de la Moussaie.

queur, justifieroient aux yeux de l'Europe une action si lâche. 1644.

Le Duc n'eut pas plutôt appris les heureux effets de la terreur de son nom, qu'il partit de son camp, suivi seulement de quatre cents chevaux ; il arriva, en un jour & demi, aux portes de Mayence, ayant fait une traite de trente lieües ; son premier soin fut de sommer par un Trompette les Habitants de lui livrer la Ville, conformément à leurs promesses ; le Trompette trouva Volfs qui avoit eu le secret d'entrer dans la Ville, haranguant les Citoyens, pour les déterminer à une glorieuse défense : peut-être auroit il réussi, sans l'arrivée du Duc ; mais la peur l'emporta sur l'éloquence du Colonel ; non-seulement on ouvrit les portes au Duc, mais on le reçut en triomphe. Tous les Corps de la Ville s'empressèrent de lui rendre leurs hommages en latin ; le Duc répondit sur-le-champ dans la même langue, avec tant de noblesse & de dignité, que toute l'Allemagne conçut une aussi haute idée de son génie, que de sa valeur.

1644. *Ibidem.* En signant la capitulation, le Prince avoit consenti à la retraite de la garnison Impériale; mais ce ne fut qu'à condition que le Chapitre lui livreroit la ville de Binghen, située sur le Rhin, défendue par un excellent Château, il y établit garnison, aussi-bien qu'à Mayence, dont il donna le Gouvernement au vicomte de Courval, avec tout ce qui lui étoit nécessaire, non-seulement, pour rétablir les anciennes fortifications, mais pour en construire de nouvelles.

Après avoir pourvu au salut de cette importante conquête, il partagea en deux corps les troupes qui l'accompagnoient: Turenne, à la tête du premier, alla s'emparer de Creutznach; l'autre, réservé au marquis d'Aumont, eut ordre d'assiéger Landau; le Prince se rendit ensuite à son camp, pour être à portée de contenir Merci, & de veiller aux opérations du siège de Landau, qui n'est éloigné que de quatre lieues de Philipsbourg.

La ville de Landau, beaucoup moins

moins forte alors qu'aujourd'hui, est située dans une plaine riante & fertile; quelques tours à l'antique, un fossé considérable, plusieurs demi-lunes, un chemin couvert, une garnison de quatre cents Lorrains, avec un assez grand nombre d'habitants, voilà toutes les barrières qu'elle opposoit aux François : d'un autre côté le marquis d'Aumont n'avoit pour la réduire que douze cents hommes de pied, & quinze cents chevaux; ses progrès furent néanmoins si rapides, malgré les fréquentes & vigoureuses sorties des assiégés, qu'en trois jours il vint à bout d'ouvrir la tranchée; mais il fut, pour ainsi dire, enseveli dans son triomphe; il reçut une blessure dont il mourut quelques jours après à Spire, dans la fleur de son âge, & avec une grande réputation de courage. Cet accident découragea les assiégeants, ensorte que le Prince se vit obligé de prier M. de Turenne, qui avoit réduit Creutznach, de se charger de l'expédition, avec un renfort de cinq cents hommes; lui-même se rendoit tous les

1644.

jours au siège, pour en presser les
1644. travaux. En cinq jours le Vicomte établit une batterie sur la contrescarpe, qui réduisit bientôt les assiégés à capituler ; le Prince qui étoit alors au camp, n'eut pas plutôt vu les Lorrains arborer le drapeau blanc, qu'il se retira, pour laisser à M. de Turenne la gloire de signer la capitulation. La prise de Landau fut précédée & suivie de celles de Nieustad, de Manheim, de Baccarah & de Magdebourg, qui ne firent qu'une légère résistance.

C'est ainsi que le duc d'Enguien, en moins de trois mois, gagna trois sanglants combats, s'empara de quatorze places fortes, subjugua toute l'étendue de pays qui est entre la Moselle & le Rhin, le Palatinat entier à l'exception de Frankendal, & tout le cours du Rhin, depuis Philipsbourg, jusqu'à Hermestein, c'est-à-dire, plus de quatre-vingt lieues de pays. Quand on considère que ce Prince n'avoit que cinq mille hommes d'Infanterie & huit mille de Cavalerie, qu'il étoit obligé d'affoiblir

encore, par des garnisons, dans les places conquises; qu'il avoit en tête un des plus grands Généraux de l'Europe, avec une armée égale, au-moins, à la sienne; & qu'enfin il n'employa pas plus de six semaines ou deux mois à toutes ces expéditions; on trouve moins étonnantes celles d'Alexandre & des Romains: il n'y avoit guères que Gustave Adolphe & lui, qui eussent donné jusqu'alors à l'Univers le spectacle de ces succès prodigieux. 1644.

Le Duc n'eut pas plutôt mis ordre à toutes ses conquêtes, qu'il retourna en France, avec une partie de sa Cavalerie, laissant au vicomte de Turenne le commandement de l'armée, alors la plus respectée de l'Europe. Il seroit difficile d'exprimer les honneurs, les applaudissements qu'il reçut par-tout. Sa route ne fut qu'un triomphe continuel jusqu'à Fontainebleau, où il alla joindre la Cour; la Reine l'accueillit avec la même tendresse que s'il eût eu l'honneur d'être son fils; elle s'empressa de lui donner les fêtes les plus agréa-

bles, justes délassements de tant de
1644. fatigues & de travaux. Elle le ramena ensuite à Paris, où le peuple le reçut avec la même joie, qu'à la fin de la dernière Campagne.

L'autorité du duc d'Enguien aug-
1645. mentoit à la Cour, à proportion de ses victoires. Tout ce qu'il y avoit de plus brave & de plus illustre dans la haute Noblesse, s'attachoit à ce Prince, regardé comme le Juge & l'Arbitre de la gloire & des réputations : les uns n'estimoient la fortune, les places & les dignités, qu'autant qu'ils y parvenoient par sa protection ; les autres s'imaginoient qu'en participant à son amitié, l'éclat de ses victoires réjailliroit jusque sur eux ; il ne se présentoit jamais au Palais Royal, qu'il ne remplît les antichambres & les cabinets de la suite la plus nombreuse & la plus brillante.

Mémoires de madame de Motteville, t. I, pag. 406, & suiv.

Le Prince de son côté, sans prétendre à la gloire de la popularité, ne laissoit pas d'être sensible à tant de marques de zèle & de vénération : il n'oublioit rien de tout ce qui pou-

voit contribuer à les augmenter. Mais, parmi tous les hommes que l'intérêt, la vanité & l'eſpérance attachoient à ſa fortune, il n'y en avoit qu'un petit nombre qu'il honorât de ſa confiance. La naiſſance & le courage n'étoient pas des titres ſuffiſants pour y parvenir; on devoit la mériter dans les camps, au milieu des armées, par un zèle & une application infatigables; il falloit marcher ſur ſes pas, & partager les périls auxquels il s'expoſoit ſans ceſſe; en un mot, il ne vouloit que des amis & des favoris dignes de lui. Mais dès qu'il avoit reconnu dans un homme de qualité, le germe des grands talents, & de l'élévation dans l'ame, qualités qui le diſtinguoient ſi fort lui-même des autres hommes, il l'admettoit au nombre de ſes amis; il rempliſſoit à ſon égard tous les devoirs que ce titre ſacré impoſe, avec une fidélité qui auroit rendu un Particulier recommandable, partageant vivement les ſuccès, la gloire d'un ami, ſacrifiant quelquefois, en ſa faveur, ſes intérêts les plus chers. 1645.

1645. *Ibidem, tome I, p. 292 & suiv.*

Gaspard de Coligni, Comte, depuis duc de Châtillon, en qui l'on voyoit revivre le courage & le génie de ses pères, fit cette année une heureuse épreuve de la grandeur d'ame du Duc. Angélique de Montmorenci-Boutteville, l'une des femmes les plus célèbres de ce siècle, par les graces de la figure & de l'esprit, venoit de paroître à la Cour avec cet éclat de beauté, qui étonnoit les ames les plus fières; le duc d'Enguien & le comte de Châtillon, éblouis de tant de charmes qui devenoient encore plus piquants par la finesse, la vivacité & l'enjouement de mademoiselle de Boutteville, s'empressèrent de lui rendre leurs hommages; mais Châtillon venant à refléchir sur les qualités de son redoutable rival, ne trouva qu'un moyen de s'en défaire; ce fut de lui avouer le secret de son ame. Le Prince, touché de la confiance de son ami, lui sacrifia sur-le-champ sa passion; il fit plus: comme les parents des jeunes amants s'opposoient par différentes vues, à un mariage d'ailleurs si convenable,

il prêta ſon miniſtère à Châtillon, pour enlever & épouſer ſa maîtreſſe; il reſpecta les nœuds ſacrés de l'amitié & de l'union conjugale, juſqu'à ce que la ducheſſe de Châtillon, devenue libre par la mort de ſon époux, conſentît à écouter ſa flamme. On verra cette Dame jouer, dans la ſuite de cette hiſtore, un rôle éclatant; on prétend que c'eſt, de toutes les femmes auxquelles le Prince adreſſa des vœux, la ſeule qu'il ait véritablement aimée. 1645.

Il lui en coûta moins pour contribuer au bonheur du marquis de Laval. Ce jeune Seigneur qui n'avoit pour toute fortune, qu'un grand nom, beaucoup de courage, une figure impoſante, épouſa la marquiſe de Coaſlin, l'un des plus riches partis du Royaume, à l'inſçu du Chancelier Séguier ſon père. Ce Magiſtrat donna, dans la ſuite, d'autant plus volontiers ſon agrément à ce mariage, qu'il trouva un puiſſant appui en la perſonne d'un gendre qui avoit mérité l'eſtime & la faveur du duc d'Enguien. *Ibidem, pag. 302.*

1645. Mais aucun de ces mariages ne fit plus de bruit que celui de la fille & de l'héritière de cet immortel duc de Rohan, qui avoit si long-temps combattu, sous le règne précédent, pour la défense des Protestants ; elle avoit refusé des Princes des maisons de Savoye & de Lorraine ; des Souverains même. Elle soupiroit secrétement pour le comte de Chabot, homme d'une grande naissance, & qui tenoit un rang distingué parmi les amis du duc d'Enguien, mais aussi dépourvu des biens de la fortune que Laval. Le Prince leva tous les obstacles, en obtenant des lettres de Duc & Pair pour le Comte, qui consentit à prendre le nom de *Rohan* ; la Reine, qui avoit vu elle-même, combien le dernier Duc s'étoit montré redoutable à la tête des Protestants, ne favorisa cette alliance, qu'à condition que les enfants qui en naîtroient, seroient élevés dans la Religion Catholique. C'étoit ainsi que le duc d'Enguien faisoit usage de son crédit & de sa puissance, pour procurer à ses amis de riches établissements, ou

Ibidem, pag. 312.

bien pour les élever aux premières charges de la guerre & de l'Etat. 1645.

Cependant la concorde qui régnoit dans la Maison Royale, manqua d'être altérée par un accident imprévu. Le duc d'Enguien avoit été invité au commencement de cette année à une fête que donnoit le duc d'Orléans dans son palais du Luxembourg ; un Exempt des Gardes de Son Altesse Royale, dans le trouble & la confusion inséparables de ces Assemblées, frappa par mégarde le duc d'Enguien, de son bâton au visage. Sur-le-champ, le Duc, l'homme le plus agile de son siècle, se retourne, lui arrache le bâton, & dans le premier mouvement de la douleur & de l'indignation, le casse en deux. A la vue de cet emportement, toute la maison du duc d'Orléans parut émue, & le comte de S. Aignan, Capitaine des Gardes de ce Prince, déclara tout haut que s'il s'étoit trouvé à cette scène, il auroit au-moins arrêté le duc d'Enguien ; mais quelles suites n'auroit pas eues l'action du Comte, vis-à-vis d'un

Vittorio Siri.

Mémoires de madame de Motteville.

Mercures du Marquis de Bussi-Rabutin.

Prince aussi fier, aussi intrépide, sou-
1645. tenu de tout ce qu'il y avoit de plus brave à la Cour.

Le Prince étoit à peine de retour à l'hôtel de Condé, qu'il fut le premier à condamner sa vivacité ; cependant, le Duc d'Orléans, quoique plus foible encore que Louis XIII son frere, n'étoit pas moins jaloux de ses droits & de son autorité; déjà il demandoit des satisfactions proportionnées à la grandeur de l'offense, que ses Courtisans exagéroient encore : mais le cardinal Mazarin, dont la politique consistoit à empêcher les deux Princes d'être trop unis ou trop divisés, négocia si heureusement auprès du duc d'Orléans, qu'il calma bientôt son ressentiment ; le duc d'Enguien, accompagné du premier Ministre, rendit une visite à Son Altesse Royale, qui le reçut dans son cabinet avec l'accueil le plus tendre. En même temps la Reine & la princesse de Condé se rendirent chez Madame, ensorte qu'il ne resta pas le plus léger nuage d'inquiétude & de défiance,

entre les différentes branches de la Maiſon Royale. 1645.

Quelque temps après, le duc d'Orléans eut un démêlé perſonnel avec Jean-François Paul de Gondi, Coadjuteur de Paris, auquel le duc d'Enguien prit part : il s'agiſſoit de la préſéance à l'Egliſe. Le cardinal Mazarin, qui ſembloit déjà voir ſon fléau, en la perſonne du Coadjuteur, non-ſeulement abandonna les droits légitimes du Clergé ; mais il n'oublia rien pour enflammer l'indignation du duc d'Orléans, & l'engager à faire un affront public à ſon ennemi : déjà le Prince menaçoit d'employer la force, pour mettre le Coadjuteur au-deſſous de lui ; le Prélat de ſon côté, le plus hardi des hommes, ſe retrancha ſur la défenſive ; il y avoit à craindre que le Chœur de la Métropole ne fût enſanglanté. Le courage de Gondi plut au duc d'Enguien, qui d'ailleurs étoit perſuadé de la juſtice de ſa cauſe ; il alla trouver le premier Miniſtre, & lui déclara qu'il ne ſouffriroit jamais qu'on uſât de violence envers le Pontife :

Mémoires du cardinal de Retz, t. I.

ajoutant, qu'il ne partiroit pour l'armée, que lorsque cette affaire seroit terminée. Dès que M. le Prince eut appris la démarche de son fils, il courût, frémissant de colère, à l'Archevêché, où il vit le Prélat environné de plus de quatre-vingts Gentilshommes. Persuadé qu'il n'avoit trouvé de si grands secours contre l'oncle de son Roi, que par l'appui du duc d'Enguien; son trouble & son inquiétude augmenterent; il emploia tour-à-tour les prières, les caresses & les menaces, pour obliger le Prélat à céder aux circonstances, & à prévenir la discorde prête à diviser la Maison Royale. Soit que le Coadjuteur eût en effet honte de voir les Princes du sang animés les uns contre les autres pour ses intérêts, soit seulement qu'il voulût se délivrer des instances de M. le Prince, il promit plus qu'on n'exigeoit de lui; le Prince, touché de ce sacrifice, se piqua à son tour de générosité. Il demanda seulement au Prélat de déclarer au duc d'Orléans, en présence de toute la Cour, qu'il n'avoit jamais prétendu manquer au

1645.

Ibidem.

respect qu'il lui devoit, en se maintenant dans le rang qui lui étoit assi- 1645.
gné à l'Eglise, par les Canons. Mazarin & l'abbé de la Rivière, furent très-mécontents de voir le Coadjuteur sortir avec un si grand avantage de la querelle qu'ils lui avoient suscitée ; mais Condé leur fit une si grande frayeur du duc d'Enguien, qu'il fallut se taire : tout fut bientôt enseveli dans un profond silence. On a cru devoir entrer dans tous ces détails, pour donner quelque idée du caractère, de la conduite & de la puissance du duc d'Enguien.

C'est ainsi que la Cour avoit disposé du commandement des armées : le duc d'Orléans, ayant sous lui MM. de Gassion & de Rantzau, devoit frapper les coups les plus vigoureux dans les Pays-Bas, avec les principales forces du Royaume ; l'armée de Catalogne obéissoit au comte d'Harcourt, de la maison de Lorraine, l'un des plus illustres Généraux de ce siècle ; celle d'Allemagne, composée presque uniquement des troupes Veymariennes, au vicomte

de Turenne; celle d'Italie, au prince
1645. Thomas de Savoye: le marquis de Villeroi, que ſes exploits élevèrent bientôt après à la dignité de maréchal de France, étoit chargé de réduire en Lorraine, la fortereſſe de la Mothe, & d'autres places que le duc de Lorraine avoit trouvé le moyen de recouvrer malgré tous les ſuccès de la France.

Manuſcrits de l'Hôtel de Condé.

Il ne reſtoit plus qu'un corps de ſept à huit mille hommes, dont le duc d'Enguien avoit obtenu la conduite; c'étoit une eſpèce d'armée de réſerve, à la tête de laquelle, il devoit contenir le duc de Lorraine, juſqu'à ce que le marquis de Villeroi eût réduit les places qui avoient ſecoué le joug de la France; & enſuite marcher ſur le Rhin, le Danube, l'Eſcaut ou la Moſelle, ſelon que les circonſtances l'exigeroient.

Le marquis de Villeroi avoit ouvert la Campagne, par le ſiège de la Mothe, qui fut également long, difficile & mémorable; déjà le duc de Lorraine, dont l'armée étoit fortifiée de pluſieurs régiments Eſpa-

gnols, avoit paſſé la Meuſe, dans l'eſpérance de chaſſer les François de ſes Etats ; mais il trouva bientôt ſur ſa route le duc d'Enghien qui, par le choix heureux des poſtes, & la ſcience des campements, l'arrêta par-tout, & le força d'être inutile ſpectateur de la valeur de ſes ſujets, qui défendoient la forteresse de la Mothe. 1645.

Sur ces entrefaites, la cour de France apprit, avec un étonnement mêlé de la plus vive douleur, que le vicomte de Turenne venoit d'être ſurpris & battu à Mariendal par le comte de Merci ; de onze mille hommes les plus aguerris de l'Europe, il ne lui en reſtoit guères que cinq mille, à la tête deſquels ce grand homme avoit cherché un aſyle dans les Etats de la Lantgrave de Heſſe, l'alliée la plus fidèle de la France, où il trouva des ſecours de toute eſpèce. Il eſt conſtant que s'il eût dirigé ſa retraite d'un autre côté, & ſur-tout ſur le Rhin, c'en étoit fait de toutes les conquêtes des François en Allemagne ; elles euſſent été perdues ſans reſſource.

Hiſtoire du Vicomte de Turenne, par Ramſai, t. I.

1645. Cependant, toute la France invoquoit le génie puissant du duc d'Enguien, on le regardoit comme le seul Général capable de réparer le désastre de Mariendal, que Turenne ne s'étoit attiré que par un excès de complaisance pour les troupes. La Cour qui avoit la même idée du Prince, ne balança pas un instant à lui confier le soin de venger la Nation. C'étoit assez qu'il fût question de la gloire de l'Etat, pour faire entreprendre au Duc de rétablir les affaires, quand même elles eussent été encore plus desespérées; mais l'expédition d'Allemagne le touchoit d'autant plus, qu'il s'agissoit de sauver Philipsbourg, Mayence, Landau & toutes les Villes, dont la conquête avoit reculé si loin les bornes de l'empire François la campagne précédente.

Ibidem.

Quelque grande que fût son ardeur pour justifier les espérances de la Nation, elle fut modérée par la sagesse. Il jugea qu'il ne pouvoit quitter la Lorraine, sans l'abandonner au pouvoir de son Souverain, favorisé des

vœux & des ſecours ſecrets de tous ſes Sujets ; il prit donc le parti de demeurer ſur les bords de la Meuſe, jusqu'à ce que le marquis de Villeroi eût, non-ſeulement emporté la Mothe, mais d'autres poſtes avantageux, d'où le duc de Lorraine eût été à portée de couper la communication de la France avec l'Allemagne. 1645.

Pendant ce temps-là la Lantgrave de Heſſe, dont les Etats étoient en proie à l'armée victorieuſe de Merci, dépêchoit Courier ſur Courier au duc d'Enguien pour le preſſer de voler à ſon ſecours ; les Suédois, qui, ſous les ordres du comte de Konigſmarck, étoient accourus du duché de Brunſwick pour joindre Turenne, faiſoient retentir l'Europe des plaintes les plus amères. Etoit-ce pour leur laiſſer tout le poids de la guerre en Allemagne, qu'on avoit recherché leur alliance avec tant d'empreſſement ? De quel droit la France les obligeoit-elle à garder Turenne & les débris de ſon armée, tandis qu'elle faiſoit de ſi grands efforts dans les Pays-Bas & en Lorraine ? Ces murmures ne ceſſèrent

Manuſcrits de la Maiſon de Condé.

que lorsque les Alliés eurent appris
1645. que le Duc d'Enguien rachetoit, par la rapidité de sa marche, des délais qui n'avoient été que trop nécessaires pour rétablir, sur des fondements inébranlables, la domination Françoise en Lorraine.

Histoire du prince de Condé, par Coste, liv. I, p. 69.

Arrivé au commencement de Juillet à Spire, il y trouva le vicomte de Turenne, qui étoit venu au-devant de lui, avec quinze mille hommes, sçavoir cinq mille Veymariens, restes infortunés de la bataille de Mariendal, quatre mille Suédois & six mille Hessois; ce qui, joint aux huit mille François que le Prince conduisoit, formoit une armée de vingt-trois mille combattants.

Le Duc étoit résolu de profiter de l'ardeur qu'il remarquoit dans tous les corps de cette armée, pour aller chercher Merci, & lui livrer une bataille décisive; mais, avant que d'exécuter une résolution qu'il avoit formée dès l'instant qu'il s'étoit mis en route, il jugea à propos de consulter les Généraux qui servoient sous lui.

Relation de la Campagne de 1645, par Beaulieu, Ingénieur des armées du Roi, tom. I.

Grammont & Turenne jugèrent

qu'il n'y avoit rien qu'on ne dût entreprendre pour venger les disgraces 1645.
de cette campagne, & regagner la supériorité ; mais le comte de Konigsmarck & le baron de Geis, général des Hessois, témoignèrent plus de circonspection ; ils avoient des vues, & peut-être des intérêts opposés à ceux de la France. En effet, ils demandèrent à se séparer des François, prétendant qu'ils n'avoient marché sur le Rhin, que pour protéger la jonction de Turenne avec le Prince ; qu'après avoir rempli tout ce que la France étoit en droit d'exiger d'eux, ils ne devoient pas demeurer plus long-temps sous ses étendarts ; & qu'enfin le service de leurs Souverains les appelloit ailleurs. Le Duc, offensé d'une conduite qui sembloit devoir éterniser la guerre, dissimula son chagrin, & il obtint à force de prières & de caresses qu'ils ne l'abandonneroient point, jusqu'à ce qu'il eût combattu Merci, & conquis la plus forte place qu'il y eût sur le Neckre.

Ce n'étoit pas sur des secours si

précaires que le Duc avoit compté,
1645. lorsqu'il s'étoit rendu en Allemagne; mais il en parut satisfait, dans l'espérance qu'une prompte victoire le mettroit à portée de s'en passer.

Avant que d'entrer dans le détail de la Campagne, il convient de présenter au Lecteur le tableau rapide des événements arrivés en Allemagne, depuis le commencement de la guerre, pour le mettre au fait de la situation, des ressources, & sur-tout des vues du duc d'Enguien.

Personne n'ignore que l'ambition de l'empereur Ferdinand II, fut l'une des principales causes de cette guerre terrible, dans laquelle la moitié de l'Allemagne eut à soutenir contre l'autre, pendant plus de trente ans, les plus grands intérêts de l'humanité, la Religion & la liberté : l'heureux Ferdinand, vainqueur de toutes les forces de la ligue Protestante, se vit long-temps à la veille d'opprimer l'une & l'autre. Les Electeurs, les autres Souverains de cette vaste région alloient être réduits à la condition des Ducs & Pairs de France,

ſans Guſtave-Adolphe, roi de Suède, qui parut tout à-coup ſur les côtes de la Poméranie, comme un Dieu vengeur. Des ſuccès inouis, des victoires rapides, le conduiſirent bientôt des bords de l'Elbe à ceux du Rhin; déjà Ferdinand paſſant du comble de la proſpérité à l'excès de l'infortune, touchoit à ſa ruine; il alloit éprouver le ſort de l'électeur Palatin, du duc de Meckelbourg, & de tant d'autres Princes qu'il avoit détrônés, lorſque ſon vainqueur trouva la mort dans les plaines de Leipſick: cet accident, ſuivi du gain de la première bataille de Nortlingue, affermit le trône de Ferdinand, & le mit à portée de pourſuivre ſes vaſtes projets; il fallut que la France joignît ſes forces à celles de la Suède, pour arrêter les ſuccès de Ferdinand, & maintenir une eſpèce d'équilibre dans l'Empire.

1645.

Depuis cette époque, la guerre n'avoit été, pour ainſi dire, qu'un flux & reflux de proſpérités & de revers, de pertes & de conquêtes. Les François & les Suédois, qui

d'ailleurs avoient donné des marques
1645. étonnantes de courage, de fermeté & de constance, manquèrent presque toujours de prévoyance; la première de ces Puissances pressoit la maison d'Autriche du côté du Rhin, l'autre vers les pays Héréditaires; elles étoient par conséquent peu à portée de se donner la main, de se soutenir mutuellement, & de faire de concert des efforts décisifs.

L'Empereur profitoit admirablement de la disposition du théâtre de la guerre, pour réparer ses revers: comme ses troupes communiquoient facilement d'une frontière à l'autre, en traversant les Provinces dont il étoit le maître, il les opposoit en plus grand nombre, tantôt aux Suédois, tantôt aux François, selon les circonstances; ensorte que les victoires des Alliés étoient presque toujours imparfaites, leurs conquêtes peu solides: il falloit recommencer chaque campagne les opérations, du point d'où l'on étoit parti la précédente; & l'on se voyoit au premier échec, à la veille de perdre le fruit

de plusieurs années de travaux & de succès. 1645.

Cette guerre n'étoit presque point un fardeau pour la Suède ; elle avoit trouvé le secret de la soutenir avec l'or & les forces de l'Allemagne ; mais elle dévoroit les trésors & les Sujets du Roi : il falloit payer des subsides à la Suède, à la Lantgrave de Hesse, & à d'autres Princes, entretenir à grands frais une armée dans un pays dévasté & ruiné depuis si long-temps. La nation commençoit à succomber sous le poids des impositions.

Les causes de la lenteur des progrès des Alliés, n'avoient point échappé à l'œil perçant du duc d'Enguien ; & c'étoit pour terminer plus vîte la guerre, qu'il avoit resolu d'en changer tout le plan. Comme il se voyoit à la tête de vingt trois mille combattants que sa présence sembloit rendre invincibles, il avoit résolu de s'ouvrir les chemins de Munick & de Vienne, par la défaite du général Merci, & de forcer l'Empereur, & l'électeur de Bavière, à recevoir la

paix à des conditions avantageuses à
1645. la France & à ses Alliés. Si la défection des Suédois & la maladie qui le conduisit aux portes du tombeau, immédiatement après une victoire complette, ne lui permirent pas de remplir ce grand projet dans toute son étendue, il eut du moins la consolation de voir que ce ne fut qu'en adoptant ses vues, que la France & la Suède réduisirent en moins de deux campagnes l'ennemi à recevoir les loix qu'il leur plut de dicter, aux congrès de Munster & d'Osnabruck.

En conséquence d'un si beau plan, le Duc marcha au général Merci; à cette nouvelle, celui-ci appelle à son secours le général Gleen, qui lui amena quatre mille hommes de Vestphalie. L'armée ennemie, encouragée par la victoire de Mariendal, égaloit presque celle des Alliés; mais, malgré cet avantage & les ressources d'un génie puissant, Merci se retrancha sur la défensive; il vouloit avoir la gloire d'arrêter le vainqueur de Rocroi & de Fribourg par la seule science des campements,

&

& détruire ſon armée, ſans tirer l'épée. 1645.

La connoiſſance profonde qu'il avoit du théâtre de la guerre, le mit à portée de couvrir la Souabe & la Franconie, grandes & fertiles Provinces qui, n'ayant preſque point été en proie aux ravages des armées, depuis le commencement de la guerre, auroient fourni de grands moyens au Duc, pour la ſubſiſtance des troupes.

Mais le général François, ſans s'amuſer à diſputer des poſtes à Merci, tourna droit à Hailbron, ville ſituée ſur le Neckre, qui paſſoit pour le rempart de la Souabe; il n'y avoit point d'autre parti à prendre, pour arracher l'ennemi de ſa poſition, & le combattre en raſe campagne. En effet, Merci ne pouvoit abandonner aux François la place la plus importante de l'Allemagne, depuis la perte de Philipsbourg, ſans perdre ſa réputation. La marche du Prince fut rapide; il s'empara ſur la route de Viſloc, dont la garniſon demanda à être incorporée dans ſes troupes; il

1645. y laissa ses bagages & continua son chemin pendant toute la nuit; il arriva le lendemain au soir devant Hailbron, à la tête de son avant-garde, sans s'être reposé un instant.

Histoire du Vicomte de Turenne, par Ramsai, t. I.

Mais cette marche si belle devint inutile, par la prévoyance de Merci. Au moment qu'il eut appris que l'armée des Alliés s'ébranloit, il pénétra ses vues, & ne chercha qu'à les déconcerter: comme il étoit alors campé à Marbach, entre Aschaffembourg & Hailbron, toujours prêt à voler où le danger & les circonstances l'appelleroient, il se trouva plus près d'Hailbron que les François. La tête de l'armée des Alliés le rencontra sur des hauteurs qui environnent la ville, & dominent le Neckre; on ne pouvoit ni passer la rivière, ni assiéger la place, qu'en s'exposant à une défaite entière.

Relation de la Campagne de Nortlingue, par Beaulieu, t. I.

Il n'y avoit que deux partis à prendre pour tromper un ennemi si vigilant, si actif, si rusé: le premier, de laisser Hailbron à gauche, de passer le Neckre plus loin, & de s'enfoncer dans la Souabe; il étoit vraisemblable

que Merci abandonneroit son poste, pour sauver cette Province : c'étoit alors au Duc à chercher les moyens de le combattre à armes égales. L'autre, plus long, plus difficile, étoit de marcher sur le Danube, d'attirer l'ennemi sur ses pas, de rebrousser chemin, & d'enlever Hailbron, avant qu'il pût y jetter du secours. 1645.

Le Duc les proposa tous les deux au Conseil de guerre ; le premier, fut rejetté par les généraux Konigsmarck & Geis, qui craignoient d'être coupés du Brunsvick & de la Hesse : il fallut donc tenter le second, & s'ouvrir les chemins jusqu'au Danube.

Déja le maréchal de Grammont avoit été détaché avec un corps égal de François, de Suédois, de Hessois & de Veymariens, pour s'emparer de Vimphen, en-deçà du Neckre. Merci ne pouvoit soutenir cette place, sans passer le fleuve & s'exposer à un combat : il aima mieux la laisser prendre, quoiqu'elle mît les Alliés en état de subjuguer toute cette étendue de pays, qui s'étend depuis le Neckre jusqu'au Danube ; la gar-

nison, d'environ trois cents hommes,
1645. demanda à servir sous les étendarts du Prince. Après cet exploit, qui ne lui coûta que deux heures, le Maréchal de Grammont établit un pont sur le Neckre, où toute l'armée passa le lendemain pour gagner le Tauber: elle s'empara dans sa route d'une infinité de Places & de Châteaux, dont les garnisons furent faites prisonnières de guerre.

Ibidem. Il n'y eut que la ville de Rottembourg, où l'ennemi avoit établi de grands magasins, qui osât arrêter le vainqueur; mais elle fut prise en une nuit, & la garnison de quatre cents hommes suivit l'exemple de celle de Vimphen; le Prince abandonna à son armée le pillage de plusieurs villages, auxquels il fit mettre le feu pour punir la cruauté des Habitants, qui avoient massacré quantité de François pris à Mariendal.

La veille de cette conquête le Duc essuya un chagrin d'autant plus amer, qu'il se vit sur le point d'interrompre ses succès: le comte de Konigsmarck, au mépris de la parole

qu'il avoit donnée de ne point se séparer des François, qu'il ne les eût aidés à battre Merci, demanda son congé. Le Duc l'exhorta envain d'attendre les ordres du comte Torstenson, à qui il avoit écrit, pour lui communiquer ses idées également avantageuses aux deux Couronnes; rien ne put vaincre l'indocile fierté du général Suédois: il affectoit d'être mécontent du duc d'Enguien; mais la véritable source de son chagrin étoit la jalousie & l'avarice. Cet homme haut, glorieux, d'ailleurs grand Capitaine, accoutumé au commandement en chef, ne se voyoit qu'avec impatience dépendant du Prince, qui exigeoit de lui, la même soumission à ses ordres, que des généraux François: il considéroit que la gloire des grands succès, n'appartenant qu'au Généralissime, il n'augmenteroit ni sa réputation, ni sa fortune, tant qu'il combattroit sous les auspices d'un autre; mais ce qui irrita davantage le duc d'Enguien, c'est qu'il tâcha de séduire le général Geis: la retraite de tous les Alliés eût, en

1645.

Histoire du Vicomte de Turenne, par Ramsai.

Mémoires de Montglat, t. II, p. 156.

quelque ſorte, livré le Prince à la
1645. merci des Impériaux & des Bavarois. Il fallut négocier auprès de Geis, & l'on eut beaucoup de peine à obtenir de lui qu'il reſtât au camp, juſqu'à ce qu'il eût reçu de nouveaux ordres de ſa Souveraine ; la Lantgrave, prévenue de la plus haute eſtime pour le Duc, n'écrivit à ſon Général, que pour le ſoumettre ſans réſerve à l'autorité du Prince.

Au milieu de toutes ces contradic-
Ibidem. tions, qui le forçoient à une inaction douloureuſe, le Duc témoigna la même fierté, la même grandeur d'ame, qu'auparavant : voyant qu'il étoit impoſſible d'arrêter Konigſmarck, il voulut lui faire ſentir qu'il étoit aiſé de ſe paſſer de lui ; il lui envoya ſouhaiter publiquement un bon voyage. Le Comte, irrité d'un mépris, qu'il n'avoit peut-être que trop mérité, partit avec la plus grande précipitation, faiſant monter en croupe un Fantaſſin derrière un Cavalier : il gagna bientôt Bremen, où il demeura preſque inutile aux deux Couronnes pendant toute la cam-

pagne. La défection de ce général eſt d'autant plus blâmable, que deux 1645.
jours après ſon départ, on reçut au camp des lettres de Torſtenſon, qui lui ordonnoient de ne point abandonner les François; mais quels durent être les regrets de ce Suédois, qui, malgré tous ſes défauts, étoit un des Guerriers les plus illuſtres de l'Europe; lorſque quelques jours après il apprit la nouvelle de la victoire de Nortlingue, à laquelle il n'avoit tenu qu'à lui de prendre part & de venger la mort de tant de milliers de Suédois, moiſſonnés onze ans auparavant dans la même plaine?

Il y avoit près d'un mois que le Duc étoit occupé à ſubjuguer la Franconie; mais quoiqu'il en eût fait la conquête preſque entière, ce ſuccès ne rempliſſoit point ſes vues, il aſpiroit à une victoire déciſive : il marcha donc au comte de Merci, qui avoit été chercher un poſte avantageux à Veittewanch, à plus de vingt lieues de Rottembourg, où il s'étoit fortifié avec ſes précautions ordinaires; il lui offrit inutilement la bataille:

1645. voyant qu'il étoit impossible de l'arracher de sa position, il tourna vers Dunkespiel qu'il investit.

Sur ces entrefaites, un François pris à Mariendal, s'échappe de l'armée ennemie, & vient avertir le Prince que Merci se prépare à lui disputer cette conquête : le Duc leve alors ses quartiers, & marche à la rencontre de l'ennemi à travers une forêt, dont le chemin pouvoit à peine contenir deux Escadrons de front. Plus loin, Merci s'avançoit dans la même forêt; les deux armées se trouvent en présence l'une de l'autre à la pointe du jour; le premier soin du Duc, fut de ranger ses troupes en bataille : Merci en fit autant sur des hauteurs. Il se saisit d'un bouquet de bois qui étoit à sa droite; mais il en fut chassé quelques instants après.

Cependant le Duc, qui déja étoit allé reconnoître la position des Impériaux & des Bavarois, les trouva retranchés derrière une petite rivière, des marais & des étangs, qui s'étendoient d'une aîle à l'autre de

Ibidem.

leur armée ; il n'y avoit pour les joindre, qu'un seul passage si etroit, qu'à peine deux Cavaliers pouvoient y passer de front : quelque envie qu'eût le Duc de combattre, il sut la modérer ; les deux armées demeurèrent ainsi, à la vue l'une de l'autre, pendant toute la journée, se canonnant avec tant de fureur, qu'il en coûta la vie à plus de six cents hommes, moitié François, moitié Impériaux & Bavarois. 1645.

Comme il étoit impossible de remporter quelque avantage sur Merci, tant qu'il occuperoit un camp si respectable, le Duc décampa la nuit même, & se présenta devant Nortlingue ; Merci, de son côté, marcha à Donawert : c'étoit ce que désiroit le général François, qui, au défaut d'une bataille, ne cherchoit qu'à l'éloigner de plus en plus d Hailbron. Déja il donnoit ses ordres pour rebrousser chemin vers cette dernière ville ; son armée n'attendoit plus que le signal du départ, lorsqu'on vient l'avertir que Merci a passé la petite rivière de Vœrmits, & qu'il n'est plus

Relation de la Campagne de Nortlingue, par Beaulieu.

qu'à une lieue & demie de l'armée
1645. Françoise. Enguien eut beaucoup de peine à ajouter foi à cette nouvelle : il avoit remarqué de la part de l'ennemi, une si grande répugnance pour une bataille, qu'il désespéroit d'augmenter, dans cette campagne, le nombre de ses victoires.

Il seroit difficile d'exprimer la joie du Duc, lorsque la nouvelle de l'approche de Merci lui eut été confirmée par des avis plus certains : aussi tôt il laisse ses bagages dans des villages, sous l'escorte de quelques troupes Allemandes, & gagne la plaine, où il arrive à quatre heures du soir, dans un ordre admirable.

Merci n'avoit passé la rivière, que pour se saisir de quelques postes, qu'il savoit être les plus avantageux de la Franconie, d'où il espéroit être à portée de faire lever le siége de
Ibidem. Nortlingue, sans tirer l'épée, ou bien de battre le duc d'Enguien, s'il osoit venir l'attaquer. Mais pour avoir une idée plus claire de la position de ce Général, il faut jetter un coup d'œil sur la situation des lieux.

La plaine de Nortlingue, l'une des plus vaſtes de la Franconie, eſt coupée vers le milieu, par deux collines ſituées à quinze cents toiſes l'une de l'autre : la première, appellée le Vineberg, eſt aſſez haute & aſſez eſcarpée; l'autre, connue ſous le nom d'Allerheim, eſt fortifiée par un Château; entre ces deux collines règne un vallon qui aboutit à un village plus avancé vers Nortlingue, d'environ trois cents pas; le terrein qui ſépare la colline d'Allerheim du village eſt uni, mais traverſé, dans toute ſon étendue, par un foſſé également large & profond. Le chemin qui conduit de ce même village au Vineberg, eſt rude & eſcarpé, à cauſe de l'élévation du Vineberg : c'eſt dans ce poſte admirable que le comte de Merci étoit venu s'établir, ſur les neuf heures du matin; depuis ce temps-là, il n'avoit ceſſé d'avoir recours aux reſſources de l'art, pour rendre ſa poſition encore plus formidable. Comme il traînoit toujours à ſa ſuite un grand nombre de chariots, qui n'étoient 1645.

1645. remplis que d'inſtruments propres à remuer la terre, & qu'il y avoit occupé toute ſon armée, il avoit élevé, ſur preſque toute l'étendue de ſon front, des retranchements, qu'il étoit difficile de forcer.

Mémoires du maréchal de Grammont.

Hiſtoire du Vicomte de Turenne.

Telle étoit la diſpoſition de ſon armée : le général Gléen commandoit la droite, établie ſur le Vineberg & compoſée des régiments Impériaux ; la gauche, retranchée ſur le ſommet de la colline d'Allerheim, obéiſſoit à Jean de Vert, l'un des Généraux les plus renommés de ce ſiècle. Merci s'étoit réſervé à lui-même le commandement du centre, qui rempliſſoit le vallon qui communique d'une colline à l'autre : il avoit devant lui le village, où il avoit jetté l'élite de ſon Infanterie ; ſon artillerie étoit diſpoſée avec la même habileté, le long des lignes dont il avoit couvert le village & les deux collines. L'armée entière, compoſée de trente-ſix Eſcadrons & de dix-huit Bataillons, montoit à ſeize mille combattants, preſque tous vieux ſoldats, qui n'avoient ceſſé de ſervir

r. le Duc 5.

Mercy

n Allerem

d'Allerem

Conti

Enguien

Montausier

ndarmes

Gasses

llingen

de l
tou
qu'i
une
que
(
per
noir
de (
gén
che
fière
s'éc
fans
mai
per
à la
fent
gne
l'oc
cre,
rau
que
côt
le d
qui

... uis le commencement de la guerre, Merci avoit une si haute opinion de la valeur de ses troupes, & surtout de l'excellence de son poste, qu'il n'eût pas balancé d'attendre une armée une fois plus nombreuse que celle qui se présentoit. 1645.

Cependant le duc d'Enguien, sans perdre un instant, étoit allé reconnoître l'ennemi, suivi des maréchaux de Grammont & de Turenne, & du général Geis : à la vue des retranchements, de la position & de la fière contenance de Merci, Turenne s'écrie qu'on ne peut marcher à lui sans s'exposer à une défaite certaine; mais le Prince en jugea autrement; persuadé qu'il n'y a rien d'impossible à la valeur & à la fortune, il représente avec tant de force que la campagne est perdue, si on laisse échapper l'occasion de combattre & de vaincre, qu'il enflamme les autres Généraux de son ardeur : on contesta quelque temps, pour sçavoir de quel côté commenceroit l'attaque; mais le duc aidé de ce coup d'œil d'aigle, qui le distinguoit de tous les Géné- *Ibidem.*

raux, jugea avec raison, qu'il ne
1645. pouvoit mener les deux aîles de son armée, aux collines occupées par l'ennemi, sans emporter auparavant le village, & détruire cette masse d'Infanterie qui le soutenoit.

Le Duc retourna à son armée, portant dans ses yeux & sur son front le calme & la joie, présages du triomphe : il fut reçu de tous ses soldats avec de grandes acclamations ; ils avoient une si grande confiance en sa fortune, que, quoiqu'ils eussent à combattre les troupes les plus aguerries de l'Empire, commandées par d'habiles Généraux, & retranchées, ainsi qu'on vient de le voir, ils attendoient le signal de la bataille, comme celui de la victoire.

Voici quel étoit l'ordre de bataille du duc d'Enguien ; dix escadrons François, rangés sur la même ligne, formoient l'aîle droite, commandée par Grammont, le plus ancien des
Ibidem. deux Maréchaux de France ; il étoit secondé par Arnauld, Maréchal de Camp, & soutenu du corps de réserve, composé de six Bataillons & de

fix Efcadrons des troupes de la même Nation, aux ordres du comte de Chabot, Maréchal de Camp, qui préfentoit une feconde ligne; Turenne commandoit la gauche; il étoit à la tête de douze Efcadrons de Veymariens, qui paffoient pour la meilleure Cavalerie de l'Europe; la feconde ligne de la gauche, n'étoit compofée que de Heffois au nombre de fix Efcadrons & de fix Bataillons; au milieu des deux aîles, étoit rangée en bataille la glus grande partie de l'infanterie Françoife, confiftant en dix Bataillons, à la tête defquels combattoient Marfin, Bellenave & Caftelnau-Mauviffière, les deux premiers, Maréchaux de Camp, & l'autre, Maréchal de bataille; plus loin dans la plaine, on voyoit cinq efcadrons de Gendarmes & de Carabiniers, prêts à feconder les efforts de cette Infanterie; le Duc ne prit point de pofte; il fe propofoit de marcher avec le marquis de la Mouffaie, Maréchal de Camp, par-tout où il s'agiroit d'animer les troupes & de décider la victoire.

1645.

Relation de la bataille de Nortlingue, par Beaulieu.

1645. Il réſulte de cette deſcription, que l'armée Françoiſe montoit à vingt bataillons & à trente-neuf eſcadrons, c'eſt-à-dire, environ ſeize ou dix-ſept mille hommes; que Grammont avoit à combattre Jean de Vert; Turenne, le baron de Gléen; & Marſin, le comte de Merci.

Si les François, fiers de leurs anciens ſuccès, témoignoient tant d'audace; Merci de ſon côté ne montra jamais plus de confiance: perſuadé qu'il va rendre la plaine de Nortlingue auſſi funeſte aux François, qu'elle l'avoit été autrefois aux Suédois, il célèbre d'avance ſon triomphe, en buvant plus de quarante verres de vin, ſans que les fumées de cette liqueur lui troublaſſent le cerveau. Dans l'excès de ſa joie, il embraſſe avec tranſport ſon épouſe qui le ſuivoit par-tout: *Voilà*, lui dit il, *le baiſer le plus doux que je vous donnerai de ma vie; voyez-vous cette armée de téméraires qui approche? Dieu lui-même la livre entre mes mains; réjouiſſez vous, le ſuccès de cette journée va rendre à l'Empire la paix & ſon ancien éclat.*

Mercure de Vittorio Siri, tom. II.

C'est ainsi que l'infortuné Merci comptoit sur une victoire, que l'Arbitre des combats avoit réservée à son ennemi ; il ignoroit que ce baiser, qui le touchoit tant, étoit le dernier dont il jouïroit. 1645.

Cependant la plaine retentissoit du bruit de l'artillerie ; déja les François cherchoient à s'ouvrir le chemin du village d'Allerheim, en l'abîmant par une pluie de plomb & de feu ; mais quelque terrible que fût cette attaque, le feu de l'artillerie ennemie l'emportoit sur celui des assaillants ; les François, en avançant, étoient obligés de transporter avec eux leurs batteries, au lieu que celles de Merci établies à demeure, à la tête du village & le long des retranchements, faisoient des ravages affreux dans cette masse d'Infanterie, que rien ne couvroit. Le Duc craignant que ses troupes ne pussent long-temps soutenir un combat si inégal, précipite leur marche, & détache Marsin, avec quelques Bataillons, pour entamer l'action.

Marsin vole tête baissée avec les

siens, aborde le retranchement du
1645. village, & l'attaque avec une telle
Histoire du furie, qu'il l'emporte & pénétre dans
Vicomte de les rues. Merci, qui comprend que
Turenne, t. I. de ce poste dépend la victoire, détache sans cesse de nouvelles troupes : le combat recommence avec une nouvelle vigueur, Marsin est dangereusement blessé, & les François sont repoussés ; ils auroient abandonné les retranchements avec le terrein qu'ils venoient de gagner, si la Moussaie n'eût paru suivi de Bataillons frais : c'est alors que le combat s'opiniâtre avec fureur, & que le carnage augmente de part & d'autre ; mais enfin, les Bavarois favorisés par l'avantage du poste, & le secours de quantité de Mousquetaires, qui ayant percé les maisons, ne perdoient aucun coup dans la multitude de leurs ennemis, arrêtent les François ; la Moussaie, Castelnau-Mauvissière sont mis hors de combat ; les troupes s'ébranlent : c'en étoit fait du retranchement emporté avec tant de peine, si le Duc n'eût pris le parti de conduire lui-même à la charge tout

ce qui lui restoit d'infanterie. A la vue de ce mouvement hardi, Merci s'écrie : *La victoire est à nous, Dieu aveugle les François.* En même temps il s'ébranle avec presque toutes les troupes du centre, le village est disputé de part & d'autre avec acharnement; jamais le courage de deux Nations belliqueuses ne parut avec plus d'éclat; chacun combattoit comme si la victoire n'eût dépendu que de son bras; on admira sur-tout les deux Généraux, qui l'un & l'autre prodiguèrent leur vie. Le Duc, en moins d'un quart d'heure, a la douleur de voir presque tous ses Aides de Camp tomber à ses pieds, morts ou blessés; lui-même a un cheval tué sous lui, deux de blessés, une forte contusion à la cuisse, vingt coups dans ses armes & ses habits. Tous les Officiers frémissent du danger qui l'environne; ils le conjurent de ménager davantage des jours auxquels le salut de l'armée est attaché; mais ce Prince, par-tout ailleurs docile aux conseils, est sourd & inébranlable aux cris & aux remontrances:

1645.

Mercure de Vittorio Siri, tom. II.

persuadé qu'il ne peut se retirer, sans
1645. céder la victoire, il demeure au milieu du feu le plus terrible, animant chacun du geste & de la voix.

Ibidem. Au même instant, l'intrépide Merci est renversé mort au milieu des siens, d'un coup de mousquet : cet accident, loin de rallentir l'ardeur des Bavarois, leur inspire la soif de la vengeance; &, comme s'ils n'eussent pas voulu survivre à un si digne Général, ils se précipitent à travers les François : ce ne fut pas sans perdre une infinité de braves gens, que le Duc soutint des efforts si furieux; la constance l'emporta enfin sur le désespoir; les François gagnèrent le village entier, à la réserve de l'Eglise & d'une grande maison, dans lesquelles deux Régiments sembloient avoir entrepris de s'ensevelir. Après plusieurs attaques, aussi sanglantes qu'infructueuses, Enguien fit mettre le feu aux autres maisons, dans l'espérance que l'incendie se communiquant de proche en proche, chasseroit ou dévoreroit tout ce qui restoit d'ennemis; mais envain : la victoire achetée

avec une ſi grande effuſion de ſang, demeura, malgré tout le courage du Duc, imparfaite au centre. 1645.

Il paſſa à la droite, après avoir ordonné au marquis de Bellenave, le ſeul officier Général qui fût encore en état de combattre dans cette partie du champ de bataille, de rallier l'Infanterie, & de la diſpoſer à de nouveaux efforts, pendant qu'il conduiroit lui-même la droite à la colline d'Allerheim, où Jean de Vert attendoit les François avec impatience; mais les officiers Généraux lui ayant repréſenté qu'il y avoit un foſſé profond & d'autres obſtacles à franchir, capables de mettre les Eſcadrons en déſordre, il prend le parti de voler à la gauche, commandée par Turenne: en parcourant tout le front de ſon armée, il eut encore un cheval tué ſous lui.

Relation de la bataille de Nortlingue, par Beaulieu.

Il avoit à peine quitté la droite, que Jean de Vert, las d'attendre les François, deſcend de la colline, ſans être arrêté par le foſſé dont on vient de parler, & fond comme la foudre ſur le maréchal de Grammont; celui-

ci le reçoit avec courage, il ſoutient
1645. quelque temps, ſans reculer, une
attaque ſi impétueuſe; mais tout-à-coup les Eſcadrons qu'il commande prennent l'épouvante, & fuient honteuſement. Grammont bleſſé, abandonné, fait tout ce qu'on peut eſpérer de l'homme le plus brave, pour arrêter la déroute; plaintes, menaces, careſſes, il emploie toutes les reſſources: efforts inutiles, tout ſe montre ſourd à ſa voix & à ſes ordres; dans cette extrêmité ſi douloureuſe, il court ſe mettre à la tête de deux Régiments, qui ſeuls n'avoient pas cédé à l'exemple contagieux de la terreur. Le nom de ces Régiments mérite bien d'être conſervé: c'étoient Fabert & Wal Irlandois; il attend la Cavalerie victorieuſe de Jean de Vert, la laiſſe approcher juſqu'à quinze pas, & fait ſur elle de ſi terribles décharges, qu'il l'ouvre, la pénètre, répandant par-tout la frayeur & la mort; mais les Bavarois, honteux de plier ſous les efforts d'un ſi petit nombre d'hommes, ſe rallient, enveloppent le Maréchal, & le

Mémoires du maréchal de Grammont, tom. I.

prennent avec tous ceux qui l'accompagnent. 1645.

Il n'y avoit plus de ressource que dans le corps de réserve, commandé par le comte de Chabot : ce Seigneur, sans être étonné de la défaite entière du Maréchal, se présente audacieusement au vainqueur, secondé par Arnauld, qui, après avoir combattu jusqu'à la dernière extrêmité auprès de Grammont, étoit venu le joindre avec quelques Officiers. Chabot espéroit que les premiers Escadrons, qui n'avoient presque point souffert, se rallieroient sous la protection de son feu; mais quoiqu'il soutînt long-temps tous les efforts de l'aîle entière qui lui étoit opposée, aucun Escadron ne parut, tant l'esprit de vertige & de terreur s'étoit emparé de toute cette Cavalerie; elle ne profita de la valeur de Chabot, que pour fuir avec plus de sécurité. Ce brave Officier succomba enfin sous les coups de Jean de Vert; la réserve fut entiérement battue & dissipée. C'en étoit fait de l'armée Françoise; Jean de Vert eût

Relation de la bataille de Nortlingue, par Beaulieu.

remporté lui seul la gloire de cette
1645. grande journée, s'il avoit eu autant de génie que de valeur : au-lieu de poursuivre les fuyards jusqu'aux villages où le duc d'Enguien avoit déposé ses bagages, & d'où il fut repoussé par le régiment du Margrave, il n'avoit qu'à retourner sur ses pas; l'infanterie Françoise qui occupoit une partie du village, l'aîle gauche qui n'avoit pas encore combattu, attaquée de front & en queue, enveloppée de toutes parts, eût été taillée en piéces, & le duc d'Enguien, Turenne, le général Geis pris ou tués. Mais Jean de Vert, qui ignoroit la mort de Merci, persuadé que ce Général & le baron de Gléen, ont combattu avec la même fortune que lui, ne songe qu'à profiter de son avantage. Quelle dût être sa douleur, lorsque de retour de la poursuite des vaincus, sur les huit heures du soir, il vit le champ de bataille couvert de fuyards Bavarois, qui lui apprirent la mort de Merci & la prise de Gléen ! il se retira sur la montagne d'Allerheim, où on le laissera

laiſſera, juſqu'à ce qu'on ait vu tout ce qui ſe paſſoit à la gauche des François. 1645.

En arrivant à ce poſte, le Duc trouva Turenne qui s'avançoit entre le village & le Vineberg, expoſé à tout le feu de la droite de l'armée ennemie, & à celui du centre, formé derrière le village, qui le prenoit en flanc : malgré le déſavantage d'une ſituation ſi périlleuſe, le Vicomte déja bleſſé, n'en marchoit qu'avec plus d'audace au général Gléen; bientôt il parut à ſa vue, & l'on combattit avec la même valeur qu'au village. Après pluſieurs attaques livrées & ſoutenues de part & d'autre avec fierté, Turenne enfonce enfin la première ligne des Impériaux; Gléen lui ayant oppoſé rapidement la ſeconde, Turenne plia à ſon tour : ce fut alors que le duc d'Enguien avança à la tête des Heſſois, ralliant les Eſcadrons ébranlés, & chargeant, de concert avec le Vicomte, l'aîle entière des Impériaux : il mit d'autant plus de vigueur dans cette attaque, qu'il venoit d'ap-

prendre que les Bavarois avoient
1645. chaſſé, pour la cinquième fois, le centre des François du village. Il n'y avoit plus d'eſpérance de victoire, ni même de ſalut, que dans les Veymariens & les Heſſois, les ſeules troupes de l'armée qui n'euſſent pas été battues. Il faut avouer qu'ils ſe montrèrent dignes de combattre ſous Enguien & Turenne ; ils avancent à travers le feu le plus terrible, juſque ſur le ſommet du Vineberg, taillent en piéces l'Infanterie qui y eſt retranchée, s'emparent du canon, le pointent contre l'infanterie Bavaroiſe du centre, la forcent de chercher ſon ſalut dans la fuite, tournent vers le village, prennent le général Gléen, & forcent les deux régiments d'Infanterie, poſtés dans l'Egliſe & la
Ibidem. maiſon dont on a parlé, de ſe rendre à diſcrétion : ce dernier combat manqua d'être encore funeſte au duc d'Enguien ; il eut ſon cheval bleſſé ſous lui, & un coup de piſtolet au coude.

Telle étoit la ſituation du combat, lorſqu'on apperçut Jean de Vert

qui revenoit de la pourſuite de l'aîle droite ; déja le duc d'Enguien avoit rallié les Veymariens & les Heſſois, prêt à livrer un nouveau combat ; mais Jean de Vert, accablé par la mort de Merci, la priſe de Gléen, la perte du village & de l'artillerie, ne jugea pas à propos de rendre la victoire du Prince, plus célèbre par la défaite de ce qui lui reſtoit de troupes ; il alla chercher un aſyle, comme on a vu, ſur la colline d'Allerheim, d'où il eſſaya de recueillir quelques débris d'un ſi ſanglant naufrage ; mais craignant bientôt de devenir la proie du vainqueur, il profita du ſecours de la nuit pour ſe ſauver à Donavert, où il arriva, frémiſſant de colère & de douleur. Turenne, détaché à ſa pourſuite, avec trois mille chevaux, ne revint au camp, que lorſqu'il l'eut vu en ſûreté derrière le Danube.

1645.

Ibidem.

Ainſi finit la bataille de Nortlingue, l'une des plus mémorables & des plus opiniâtrément diſputées de cette guerre. Si elle ne porta pas à l'Empereur & à l'Electeur de Ba-

vière des coups plus mortels ; en
1645. un mot, ſi elle ne fut pas déciſive, c'eſt qu'une maladie dangereuſe arrêta le duc d'Enguien au milieu de ſes progrès, dans le ſein de la victoire. Les ennemis perdirent quatre mille hommes tués ſur le champ de bataille ; on leur en prit deux mille, dont plus de la moitié Officiers ; on comptoit parmi eux le duc de Holſtein, les colonels Royer, Colbet, Alir. La plus grande partie de l'artillerie, conſiſtant en quinze pièces de canon, quarante drapeaux & étendarts, tombèrent entre les mains du vainqueur ; enfin, des trois Généraux qui commandoient l'armée Impériale & Bavaroiſe, le premier fut tué, le ſecond pris, & le troiſième obligé de chercher ſon ſalut dans la fuite.

Ibidem.

La victoire avoit trop long-temps balancé, pour ne pas coûter beaucoup aux François ; le déſordre avoit été preſqu'auſſi grand parmi eux, que parmi les vaincus. Le Prince fut trois jours à raſſembler ſon Infanterie ; les troupes de la droite bat-

Mercure de Vittorio Siri, tom. II.

tues & diſperſées, s'étoient enfuies très-loin du champ de bataille. A la première revue qu'il fit de l'armée, le Duc la trouva diminuée de près de quatre mille hommes tués ou bleſſés, preſque tous au centre: voici les noms des Officiers les plus diſtingués, qui contribuèrent, au prix de leur ſang, à la gloire de la Patrie. Les marquis de Piſani, de Livri, de Bouri, le baron de Potie, le comte de Vitqueſtein, MM. Chambre, Chocquart, Trhuſes, de la Rabatellière, des Botereaux, d'Eglini-Méliand, de Lanquetot, de Grémonville & de Marſan, les quatre derniers Aides de Camp du Prince, tués. On voyoit au nombre des bleſſés, le duc d'Enguien lui-même, le vicomte de Turenne & le maréchal de Grammont, tous les trois légérement; le comte de Marſin, les marquis de la Mouſſaie, de Caſtelnau-Mauviſſière, le prince de Lillebonne, le comte de Tourville, premier Gentilhomme de M. le Duc, le marquis de Piennes, le vicomte d'Aubeterre; le colonel Fleken-

1615.

Relation de la bataille de Nortlingue, par Beaulieu.

ftein, les marquis de Traci, de la
1645. Chatre, de Lambertie & M. de Mions, ces trois derniers furent pris avec le maréchal de Grammont.

Le premier foin du duc d'Enguien, fut d'écrire du champ de bataille même à la Reine, la nouvelle & les détails de cette grande journée: il témoigna dans fa lettre & toute fa conduite, la même modeftie qu'après la bataille de Rocroi; il nomma tous les Officiers qui s'étoient diftingués, & demanda pour eux des graces & des bienfaits; il combla en particulier le vicomte de Turenne d'éloges, avouant généreufement à la Reine, que c'étoit en partie à la fermeté de ce Général, que la France étoit redevable de la victoire. En affociant ainfi Turenne à fon triomphe, le Prince ne craignoit point d'en diminuer l'éclat: il avoit une fi grande eftime pour le Vicomte, qu'il difoit ordinairement, que s'il n'étoit le duc d'Enguien, il voudroit être Turenne. Il faut obferver que celui-ci ne faifoit que de commencer à commander les armées, &

Hiftoire du vicomte de Turenne, t. I.

Oraifon funébre du prince de Condé, par Boffuet.

qu'il n'avoit pas encore gagné de bataille ; Turenne, de ſon côté, étoit pénétré de vénération pour le Duc. On voit dans ſes Mémoires combien l'eſtime de ce Héros le touchoit ; la conduite de ces deux grands Capitaines, les premiers de leur ſiècle, comparables à tout ce que la Grece & Rome ont produit de plus parfait en ce genre, doit ſervir à jamais de modèle à tous ceux qui commanderont les mêmes armées. Les reſpects, l'attachement & le zèle de l'inférieur, la confiance & les juſtes égards du ſupérieur, le concours des mêmes penſées, des mêmes vues, la franchiſe, la ſimplicité, tout annonce des ames également élevées, fières, héroïques, ſenſibles à la vraie gloire, & uniquement occupées du bien public. 1645.

Ce qu'il y a d'étonnant, c'eſt que le Courrier du duc d'Enguien ne ſurprit point la Reine ; la nouvelle de la victoire de Nortlingue avoit été publiée à Paris, avant même que les armées fuſſent en préſence ; mais cet événement, qui n'eſt pas ſans exem-

ple, n'avoit d'autre ſource que l'idée
1645. qu'on avoit conçue du Prince. On
Mémoires de Vittorio Siri, t. II. étudioit à Paris ſes manœuvres, on ſuivoit ſes opérations, on pénétroit ſes vues : il étoit évident que ſon but étoit d'attirer Merci à une bataille ; & quelqu'habile que fût le général Allemand, on ne doutoit point qu'il n'y parvînt, & qu'il ne le battît, tant la Nation étoit accoutumée à le regarder comme invincible.

Autant la France témoigna de joie à la nouvelle de ce nouveau triomphe, autant l'Allemagne parut conſternée. La perte d'une bataille qui laiſſoit les plus belles Provinces de l'Empire en proie aux armes victorieuſes des François, ne touchoit pas plus l'Empereur & l'Electeur de Bavière, que la mort du comte de Merci. Où trouver un Général capable de réparer un ſi grand déſaſtre, & de lutter contre un Conquérant, à qui rien ne réſiſtoit ? Ce ſentiment encore plus douloureux dans l'ame du peuple, produiſit en lui des accès de rage qui manquèrent de coûter la vie au maréchal de

Grammont. Dans le temps qu'on l'amenoit prisonnier à Merci, qu'on croyoit encore plein de vie, un Page de ce Général qui l'avoit vu tomber mort, s'approche du Maréchal, lui appuie le pistolet sur le sein, pour l'immoler aux manes de son maître; Grammont n'eut que le temps de détourner avec la main, l'arme meurtrière qui alloit trancher le fil de ses jours. 1645.

Pour comble de malheur, il fut conduit à Donavert, en même temps qu'on y transportoit sur un char funèbre le cadavre de l'infortuné Merci: à ce spectacle les Habitants sont enflammés de fureur, ils volent, guidés par la vengeance, à la maison où est détenu le Maréchal: ils l'environnent l'épée d'une main, & le flambeau de l'autre, pour le massacrer avec les autres François, compagnons de son sort, ou le faire perir au milieu des flammes. Ce ne fut pas sans beaucoup de peine, que la garde, disposée par Jean de Vert, repoussa cette populace inhumaine. *Mémoires du maréchal de Grammont.*

Si jamais Général a mérité des

regrets auſſi vifs, on peut dire que
1645. c'eſt Jean comte de Merci, gentilhomme Barrois; il réuniſſoit en un degré éminent, la valeur, l'activité, la vigilance, le ſang froid: d'un génie fécond en reſſources, perſonne ne ſçavoit mieux ſuppléer à la force, par la ruſe & le ſtratagême: ſa longue expérience, la connoiſſance profonde qu'il avoit du théâtre de la guerre, le rendoient l'Achille de l'Allemagne: mais de toutes les qualités qui brilloient en lui, le duc d'Enguien n'admiroit rien tant que ſa prévoyance qui tenoit du prodige: il avouoit qu'en deux campagnes que Merci ſoutint contre lui tout le poids de la guerre la plus animée, il ne lui étoit jamais échappé une démarche qui ne fût marquée au coin de la capacité la plus réfléchie, & qu'enfin il avoit pénétré tous ſes projets, comme s'il eût aſſiſté à ſon conſeil de guerre. Perſonne n'ignore que ce grand homme fut enterré ſur le champ de bataille de Nortlingue, avec cette inſcription: *Sta, viator, Heroem calcas.*

Avec Merci, expirèrent la gloire & la réputation des troupes Bavaroises ; & si quelques circonstances heureuses mirent dans la suite l'Electeur de Bavière à portée d'obtenir des avantages passagers, ils firent bientôt place à des revers rapides & durables ; ses armées ne fournirent plus que des triomphes faciles à ses ennemis ; il eût perdu ses Etats, sans les ménagements politiques de la France. 1645.

Ce Prince ne connoissoit que trop le danger de sa situation, il en étoit accablé. Ce n'étoit plus ce même homme qui, après la bataille de Mariendal, avoit osé proposer des conditions de paix, qui ne laissoient aux François que le regret d'avoir prodigué inutilement, pendant douze ans, l'or & le sang. Ses lettres interceptées, annonçoient la terreur ; il ne s'exprimoit plus que dans les termes d'un homme qui demande quartier. Il envoya chercher le maréchal de Grammont qu'il dédommagea bien des insultes de ses Sujets, en le comblant de distinc-

Histoire du traité de Vestphalie, par le P. Bougeant, tom. III, p. 537 & suiv.

tions, & le traitant comme ſon égal:
1645. il eut avec lui de longues & fréquentes conférences, dans leſquelles on jetta les fondements du fameux traité de Veſtphalie. Peu après il conſentit à l'échange du Maréchal, avec le général Gléen; Grammont revint au camp, où il fut reçu du duc d'Enguien, avec des honneurs & des careſſes capables de lui faire oublier ſes diſgraces particulières.

Mais c'étoit ſur-tout à Munſter, où étoient aſſemblés les Etats Généraux de preſque toute l'Europe Chrétienne, que la victoire de Nortlingue faiſoit l'impreſſion la plus
Ibidem. ſenſible; les Miniſtres de l'Empereur & du roi d'Eſpagne, avoient peine à cacher la honte & la douleur dont ils étoient pénétrés. Déja la ceſſion de l'Alſace & de Philipsbourg, que les François exigeoient, ne paroiſſoit plus ſi odieuſe à la maiſon d'Autriche; & il eſt vraiſemblable que la France l'eût accoutumée à d'autres ſacrifices, s'il eût été permis au Général qui la rendoit ſi fière & ſi triomphante,

de poursuivre ses progrès.

Le nouvel éclat du duc d'Enguien, lui valut un tribut d'éloges & de félicitations de tous les Souverains, alliés de la France; les femmes, surtout, se distinguèrent. La duchesse de Savoie, la Lantgrave de Hesse, la reine de Suéde, lui écrivirent de leurs propres mains les lettres les plus flatteuses: Christine, qui faisoit une profession particulière d'honorer le duc d'Enguien, jusqu'à dire que lui seul remplissoit dans toute son étendue, l'idée qu'elle s'étoit formée du héros & du grand homme, lui mandoit, qu'il avoit eu le secret de lui rendre, par sa victoire, le nom de Nortlingue aussi cher & aussi agréable, qu'il lui avoit paru jusqu'alors odieux & exécrable : elle le remercioit d'avoir vengé le sang de tant de braves Suédois, qui avoient péri dans les mêmes lieux.

1645.

Manuscrits de l'Hôtel de Condé.

Ibidem.

Cependant le duc d'Enguien, aussitôt après sa victoire, s'étoit porté devant Nortlingue : dans la consternation qu'y avoit causée la défaite & la mort de Merci, cette place

ne fit aucune résistance ; elle ouvrit
1645. ses portes ; & la garnison, composée de quatre cents hommes, remplaça le vuide que la bataille de Nortlingue avoit causé parmi les Veymariens. La ville de Dunkespiel ne se défendit pas mieux, & la garnison, aussi nombreuse que celle de Nortlingue, imita son exemple.

Mais le principal objet du Duc,
Ibidem. étoit la conquête de la forteresse d'Hailbron, le rempart, comme on a vu, de la Souabe, de la Franconie & de la Bavière. Cette place emportée, rien ne l'arrêtoit jusqu'à Munich. Déja il l'avoit investie, & elle alloit augmenter le nombre de ses exploits, lorsqu'il tomba dangereusement malade des fatigues extrêmes auxquelles il s'étoit livré pendant cette compagne, aussi pénible que laborieuse. On jugea à propos de le transporter sur un brancard à Philipsbourg. Le maréchal de Grammont l'escorta lui-même, à la tête de mille chevaux ; & quoique la violence de la fièvre eût causé au Prince un transport au cerveau, on

le fit marcher jour & nuit, pour le dérober à l'ennemi, qui couvroit 1645.
tous les chemins de ses troupes légères. La prise d'Enguien l'eût consolé de sa défaite; mais Grammont trompa sa vigilance : il arriva heureusement à Philipsbourg avec ce dépôt précieux. Le Duc trouva dans cette place les plus habiles Médecins du Royaume, que la Reine & le Prince son père lui envoyèrent. Cependant, malgré leurs secours, les progrès de la maladie augmentèrent au point, qu'on désespéra bientôt de sa vie. On lui tira une quantité prodigieuse de sang : à cette funeste nouvelle, la France entière donna des marques de la plus vive douleur; les troupes, sur-tout, étoient inconsolables d'un accident qui alloit leur ravir un Chef, sous les auspices duquel les armes Françoises étoient parvenues au comble de la gloire : on le comparoit à Alexandre arrêté au milieu de la plus brillante carrière, par la jalousie de la fortune; & le conquérant François eut ce nouveau trait

de reſſemblance avec le roi de Ma-
1645. cédoine, que l'art des Médecins le rendit enfin aux vœux de la Patrie. Dès que ſes forces lui permirent de ſoutenir le mouvement de la voiture, il partit pour Paris, où il fut reçu avec des larmes de joie.

Ibidem.

Il ſemble que la gloire & la proſpérité étoient alors uniquement attachées à la perſonne de ce jeune Prince. Depuis ſon départ de l'armée, le ſoldat ne témoignoit plus ni le même courage, ni la même ardeur, ni le même zèle pour la diſcipline militaire; déja Jean de Vert étoit ſorti des retranchements de Donavert, où il étoit demeuré, pour ainſi dire, enſeveli depuis la bataille de Nortlingue; il avoit été joint, par preſque tout ce qui reſtoit de forces à l'Empereur, ſous les ordres de l'Archiduc Léopold & du général Galas. Grammont & Turenne, ne ſçachant comment réſiſter à un orage qui augmentoit chaque jour, avoient cherché un aſyle ſous le canon de Philipsbourg, abandonnant preſque

Hiſtoire du vicomte de Turenne, t. II.

toutes les conquêtes du duc d'Enguien. Turenne, qui vouloit ſecourir 1645.
Vimphen, eut la douleur de voir la cavalerie Allemande refuſer de marcher ; tout ce que put faire ce Général, d'ailleurs ſi habile & ſi profond, fut de ſe dédommager de cette perte par la priſe de Trèves.

Mais cette révolution ne pouvoit être durable ; c'étoit, pour ainſi dire, le dernier effort de la maiſon d'Autriche & de l'Electeur de Bavière : ils n'avoient raſſemblé des forces ſi nombreuſes, qu'en joignant aux débris de l'armée de Bavière, la plus grande partie des troupes que l'Empereur oppoſoit aux Suédois ; il falloit les ſéparer de nouveau, la campagne ſuivante, ſi l'on ne vouloit abandonner les Provinces héréditaires à la merci des armées de Chriſtine : l'Electeur eut alors recours aux armes des vaincus, aux prières, aux négociations. La France ſuſpendit ſes coups juſqu'à ce qu'elle ſe fût apperçue que ce Prince, fin & délié, ne cherchoit qu'à ſemer la défiance, les ſoupçons, la ja-

1645. lousie entr'Elle & ses Alliés; elle fondit alors de nouveau sur les Etats de l'Electeur, & le força bientôt à se soumettre à toutes ses vues.

1646. Le duc d'Enguien étoit à peine à Paris, qu'il eut en quelque sorte la gloire de mettre la couronne de Pologne sur la tête de la princesse Marie de Gonzague. Le roi Ladislas IV, cherchoit une épouse en France : les uns, dans le Conseil, penchoient pour mademoiselle de Guise; les autres proposoient mademoiselle de Gonzague : la Reine étoit indécise ; mais madame la Princesse, qui avoit toujours aimé celle-ci, lui donna les marques les plus éclatantes de zèle & d'attachement : elle agit auprès de la Régente, avec tant d'ardeur; le duc d'Enguien, qui ne cherchoit qu'à plaire à sa mère, employa son autorité si à propos, que Marie de Gonzague l'emporta sur ses rivales. Le Duc ignoroit que la Nièce de la nouvelle Reine épouseroit son fils unique, & apporteroit dans sa maison

Mémoires de madame de Motteville, t. I, p. 322 & suiv.

une heureuse fécondité, de grandes vertus, & près de vingt millions. 1646.

Cependant le cardinal Mazarin, après avoir abattu les principales forces des Pays-Bas & de l'Allemagne par la main du duc d'Enguien, lui destinoit de nouveaux lauriers en Italie ; il avoit entrepris de réduire les places maritimes de la Toscane, appartenantes à l'Espagne, pour s'ouvrir les chemins des royaumes de Naples & de Sicile. Déja le jeune Conquérant, qui avoit porté les armes Françoises sur la Moselle, la Meuse, l'Escaut, le Rhin & le Danube, brûloit de venger la gloire des Valois éclipsée sur les rives du Gariglian ; il avoit eu de longues & secrètes conférences avec le Ministre, sur les opérations de la campagne ; mais cette expédition lointaine déplut à M. le Prince, il s'opposa au départ de son fils ; & le prince Thomas de Savoie se chargea d'autant plus volontiers de l'entreprise, qu'on lui promettoit pour

Histoire du cardinal Mazarin, par Auberi.

Histoire de Louis XIV, par Larrey, t. I.

prix de ses exploits la couronne de
1646. Naples.

Le projet de subjuguer les Pays-Bas & de les incorporer au Royaume, étoit bien plus important & plus solide que des conquêtes inutiles & ruineuses en Italie. Le cardinal Mazarin ne perdit jamais de vue, pendant presque toute la durée de son ministère, un objet si capital; il tourna toujours les principales forces de la France vers ces riches Provinces, qui furent le berceau de la Monarchie. Mais, quoique le duc d'Orléans eût eu des succès dans cette partie du théâtre de la guerre, ils ne répondoient pas aux vœux de la Nation. Les flatteurs dont ce Prince étoit environné, ses principaux Officiers, & sur-tout l'abbé de la Rivière, qui n'existoit à la Cour que par sa faveur, l'arrêtoient, lorsqu'il auroit fallu agir; ils lui avoient fait perdre plus d'une fois l'occasion de battre & de dissiper tout ce qui restoit de troupes à l'Espagne dans ces contrées. D'ailleurs, les nom-

Mémoires de Madame de Motteville t. II.

breux équipages de Gaston, la suite de tous les Grands du Royaume, qui vouloient servir sous lui en qualité de Volontaires, rendoient la marche de l'armée pesante, embarrassée, incertaine; ils l'affamoient & suspendoient ses progrès. Ces obstacles n'avoient point échappé à la pénétration de Mazarin; il avoit sur-tout été frappé d'un mot échappé à Gassion : ce Maréchal, interrogé sur-tout ce qui étoit nécessaire à l'armée de Flandre, n'avoit répondu autre chose, sinon, *un Général tel que M. le Duc.* 1646. *Histoire du maréchal de Gassion, tome IV.*

Le Cardinal essaya donc de détourner Gaston d'un commandement qu'il destinoit au duc d'Enguien; mais Gaston vouloit encore se signaler par quelque conquête mémorable : il aspiroit sur-tout à la gloire de commander le vainqueur de Rocroi, de Fribourg & de Nortlingue; il témoigna tant de vivacité dans ses désirs, qu'il l'emporta.

Sa fermeté déplut à Mazarin : comment engager le duc d'Enguien, qui avoit toujours commandé en qualité

de Généraliſſime, qui ne comptoit
1646. ſes campagnes que par des victoires,
à recevoir les ordres d'un Prince qui
n'avoit jamais paſſé pour Guerrier?
Il craignoit d'ailleurs qu'il ne ſurvînt
entre les deux Généraux une méſintelligence capable d'arrêter les progrès de la France.

Hiſtoire du traité de Veſtphalie, par le P. Bougeant, tom. IV.

Mais le duc d'Enguien raſſura bientôt le Miniſtre : ce Héros, uniquement ſenſible à la vraie gloire, & qui ne connoiſſoit d'autres intérêts que ceux de l'Etat, ſe fit honneur de ne ſervir qu'en qualité de ſecond. Il employa pendant toute la campagne tout ce qu'il avoit de génie, de courage & de talents, pour concourir aux ſuccès du duc d'Orléans ; il voloit au-devant des ordres de ſon Général, il les exécutoit avec zèle. Gaſton fut lui-même attendri de tant de magnanimité. Il faut remonter, pour ainſi dire, juſqu'aux Romains, pour trouver tant de grandeur d'ame & d'élévation ; c'eſt Scipion, qui, après avoir vaincu Annibal, ſubjugué l'Eſpagne, dompté l'Afrique, conſent de ſervir en qua-

lité de Lieutenant, ſous les auſpices de ſon frère. 1646.

Cependant les principales forces de la France, marchoient ſur les frontières des Pays-Bas. On comptoit ſous les drapeaux des deux Princes plus de trente mille hommes, qui n'avoient ceſſé de vaincre depuis le commencement de la Régence; il avoit d'abord été réſolu que chacun des deux Généraux agiroit de ſon côté, Gaſton avec vingt mille hommes, le Duc avec dix mille, compoſés des Régiments du Prince ſon père, des ſiens, de ceux de ſon fils & de ſon frère; mais les circonſtances les forcèrent bientôt de réunir leurs troupes.

Hiſtoire du maréchal de Gaſſion, tom. IV.

L'armée du duc d'Orléans étoit commandée, ſous ſes ordres, par les maréchaux de Gaſſion & de Rantzau; les marquis de la Ferté-Imbaut & de Villequier, ſervoient en qualité de Lieutenants-Généraux; les marquis de Palluau, de Mioſſens, de Noirmoutier, de Clanleu, de Quincé, de Gaſſion de Bergeré, frère du Maréchal, du Terrail, de Roanette,

de Lermont, de Drouet & de la Feuillade y étoient employés comme Maréchaux de Camp. Le duc d'Enguien avoit ſous lui le maréchal de Grammont : le duc de Châtillon, le comte de Marſin, le marquis de la Mouſſaie, le comte de Chabot, M. d'Arnauld, le marquis de Laval & le marquis de Caſtelnau-Mauviſſière, rempliſſoient dans ſon armée, les fonctions de Maréchaux de Camp: preſque tous les Grands du Royaume, tels que les ducs de Nemours, d'Elbœuf, de Briſſac, de Retz, d'Amville, de la Roche-Guion, de Pont-de-Vaud, le prince de Marſillac, les comtes de Fleix, de Fieſque, d'Aubeterre, de Chavagnac, de Matha, le marquis de Montauſier, voulurent prendre part à la gloire de cette campagne comme Volontaires. Le maréchal de la Meilleraye faiſoit lui-même les fonctions de ſa charge de Grand Maître de l'artillerie; enfin, le duc d'Orléans ne partit de la Cour, qu'après s'être cru aſſuré de la plus puiſſante diverſion de la part des Hollandois.

1646.

Relation du ſiège de Courtrai, par Beaulieu.

Tels

Tels étoient les Généraux, les forces & les préparatifs de la France. L'Espagne, de son côté, qui avoit prévu l'orage, n'avoit rien oublié pour le dissiper : elle avoit trouvé le secret d'opposer à sa rivale des troupes aussi nombreuses ; mais quoiqu'elle eût mis à leur tête des Généraux pleins d'expérience & de valeur, le duc de Lorraine, Picolomini, Caracene, Bec, Lamboi, Buquoi, le Soldat étoit tellement abattu par le souvenir des disgraces précédentes, qu'elle se vit réduite à une défensive ruineuse. 1646. *Ibidem.*

Avant que l'armée Françoise pénétrât dans les Pays-Bas, on tint à Compiegne, devant la Reine, un grand Conseil de guerre, pour sçavoir de quel côté on ouvriroit le théâtre de la guerre. Le duc d'Enguien opina pour passer l'Escaut & combattre l'ennemi qui couvroit Tournai : il demanda lui-même à être chargé de cette expédition, avec son seul corps, à condition que le duc d'Orléans lui fourniroit quelques Escadrons du sien. Il est

1646. conſtant qu'une victoire, au commencement de la campagne, eût été pour la France, une ſource abondante de conquêtes : mais la hardieſſe de ce deſſein, étonna tous les autres Généraux ; Gaſſion lui-même, qui venoit de battre quelques régiments Eſpagnols, combattit l'avis du Duc, & propoſa le ſiège de Courtrai, qui fut adopté.

Mémoires de l'Europe, par le P. d'Avrigni.

Peu après, l'armée partagée en trois corps, s'avança vers le duc de Lorraine, qui avoit paſſé l'Eſcaut, pour obſerver les mouvements des François : ce Prince remit bientôt le fleuve entre lui & le duc d'Orléans ; les deux armées marchèrent pluſieurs jours à la hauteur l'une de l'autre, ſéparées ſeulement par l'Eſcaut ; enfin, le duc de Lorraine ſe refugia ſous le canon de Tournai, abandonnant le paſſage du Mont de la Trinité.

Quoiqu'il fût à portée d'y revenir, le duc d'Enguien ne déſeſpéroit pas de lui ſurprendre ce paſſage, & même de le battre, s'il oſoit le défendre. La conquête d'Oudenarde ſembloit au moins certaine, & elle

eût entraîné celle de la ville de Gand, qui, n'ayant plus de communication avec le Hainaut & le Brabant, eût été affamé & réduit aisément par les Hollandois : Lille se voyoit exposé aux mêmes extrêmités. Enfin, les villes de Douai, de Bouchain, de Valenciennes, de Cambrai, privées de leur commerce avec Gand, abandonnées à leur propres forces, les places maritimes de Flandre, qu'il n'eût pas été facile de secourir par terre, & encore moins par mer, à cause de la flotte Hollandoise, n'auroient laissé aux François que l'embarras du choix.

1646.

Histoire du maréchal de Gassion, tom. IV.

La plupart des Généraux entroient dans les vues du Duc ; ils n'opposoient que l'article des subsistances qu'il ne feroit pas facile de tirer de Menin, où étoient les magasins de l'armée : le Prince leva cet obstacle en s'emparant, en moins de deux heures, d'un château très-fort, appellé Lanoi, situé entre Lille & Tournai. Mais comme tout se disposoit pour le passage du fleuve, Gaston, toujours incertain, chan-

Ibidem.

Ibidem.

gea d'idée ; il renouvella la propoſi-
1646. tion du ſiège de Courtrai, & alla l'inveſtir avec le Corps qui lui obéiſſoit : le duc d'Enguien demeura à Turquoin, pour contenir le duc de Lorraine & couvrir le ſiège.

Courtrai fut inveſti avec tant de négligence, que les Eſpagnols trouvèrent les moyens d'y jetter un puiſſant ſecours ſous les ordres d'Egli-Ponti, Général renommé pour la défenſe des places. A cette faute,
Ibidem. Gaſton joignit celle d'attaquer la Ville, par les endroits les mieux fortifiés ; enſorte que cette expédition, qui ne devoit durer que quatre ou cinq jours, l'arrêta plus de quinze, & coûta à l'armée, des fatigues exceſſives.

L'enceinte de Courtrai ſe trouva ſi vaſte, que les troupes manquèrent au duc d'Orléans pour en occuper toute l'étendue ; il ſe vit obligé d'appeller à ſon ſecours le duc d'Enguien, qui ſe retira fièrement en préſence du duc de Lorraine. On paſſa pluſieurs jours à conſtruire des lignes, des redoutes, des fortins,

pour mettre le camp en sûreté.

Pendant ce temps le duc de Lorraine avoit recours à la manœuvre la plus hardie, pour sauver Courtrai, ou au-moins pour en faire acheter bien cher la conquête : il s'avance avec une partie de son armée, jusqu'à la portée du canon des assiégeants, il se saisit de quelques hauteurs qui dominoient leur camp : il n'y avoit qu'un moyen de lui rendre son audace funeste ; c'étoit de marcher à lui, sans lui donner le temps de se reconnoître ; déja le duc d'Enguien avoit ordonné qu'on ouvrît des chemins vers lui, & qu'on disposât l'artillerie pour l'attaquer : mais le duc d'Orléans ne voulut jamais consentir au combat ; il soutenoit, d'après l'abbé de la Rivière, que n'ayant d'autre objet que la conquête de Courtrai, ce seroit manquer aux règles de l'art, que d'en suspendre un instant l'attaque, comme si la victoire n'eût pas été le plus court chemin pour entrer non-seulement dans cette place, mais dans presque toutes les autres des Pays- 1646.

Bas. Bientôt l'inſtant de vaincre
1646. s'évanouit ; le duc de Lorraine profita de la nuit, pour ſe fortifier dans les poſtes dont il s'étoit emparé ; on ne pouvoit plus l'en chaſſer qu'avec de grands périls ; on prit donc le parti de ſe retrancher auſſi ; mais cette manœuvre étonna le courage du ſoldat, & diminua ſa confiance.

Cependant le duc de Lorraine, fier de ſe voir établi impunément ſi près des lignes des aſſiégeants, les preſſe, les menace & entreprend de les aſſiéger lui-même. A l'aide de deux batteries de ſeize pièces de canon chacune, il ouvre une eſpèce de tranchée, contre les retranchements du camp ; le ſiège devint de jour en jour plus pénible & plus périlleux.

Hiſtoire du maréchal de Gaſſion, tom. IV.

L'armée Françoiſe étoit partagée en trois quartiers : celui du duc d'Orléans, du duc d'Enguien & du maréchal de Gaſſion ; ce dernier étoit le plus expoſé : ſes Sentinelles n'étoient éloignées de celles du duc de Lorraine, que de la portée du

piſtolet, & les corps d'armée d'environ trois cents pas. 1646.

Cependant, malgré la proximité de l'ennemi, on preſſa le ſiège avec vigueur; il y avoit deux attaques qui embraſſoient deux demi-lunes: la première, conduite par le duc d'Enguien, la ſeconde par Gaſſion. On admira à ce ſiège la grandeur d'ame du duc d'Enguien: ce Prince, touché de la ſituation périlleuſe de Gaſſion, alla le trouver pour lui offrir de lui ſervir de ſecond, & de marcher à ſon ſecours, toutes les fois qu'il en auroit beſoin. Le Maréchal, pénétré de reconnoiſſance, redoubla de ſoins, de vigilance & d'activité. Il donna de continuelles allarmes au camp, ne laiſſant repoſer les troupes ni jour ni nuit, dans la crainte d'être ſurpris: ſa conduite excita contre lui beaucoup de murmures & de plaintes; mais le duc d'Enguien, ſévère obſervateur de la diſcipline militaire, infatigable lui-même, prit hautement le parti de Gaſſion; il montroit à toute l'armée l'exemple de la vigilance; le plus

léger signal du Maréchal, le trou-
1646. voit toujours prêt à monter à che-
Ibidem. val. Mais on s'apperçut bientôt que Gassion, à portée de connoître à chaque instant le véritable état de l'ennemi, ne donnoit des allarmes aussi vaines & aussi fréquentes, que pour inquiéter le duc d'Orléans, & sur-tout, pour avoir le plaisir de faire mourir de frayeur l'abbé de la Rivière, pour qui il avoit conçu le plus souverain mépris.

Le duc d'Enguien, instruit des motifs secrets de Gassion, fut indigné; il ne pouvoit soutenir l'idée de voir un Général surcharger une armée entière de fatigues inutiles, pour son amusement particulier; d'ailleurs, ce jeu du Maréchal, l'exposoit lui même à un affront; en effet, en détachant tous les jours une partie de ses troupes au secours de Gassion, il affoiblissoit son quartier, & invitoit, en quelque sorte, l'ennemi à l'attaquer.

Relation du siège de Courtrai, par Beaulieu.

Histoire du maréchal de Gassion, tom. VI.

Quoi qu'il en soit, le Duc dissimula son chagrin, il traita toujours Gassion avec les mêmes égards & la

même confiance : il le consultoit préférablement à tous les autres Généraux ; mais il échappa à Gassion un nouveau trait, qui acheva de l'indisposer. Un jour qu'il l'avoit appellé à son attaque pour le consulter, le Maréchal le quitte brusquement au milieu de la conversation, & monte à découvert au haut de la tranchée, comme s'il eût voulu montrer quelque chose de nouveau au Prince ; mais en effet, pour faire ostentation de son courage, & éprouver celui du Duc. Enguien le pénétra bientôt : *Monsieur de Gassion*, lui dit-il, en le rappellant d'un ton tranquille & sévère, *vous croyez sans doute avoir fait une action d'une véritable valeur : Eh, croyez-vous, que dans l'occasion & le besoin, j'en fasse moins que vous ?* Gassion, honteux & déconcerté, eut recours aux excuses les plus soumises ; il répondit qu'il n'avoit jamais songé à tenter le courage d'un Prince qui avoit rempli l'Univers de la gloire de son nom ; qu'il ne se sentoit que trop humilié de lui avoir manqué ; mais qu'il répareroit sa

1646.

faute par un attachement sans bornes. Le Duc lui pardonna, jusqu'à ce que de nouvelles saillies, excitées, dit-on, par le cardinal Mazarin, le forcèrent de le priver de son amitié.

1646.

On a cru devoir conserver ce trait, qui peint si bien le caractère du duc d'Enguien; il confirme d'ailleurs ce que ce Prince, l'un des hommes les plus vrais qui aient jamais été, a protesté souvent dans sa retraite, que quelque grands & fréquents que fussent les dangers auxquels il s'étoit exposé à la tête des armées, il ne les avoit jamais cherchés, même dans le feu de la jeunesse, par une vaine ostentation de courage, mais uniquement pour animer le soldat, & décider la victoire. C'est ainsi que pensoient & agissoient les Annibals & les Césars, qu'il avoit pris pour ses modèles.

De morte Ludovici Borbonii, auctore P. Bergier.

Cependant le siège continuoit avec vigueur; une partie de l'armée passoit les jours & les nuits sous les armes, pour repousser le duc de Lorraine, tandis que l'autre pressoit

les attaques ; le Duc brusqua tellement la sienne, qu'il emporta bientôt la demi-lune : elle fut prise & reprise jusqu'à quatre fois en deux jours ; elle demeura enfin au pouvoir des Espagnols : il fallut avoir recours à une méthode plus lente, mais plus sûre, pour s'y établir solidement ; les progrès de Gassion, à son attaque, ne furent pas plus rapides. 1646.

Ce qui inspiroit tant de fierté & de courage à la garnison, c'est qu'elle voyoit du haut de ses murs l'armée Espagnole forte de près de trente mille hommes, toujours prête à forcer les lignes. A cet obstacle qui ralentissoit l'ardeur des François, se joignoit celui d'un temps également froid & pluvieux. La valeur des assiégés, & du côté des assiégeants la disette d'Ingénieurs, celle de poudre & de boulets, qui manquèrent plusieurs fois, quoique le Grand-Maître de l'artillerie fît lui-même à ce siège les fonctions de sa charge, la difficulté des convois qu'on ne tiroit de Menin qu'avec beaucoup de peine,

Histoire du maréchal de Gassion.

à cause des troupes ennemies qui
1646. inondoient la campagne, la lenteur des progrès, les fréquentes & vigoureuses sorties de la garnison, & sur-tout la proximité d'une armée formidable, qui tantôt menaçoit un quartier, & tantôt l'autre, étonnèrent tellement l'abbé de la Rivière, qu'il osa proposer à son Maître, en plein Conseil, de lever le siège; il appuya ce sentiment infâme de tous les artifices de l'éloquence, essayant de persuader qu'il n'y avoit point d'action honteuse à la guerre, lorsqu'elle étoit volontaire; qu'une retraite dictée par la nécessité & exécutée avec ordre, passeroit toujours pour sage & glorieuse; qu'enfin le danger où étoit exposé Monsieur, étoit si grand, qu'il n'y avoit point de François qui ne dût en frémir: c'est ainsi que le lâche déguisoit ses propres frayeurs, sous les apparences de zèle pour la personne de son Maître. Cependant la terreur de l'Abbé se communiquoit par degré, à presque tous ceux qui l'écoutoient: Gassion, qui s'en

apperçût, l'interrompit fiérement, en s'écriant : *Il faut avouer, M. l'Abbé, que les beaux esprits sont de pauvres engins de guerre.* Ces paroles, accompagnées d'un regard insultant, déconcertèrent tellement le foible Orateur, qu'il n'osa ajouter un mot de plus; Gassion poursuivit avec tant de force & de feu, qu'enfin le duc d'Orléans, ayant honte d'avoir balancé un instant, termina le Conseil, en disant, qu'il falloit emporter Courtrai à quelque prix que ce fût. 1646.

Le zèle ardent & généreux de Gassion, lui attira de la part du cardinal Mazarin, une lettre dans laquelle ce Ministre flatteur ne rougissoit pas de dire au Maréchal, que la personne de Monsieur étoit plus importante à l'Etat, que la prise de cent Villes, & la perte de vingt batailles ; sans doute que Gaston désavoua un langage si exagéré, si faux. Quel est en effet, on ne dit pas le Prince, mais le Roi assez lâche, pour vouloir racheter sa vie au prix d'un pareil sacrifice? Au-reste, le danger n'étoit pas si grand, que

l'imagination égarée de l'abbé de la
1646. Rivière l'avoit représenté; tous les efforts que le duc de Lorraine employa pendant plusieurs jours, contre les quartiers du duc d'Enguien & Gassion, n'aboutirent qu'à faire périr trois ou quatre cents hommes de part & d'autre, qui furent emportés par le canon.

Ce Prince, voulant essayer s'il ne seroit pas plus heureux contre celui du duc d'Orléans, passe, le 23 Juin, la Lys à Harlebec, & se présente, avec toute son armée, contre le retranchement de son Altesse Royale; mais tout se réduisit à des escarmouches qui durèrent deux jours entiers. Il paroît que les Espagnols n'avoient point pour objet de combattre les François avantageusement retranchés, mais de les inquiéter, de les fatiguer, & sur-tout de les empêcher d'attaquer Courtrai avec toutes leurs forces.

Deux jours après, l'ennemi, qui avoit disparu, se montre soudain à la vue du quartier de Gassion, il établit de nombreuses batteries, à

la faveur desquelles le marquis de Terlon s'avance, en plein jour, avec deux gros bataillons & six escadrons, soutenus de toute l'armée; mais après un combat très-vif, dans lequel Terlon fut pris & blessé, les Espagnols se retirèrent, emportant avec eux près de mille hommes tués ou blessés : ce fut le dernier effort du duc de Lorraine. 1646.

Relation du siège de Courtrai, par Beaulieu.

Déja le duc d'Enguien avoit fait de si grands progrès à son attaque, que Dégli-Ponti battit la chamade de son côté ; il lui envoya comme ôtages, plusieurs Officiers distingués, que le Prince conduisit lui-même à la tente du Généralissime. Il n'eût tenu qu'à Gaston d'avoir la garnison, composée de plus de trois mille hommes, prisonnière de guerre ; mais l'abbé de la Rivière, ennuyé d'un siège qui lui avoit coûté de si vives allarmes, & craignant de n'être jamais délivré de l'ennemi, engagea le Prince à accorder aux assiégés la plus honorable capitulation. Gaston étoit si ébloui de son triomphe, ses flatteurs lui exagéroient tellement la

gloire d'avoir réduit Courtrai, à la
1646. vue, & malgré les efforts d'une puissante armée, qu'il vit sans regret échapper de ses mains, trois mille hommes, dont la prise eût mieux valu que sa conquête.

Pendant que Dégli-Ponti obtient des conditions si avantageuses, le duc de Lorraine demande une surséance d'armes, & une conférence avec le comte de Marcheville, autrefois son Gouverneur, & alors Gentilhomme de son Altesse Royale, sous prétexte d'avoir à lui communiquer des choses qui regardoient particuliérement la gloire & les intérêts de Gaston. Le Prince, persuadé qu'il s'agit de quelques propositions de paix, consent à la trêve & à l'entrevue; mais le duc de Lorraine n'eut pas plutôt apperçu Marcheville, qu'il le conjure d'exhorter son Maître à prévenir la honte d'une défaite entière, en se retirant, tandis qu'il en étoit encore temps: le Comte lui ayant répondu, en riant, que son avis venoit trop tard, & que Monsieur étoit maître de Cour-

Histoire de Gassion, tom. IV.

Mémoires de Bussi-Rabutin, tom. I, p. 115.

trai, le Duc s'emporte avec fureur, contre le Gouverneur, le charge 1646.
d'imprécations, & menace de le faire pendre.

Mais cette colère, ces menaces, cette conférence même, n'etoient qu'un ſtratagême inventé par ce Prince ruſé, pour ſauver ſon armée, dont l'arrière-garde ne pouvoit manquer d'être battue par les François, ſi elle eût été pourſuivie à travers les défilés qu'elle avoit à franchir dans ſa retraite. Le duc de Lorraine ignoroit ſi peu la capitulation de Courtrai, que ſon armée ſe retiroit avec précipitation, pendant qu'il traînoit en longueur l'entrevue; les troupes de ce Prince, ne ceſſèrent de marcher le jour & la nuit ſuivante : ce ne fut qu'après qu'elles furent en ſûreté, que Gaſton comprit qu'il s'étoit laiſſé tromper; mais la priſe de Courtrai & l'eſpérance de nouveaux ſuccès, le conſolèrent aiſément.

Cependant, il fut obligé d'accorder quinze jours de repos à l'armée, que les fatigues de toute eſ-

1646. pèce, le mauvais temps, les maladies avoient presque ruinée ; il n'osoit d'ailleurs se commettre à l'événement d'un nouveau siège, à moins que le prince d'Orange ne le délivrât d'une partie des troupes Espagnoles, par une puissante diversion.

Une des principales raisons qui avoient déterminé Gaston à l'expédition de Courtrai, étoit le désir de préparer aux Hollandois la conquête d'Anvers ou de Gand ; cependant le Stadhouder, au mépris de ses promesses, étoit demeuré depuis le commencement de la Campagne, dans une inaction accablante. Ce n'étoit plus ce même Frédéric-Henri de Nassau, l'ennemi implacable du nom Espagnol, l'Allié le plus fidèle des François. La lenteur, l'incertitude, l'amour du repos, avoient succédé chez lui à l'activité, à la vigueur, à l'élévation de l'ame : on ne voyoit plus en lui que l'ombre & le fantôme de ce grand Capitaine, qui avoit si long-temps défendu la liberté de sa Patrie, contre toutes les forces de l'Espagne ; chaque jour son courage

Histoire du maréchal de Gassion, tom. IV.

dégénéroit, ses lumières s'obscurcissoient : il ne se mettoit plus en 1646.
campagne que par un sentiment de jalousie contre son fils, dont l'éclat naissant annonçoit un Héros, afin de le priver du commandement des armées, & l'empêcher d'achever la ruine de la maison d'Autriche.

C'est à Emilie de Solmes, épouse du prince d'Orange, qu'il faut attribuer un si grand changement : elle penchoit autant pour l'Espagne, que le prince Guillaume de Nassau pour la France ; elle ne se servoit de l'ascendant qu'elle avoit sur le cœur de son époux, que pour le faire survivre à sa gloire & à ses anciens sentiments. Au-reste, la division qu'on appercevoit dans la famille du Stadhouder, étoit presque aussi vive parmi tous les citoyens de la Hollande, partagés d'inclinations, de vues & d'intérêts différents : ceux-ci, plus avides d'argent que de gloire & de puissance, soupiroient après une Paix qui les mît à portée d'embrasser le commerce universel ; ceux-là regardoient comme une action hon-

teuſe & criminelle, de manquer à

1646. la France, dont l'appui avoit été le fondement de la liberté & de la grandeur publiques; ils vouloient qu'on profitât des forces & de l'alliance de cette Couronne, pour chaſſer à jamais les Eſpagnols des Pays-Bas, & agrandir l'Etat de pluſieurs Villes floriſſantes qui étoient à ſa bienſéance.

Mémoires de madame de Motteville, t. II.

Mais la ville d'Amſterdam, la plus riche & la plus puiſſante de la Hollande, ne redoutoit rien tant que de voir Anvers ſoumiſe à la République; elle craignoit que cette place, la plus avantageuſement ſituée des Pays-Bas, ne lui enlevât la plus grande partie de ſon commerce, & par conſéquent la ſource de ſon éclat & de ſes richeſſes; ſes Députés agiſſoient de concert avec la princeſſe d'Orange, pour faire perdre tous les ans à la République, les ſuccès de la campagne.

Si ce qu'on rapporte de l'origine de la haine d'Emilie de Solmes contre la France eſt vrai, il faut avouer que l'ame baſſe & avare de Mazarin,

fut funeſte au Royaume ; il avoit promis des diamants & des bijoux de grand prix à la princeſſe d'Orange, & il n'eut pas honte de manquer à ſa parole. De-là, la haine, le mépris, l'indignation de cette femme contre le Miniſtre, dont elle entreprit de ſe venger ; elle ſouffla dans preſque tous les eſprits la crainte, l'inquiétude, les ſoupçons, la défiance, contre l'ambition & la puiſſance des François. Bientôt, à l'aide d'une puiſſante cabale, elle vint à bout de faire conclure aux Etats Généraux une paix particulière avec l'Eſpagne. 1646. *Ibidem.*

Il eſt vrai que la Princeſſe n'avoit pas encore rempli toutes ſes vues ; il falloit du temps pour diſſoudre les liens d'une alliance qui duroit depuis plus de ſoixante ans, & détruire les reſtes de l'ancienne inclination des peuples pour la France. Le Stadhouder s'étoit donc vu obligé d'entrer en campagne avec vingt-cinq mille hommes, à la tête deſquels il eût pu ſubjuguer des Provinces entières ; mais fidèle au nou-

1646. veau plan qui lui étoit suggéré par son épouse, il marqua tant d'indifférence pour la prospérité des armes de la République, que les Espagnols publioient déja qu'il y avoit un traité secret entr'eux & la Hollande.

Quoique le duc d'Orléans eût peine à ajouter foi à ce bruit odieux, il ne laissa pas d'envoyer sommer le Stadhouder de remplir les promesses qu'il avoit faites à la France, d'agir vigoureusement; celui-ci témoigna le même zèle, mais il protesta en même temps, qu'il n'entreprendroit rien qu'il n'eût reçu un renfort de six mille hommes d'infanterie Françoise. Il feroit difficile d'exprimer quel fut l'étonnement de Gaston à cette proposition; son armée n'étoit guères plus nombreuse que celle du prince d'Orange : il falloit conduire ce secours au-delà du canal de Bruges, à la vue de trente mille hommes, maîtres des postes les plus avantageux de la Flandre; cependant, malgré cet obstacle, & quoiqu'il y eût lieu de présumer que le prince d'Orange ne feroit

Mémoires du maréchal de Gassion, tom. IV.

peut-être usage de ce renfort, que pour obtenir des conditions plus avantageuses de l'Espagne, la générosité l'emporta sur la défiance, & il fut décidé que les deux Princes escorteroient eux-mêmes ce détachement jusqu'à la portée de l'armée Hollandoise, quand ce ne seroit que pour faire voir à toute l'Europe, quels étoient le zèle & la confiance de la France pour ses Alliés. 1646.

En conséquence les François s'ébranlent de Courtrai, le 18 Juillet; le duc d'Enguien commandoit l'avant-garde. La marche ne fut ce jour-là que de trois lieues, à cause du grand nombre de défilés qu'il falloit traverser. Le lendemain, le Duc découvrit, à trois heures après midi, les Espagnols rangés en bataille sur des hauteurs, à l'entrée de la plaine de Bruges. Il envoie sur-le-champ un Aide-de-Camp au duc d'Orléans, pour l'instruire de la position des ennemis, & en même temps lui demander ses ordres pour les attaquer; Gaston témoigna la même envie, qu'Enguien de com- *Ibidem.*

battre ; mais il le conjura d'attendre
1646. qu'il l'eût joint : il pressa la marche
de l'artillerie & du reste de l'armée.

Arrivé auprès du duc d'Enguien, Gaston se confirma de plus en plus dans le dessein d'attaquer ; il concerta avec le jeune Duc le plan de la bataille ; il fut décidé que l'armée divisée en trois corps, marcheroit par trois points différents au duc de Lorraine, sous les ordres du duc d'Enguien, de Gassion & de Rantzau : le Duc, qui avoit examiné de près la contenance de l'ennemi, vouloit ne pas lui laisser le temps de se reconnoître ; mais on résolut de différer jusqu'au lendemain, à cause de l'approche de la nuit. L'une & l'autre armée la passèrent sous les armes ; les troupes légères, les Gardes avancées en vinrent plusieurs fois aux mains.

Enguien attendoit avec impatience le lever de l'aurore pour commencer le combat, ou plutôt la victoire ; tout sembloit concourir à la rendre certaine : la confiance & l'allégresse des François, l'inquiétude des Espagnols

gnols en qui l'on croyoit avoir apperçu quelque eſpèce de déſordre 1646.
& de confuſion; jamais le duc d'Orléans n'avoit paru ſi gai & ſi réſolu. Ce Prince, rendu à lui-même depuis l'abſence de ſon *Remora*, (c'eſt ainſi que Gaſſion appelloit l'abbé de la Rivière) n'étoit plus ce même Général incertain, irréſolu, dont la prudence timide avoit en quelque ſorte découragé les troupes au ſiège de Courtrai; mais un héros digne de combattre avec Enguien. Sa joie s'étoit communiquée à toute l'armée, qui déja faiſoit retentir l'air des cris de *Vivent le Roi & les Princes*; mais toutes ces eſpérances de victoire s'évanouirent bientôt. Le duc d'Enguien, en entrant le premier dans la plaine, ne rencontra que quelques troupes légères qui n'étoient demeurées dans leur poſte, que pour favoriſer la retraite de l'armée Eſpagnole, qui étoit allée chercher un aſyle ſous le canon de Bruges. Le Prince, frémiſſant de colère, ſe met à la tête des Coureurs, & pourſuit l'ennemi : il fit pluſieurs priſonniers de

ſa main, & entr'autres un Officier,
1646. à qui il demanda pourquoi les Eſpagnols n'avoient pas reçu la bataille dans des poſtes ſi avantageux. *C'étoit bien leur deſſein*, répondit celui-ci, ſans le connoître; *mais quand ils ont appris que le duc d'Enguien étoit à l'avant-garde, ils ont changé de réſolution.* Le Duc, ſans lui repliquer un ſeul mot, continua ſon chemin.

Mémoires de Buſſi-Rabutin, t. I, pag. 126 & 127.

L'armée marcha ſans aucun obſtacle toute la journée, & arriva vers le ſoir au bord du canal de Bruges, qui a quarante pas de largeur; elle ſouffrit beaucoup dans ſa route. A ce temps froid & pluvieux dont on a parlé, avoit ſuccédé tout-à-coup une chaleur ſi exceſſive, qu'on vit tomber morts pluſieurs ſoldats dans leurs rangs. Le premier ſoin du duc d'Enguien, fut de jetter trois ponts ſur le canal; mais quoique le prince d'Orange ne fût campé qu'à trois lieues de-là, il ne vint point ſaluer les Princes, il ſe contenta d'envoyer ſon fils, le prince Guillaume, avec un détachement de trois mille chevaux, & beaucoup d'excuſes de ſa part.

Ibidem.

Mémoires du maréchal de Gaſſion, tom. IV.

Le lendemain, le duc d'Orléans tint conseil en pleine campagne; le prince Guillaume y fut admis: il avoua, avec beaucoup de franchise & de douleur, que son père paroissoit résolu à ne rien entreprendre, & que la Hollande ne craignoit pas moins le siège d'Anvers que l'Espagne même. Quoiqu'après cette découverte, on eût pu se dispenser d'affoiblir l'armée d'un corps de six mille hommes, on ne laissa pas de les faire partir sous les ordres du maréchal de Grammont, tant on appréhendoit de fournir le plus léger prétexte à la défection des Alliés. 1646.

Cependant il s'agissoit de ramener l'armée ainsi considérablement diminuée, sur les bords de la Lys, où étoient les magasins; la retraite, à la vue d'un ennemi supérieur, ne devenoit pas moins périlleuse que la marche qu'on vient de décrire. Comme c'étoit l'arrière-garde qui devoit être la plus exposée, le duc d'Enguien se chargea de la conduire; déja le duc de Lorraine, honteux d'avoir abandonné les passages, quelques *Ibidem.*

jours auparavant, s'étoit avancé jusqu'au bourg de Teil, pour réparer
1646. sa faute & combattre; mais les généraux Espagnols n'osant consentir à un événement décisif, le Duc céda encore son poste & se retira à Bruges. Enguien ne trouva sur sa route qu'une grande garde de Cavalerie qu'il battit, dissipa & poursuivit jusque sous le canon de cette place.

Pendant ce temps-là l'avant-garde, commandée par Gassion, forçoit le Château d'Inglemunster, dont la garnison, composée de cent vingt hommes, fut faite prisonnière de guerre. C'est ainsi qu'après les manœuvres les plus audacieuses, l'armée, sans avoir perdu, pour ainsi dire, un seul homme, reprit ses anciens postes sur la Lys. On ne sçauroit exprimer combien ce succès éleva le courage des François, & diminua celui de leurs ennemis.

Cependant le duc d'Orléans se voyoit en état d'assiéger les places situées sur l'Escaut; il n'avoit, pour ainsi dire, que l'embarras du choix; les Espagnols dégarnirent les côtés

de la mer, pour fortifier les Villes qu'ils croyoient menacées; c'étoit-là l'instant que les deux Princes attendoient, pour marcher vers la mer : déja Gassion, détaché avec un corps de troupes, avoit forcé le passage des rivières d'Isser, de la Colme & de divers canaux qui servent de rempart à la ville de Berg-Saint-Vinox ; il avoit emporté le fort de Vestimuler, & beaucoup de redoutes garnies d'artillerie & de troupes. 1646.

Les chemins ainsi ouverts, les ducs d'Orléans & d'Enguien marchèrent avec toute l'armée à Berg, dont la conquête ne les arrêta que deux jours ; la garnison composée de six cents hommes, fut faite prisonnière de guerre.

Cet exploit en annonçoit de plus importants ; le duc d'Enguien, qui ne cherchoit qu'à rendre cette campagne éclatante, proposa le siège de Dunkerque ; mais la grandeur de l'entreprise étonna le duc d'Orléans, il préféra la conquête de Mardick ; la gloire de subjuguer

Dunkerque étoit réservée à un plus
1646. grand Capitaine.

Mardick est situé au bord de la mer entre Dunkerque & Gravelines, à deux lieues de distance de ces deux Villes : ce n'étoit qu'un double fort de terre, mais environné d'une triple enveloppe d'ouvrages palissadés & fraisés : elle commandoit un canal qui communique à Dunkerque : l'avantage de sa situation, la valeur de la garnison qui montoit à plus de trois mille hommes, la faisoient passer pour une des plus fortes places des Pays-Bas ; mais ce qui rendoit Mardick, en quelque sorte imprenable, c'est que le marquis de Caracene, campé avec une armée sous Dunkerque, rafraîchissoit tous les jours la place, par le moyen du canal dont on a parlé ; il la relevoit tous les vingt-quatre heures, sans coup férir, comme un poste ordinaire.

Mémoires de Bussi-Rabutin, t. I.

La conquête de Mardick avoit illustré, la campagne précédente, les armes de Gaston ; mais cette place qui lui avoit coûté vingt jours

Relation de la prise de Mardick, par Beaulieu.

de tranchée ouverte, beaucoup de sang & de trésors, devint la proie des Espagnols en une heure : il ne leur en coûta que quelques échelles & sept ou huit hommes pour la prendre. Le duc d'Orléans voulant réparer, à quelque prix que ce fût, la honte de cette surprise, parut le 4 Août devant Mardick, à la tête de son armée, divisée en trois corps. 1646.

Il campa avec le premier, du côté qui regarde Dunkerque ; le corps de Gassion étoit posté vis-à-vis Gravelines ; le quartier du duc d'Enguien occupoit le reste de l'enceinte, & communiquoit avec ceux de son Altesse Royale & de Gassion. On forma deux attaques ; celle d'Enguien embrassoit le fort d'en-bas ; Gassion, chargé de réduire celui d'en-haut, ouvrit la tranchée dans les dunes mêmes ; le duc d'Orléans fournissoit tour à-tour des Régiments de son corps pour chaque attaque.

L'émulation étoit si vive entre le duc d'Enguien & Gassion, que les lignes furent achevées en trois jours, la tranchée ouverte, & deux batte-

ries de huit piéces de canon établies
1646. dans les deux attaques.

Mémoires du maréchal de Gassion, tom. IV.

Mais cette activité si nécessaire par-tout ailleurs, devint funeste par l'imprudence de Gaston ; il ne pouvoit prendre Mardick, sans être maître de la mer : il est vrai que la Hollande lui avoit promis une flotte ; mais il n'attendit pas qu'elle fût arrivée, pour former le siège. Don Fernand-Solis, l'un des meilleurs Généraux d'Espagne, qui défendoit Mardick, profita de la précipitation du duc d'Orléans, pour faire des sorties d'autant plus fréquentes & vigoureuses, qu'il renvoyoit chaque jour à Dunkerque, les malades & les blessés, & qu'il en recevoit toutes les vingt quatre heures, des troupes fraîches, des vivres, des munitions & des secours de toute espèce. Il est constant que si l'armée navale de Hollande ne fût enfin venue bloquer le Port, & intercepter la communication avec Mardick, il eût fallu renoncer à une entreprise si difficile, si périlleuse, ou se résoudre à la voir durer aussi long-temps que le siège d'Ostende.

Mémoires de Bussi-Rabutin, t. II.

Le lendemain de l'ouverture de la tranchée, les assiégés firent une sortie sur le quartier de Gassion ; on combattit de part & d'autre avec un courage surprenant ; mais enfin les Espagnols furent repoussés avec perte de plus de trois cents hommes : il n'en coûta guères moins au vainqueur. 1646.

Cette sortie, suivie de plusieurs autres, servit de prélude à une des plus grandes & des plus sanglantes qu'on eût jamais vues : elle fut dirigée sur la tranchée du duc d'Enguien, que l'ennemi avoit paru respecter jusqu'alors. Il est constant que sans les ressources étonnantes que le Prince trouva dans son courage & sa présence d'esprit, la tranchée eût été comblée, & le canon encloué.

La nuit du 12 au 13, le marquis de Castelnau-Mauvissière, Maréchal de Camp, s'étoit établi avec beaucoup de peine & de perte sur la palissade de la contrescarpe attaquée par le Prince ; le Duc venoit de sortir de la tranchée pour aller dîner, persuadé qu'après le combat de la nuit,

O v

1646. les assiégés se reposeroient pendant le jour. Mais Don Fernand-Solis qui, peut-être, avoit observé son départ, fit sortir de la place, sur les onze heures du matin, deux cents hommes d'élite & cent Pioniers soutenus d'un bataillon de six cents hommes. Chasser les François de la contrescarpe, battre le régiment de Vatteville Suisse, & un régiment Anglois qui gardoient la tranchée, gagner & ruiner les travaux, ne fut que l'ouvrage d'un moment.

Relation du siège de Mardick, par Beaulieu.

Au bruit du feu, le Duc revient sur ses pas, accompagné du marquis de Laval & du comte de Marsin, Maréchaux de Camp, du duc de Nemours, du prince de Marsillac, du duc de Pont-de-Vaud, des comtes de Fleix, de la Roche-Guion, de Thémines, & de plusieurs autres Volontaires qui ne le quittoient presque jamais. Le premier objet qu'il apperçut, fut la confusion & la déroute des siens; il alloit lui-même être enveloppé ou réduit à fuir, sans la Compagnie des chevaux-légers de M. le Prince, que le comte de

Mémoires de Bussi-Rabutin, tom. I, p. 127.

Buſſi-Rabutin lui amena du poſte où il l'avoit placé : il ordonne au Comte de la partager en deux, d'en oppoſer une partie au bataillon Eſpagnol, & de marcher avec l'autre à la tranchée, tandis qu'il y monteroit de l'autre côté avec tous les Seigneurs qui le ſuivoient. 1646.

A la vue du Prince en pourpoint & l'épée à la main, les Suiſſes & les Anglois ſe rallient, reprennent courage & ſuivent ſes pas ; tout tombe bientôt ſous les coups d'Enguien; déja il avoit coupé du fort & taillé en pièces tout ce qu'il y avoit d'Eſpagnols, ſans qu'il s'en ſauvât un ſeul, tant l'ennemi à ſon ſeul nom, qui retentiſſoit par-tout, avoit conçu d'effroi. Ce fut dans cet inſtant que Buſſi, qui de ſon côté avoit arrêté le bataillon dont on a parlé, le rencontra : *Non jamais*, s'écrie cet Ecrivain, *l'imagination d'un Peintre ne ſçauroit repréſenter Mars dans la chaleur du combat, avec autant de force & d'énergie.* Le Duc étoit couvert de ſueur, de pouſſière & de fumée ; le bras dont il tenoit ſon épée étoit enſanglanté

jusqu'au coude, le feu lui sortoit
1646. des yeux, la mort voloit devant
lui. Bussi, ému du sang dont il
Ibidem. le voyoit inondé, lui demanda, s'il
étoit blessé. *Non, non*, dit-il,
c'est le sang de ces coquins, & en même temps il acheve de rétablir les Suisses & les Anglois dans tous leurs postes.

Le combat dura une heure presqu'entière; pendant tout ce temps-là, Enguien fut exposé à tout le feu du bataillon dont on a parlé, qui, sans avancer, continuoit de combattre; celui qui partoit de la contrescarpe, de l'ouvrage à corne, des demi-lunes, de la courtine & des bastions, remplissoit la tranchée, tout le monde trembloit pour les jours du Prince, éloigné seulement de vingt pas de cette artillerie chargée à cartouche, & le conjuroit de se retirer; mais le Duc accoutumé à se regarder comme invulnérable, lorsqu'il s'agissoit de rappeller ou de décider la victoire, ne quitta point la tranchée qu'il ne l'eût entiérement regagnée.

Pendant qu'il remplissoit avec tant d'éclat les fonctions de Général & de Soldat, les Chevaux-légers de M. le Prince & les Volontaires enfonçoient le bataillon Espagnol. Ce fut plutôt l'envie de se signaler que la nécessité qui donna lieu à ce nouveau combat. Bussi, qui voyoit le duc de Nemours & les autres Volontaires, brûlants du desir de charger, céda à leurs instances : lui & Laval s'avancent à dix pas du bataillon, sur lequel ils tirent leurs pistolets ; mais en même temps part une horrible décharge qui renverse morts les comtes de la Roche-Guion, de Fleix, le marquis de Thémines, le chevalier de Fiesque, & plusieurs autres; le duc de Nemours, le prince de Marsillac, le duc de Pont-de-Vaud, le marquis de l'Hôpital, sont dangereusement blessés ; Bussi, le marquis de Laval & le chevalier de Beaujeu, eurent leurs chevaux tués sous eux ; de quarante-cinq Chevaux-légers, il n'en revint que vingt au camp avec leurs chevaux, & ils auroient presque tous été tués, si leurs 1646. *Ibidem.*

armes n'eussent été à l'épreuve du
1646. mousquet. Cependant le bataillon qui avoit beaucoup perdu, se retira dans la place, à la faveur de l'artillerie; le duc d'Enguien, témoin de l'action, renvoya Bussi à son poste, en lui disant, que s'il avoit à prendre un second dans l'armée, il n'en choisiroit point d'autre que lui. Ainsi fut terminé ce combat qui coûta beaucoup plus de monde aux assiégés, qu'aux François. Mais la mort & les blessures de tant de gens de qualité, remplissoient la Cour & l'armée de deuil & d'amertume: pour comble de malheur, la disette, les fatigues & les maladies contagieuses, achevoient de décourager les troupes; Caracène & Lamboi se préparoient à fondre sur les assiégeants, & la flotte des Alliés ne paroissoit pas.

Ibidem.

Le 15 Août, l'ennemi parti de Dunkerque au nombre de trois mille chevaux, tomba à la pointe du jour sur les retranchements de Gassion; peu s'en fallut qu'ils ne fussent emportés. Mais enfin, ce Maréchal à

Relation du siège de Mardick, par Beaulieu.

l'aide du marquis de Villequier, le repoussa, lui tua deux cents Maîtres, 1646.
& lui prit un étendart; cette même journée manqua d'être encore plus funeste à la France. Le duc d'Enguien, qui ne sortoit presque point de la tranchée, fut sur le point de périr par l'imprudence d'un soldat, qui laissa tomber à ses pieds une grenade qui s'enflamma, lui brûla une grande partie du visage, & le blessa considérablement au bras. Le Gazetier, croyant qu'il étoit plus glorieux à ce Prince d'être ainsi traité par l'ennemi, s'avisa d'écrire que le coup qu'il avoit reçu partoit de Mardick; mais le Duc, l'homme le plus vrai de son siècle, & qui méprisoit le plus la fausse gloire, fut le premier à se moquer de l'impertinence & de la fausseté du Gazetier.

Mémoires de Bussi-Rabutin, tom. I, p. 130.

Cependant l'armée, qui avoit mis toutes ses espérances en la personne du duc d'Enguien, fut consternée de sa blessure : l'inquiétude étoit si grande, les marques d'amour & de vénération, que chaque Corps s'empressoit de lui donner, si vives,

que le duc d'Orléans, quoique d'ail-
1646. leurs très-touché du zèle du Prince, eut bien de la peine à dissimuler sa jalousie : ce fut un des principaux motifs qui le déterminèrent à renoncer au commandement de l'armée après la prise de Mardick ; & bientôt après dans la douleur où il étoit de voir les vœux de tous les gens de guerre déclarés en faveur d'Enguien, il aima mieux ne plus paroître à la tête des troupes, que d'être témoin de la gloire & du triomphe du jeune Héros. Depuis que ce Prince étoit détenu au lit, incapable d'agir, le soldat sembloit avoir perdu toute son activité, les progrès du siège languissoient ; on ne gagnoit pas un pouce de terre qu'il ne fût arrosé de sang ; déja on commençoit à désespérer du succès, lorsqu'enfin parut l'escadre Hollandoise, composée de six vaisseaux de guerre. Ce secours suffisoit pour bloquer le port de Mardick ; mais il falloit des frégates pour s'emparer du canal ; M. d'Antouville en amena des ports de France, avec lesquelles il eut la

gloire de battre celles de Dunkerque. Cet exploit valut aux François la possession du canal ; la communication avec Dunkerque fut enfin coupée à la garnison, qui se trouva réduite à ses propres forces. 1646.

Don Fernand-Solis ne laissa pas de se défendre encore plusieurs jours avec la même vigueur ; sa résistance coûta la vie au comte du Terrail, Maréchal de Camp, & au comte de Grignan, Capitaine aux Gardes. Enfin, ce brave Officier, voyant toute son artillerie démontée, & les dehors de la place emportés, battit la chamade à l'attaque du duc d'Enguien : il lui envoya jusque dans sa tente, quatre de ses principaux Officiers, en qualité d'ôtages.

Le Duc, à qui sa blessure ne permettoit pas encore de sortir, donna ordre qu'on les conduisît au duc d'Orléans ; mais ce Prince ne voulut jamais y consentir, il se rendit lui-même chez Enguien : ni l'un ni l'autre ne voulurent accorder de capitulation aux assiégés, que celle

Relation du siège de Mardick, par Beaulieu.

d'être prisonnière de guerre. La gar-
1646. nison montoit encore alors à près de trois mille hommes : on trouva dans le fort vingt-quatre pièces de canon, & une quantité étonnante de munitions de guerre & de bouche.

Mais pendant que les François réduisoient Mardick avec tant de péril, le marquis de Caracène, qui, des portes de Dunkerque, avoit paru tout-à-coup sur la Lys, surprenoit Menin, dont il passa la garnison & une partie des habitants au fil de l'épée : le Quesnoi, effrayé de cet exemple, ne fit aucune résistance. Ce Général auroit poursuivi plus loin la victoire, si l'on ne se fût hâté de lui opposer le marquis de la Ferté-Sennecterre, qui, avec un camp volant de quatre mille hommes, portoit le fer & le feu dans toute l'étendue de la province de Luxembourg.

Histoire du maréchal de Gassion, tome IV.

Après la conquête de Mardick, le duc d'Orléans se hâta d'aller jouir de son triomphe à la Cour, laissant au duc d'Enguien, qui n'étoit pas

encore rétabli de sa blessure, le vain titre de Généralissime, avec une armée épuisée de fatigues, & réduite à dix mille hommes. Les maladies contagieuses répandues dans l'armée, furent le prétexte de la retraite de Gaston; mais la véritable raison fut l'impossibilité de moissonner de nouveaux lauriers. Le cardinal Mazarin connoissoit si bien la situation critique des affaires dans les Pays-Bas, qu'il écrivit aux maréchaux de Gassion & de Rantzau, Lieutenants du duc d'Enguien, de ne pas se laisser éblouir par les occasions que la fortune pourroit présenter d'entreprendre quelque siège; que les Espagnols, presque d'accord avec la Hollande, n'attendoient que cet instant pour tomber sur eux avec toutes leurs forces; qu'il n'y avoit d'autre parti à prendre dans les circonstances, que de se retrancher sur la défensive; en un mot, que c'étoit vaincre que de n'être pas vaincu.

1646.

Ibidem.

Mais, avant que d'entrer dans le détail des grands exploits qui signa-



lèrent le reste de la campagne, &
1646. qui durent causer autant de joie que d'étonnement au cardinal Mazarin, on ne peut s'empêcher de rendre compte d'un démêlé éclatant que le duc d'Enguien eut avec ce Ministre; il auroit eu d'étranges suites, sans la modération & la grandeur d'ame du jeune Prince.

On a vu, au commencement de la campagne, que le Cardinal avoit formé le projet d'une invasion, jusque dans le fond de l'Italie, tant pour effrayer & humilier le Pape Innocent X (Pamphilio), que pour s'emparer des côtes de la Toscane, & préparer la conquête de Naples & de Sicile; on a vu aussi que le duc d'Enguien, destiné à la conduite de cette grande entreprise, n'en avoit été détourné que par le Prince son père, qui craignoit que lorsqu'il seroit une fois embarqué dans une expédition si éloignée, on ne le laissât manquer de tout, & qu'il n'échouât.

A son refus, le prince Thomas de Savoie, Général habile, mais

malheureux, parut sur les côtes de Tofcane, & affiégea Orbitello; il étoit fecondé par une armée navale aux ordres du duc de Brézé, Amiral de France, dont la réputation fur mer, égaloit prefque celle du duc d'Enguien fur terre. Brézé attaqua la flotte Efpagnole & la battit; mais il fut tué dans le fein de la victoire, d'autant plus regretté, qu'il réuniffoit tous les dons de la nature & de la fortune. L'élévation de fon ame égaloit fa valeur; il n'y avoit point d'année qu'il ne diftribuât plus de cent mille livres à la Nobleffe indigente; on peut dire enfin, que de tous les héritiers du cardinal de Richelieu, nul ne mérita, comme le duc de Brézé, les grands emplois où il fut élevé dès fon enfance. 1646.

Hiftoire de Louis XIV, par Larrey, t. I.

La mort de ce Héros, qui n'avoit que vingt fept ans, déconcerta les vaftes deffeins du cardinal Mazarin; la flotte Françoife s'enfuit dans les ports de France, comme fi elle eût été vaincue; le prince Thomas leva le fiège d'Orbitello; le comte de Doignon, favori du jeune

Hiftoire du maréchal de Gaffion, tom. IV.

Brézé, se jetta dans Brouage, place
1646. dont l'Amiral avoit été Gouverneur, & s'en empara. Non-seulement l'audace de ce Gentilhomme demeura impunie; mais elle lui valut dans la suite, à la faveur des guerres civiles, le bâton de Maréchal de France.

Cependant M. le Prince ayant appris, avant la Cour même, la nouvelle de la victoire & de la mort du duc de Brézé, demande hautement pour le duc d'Enguien, la charge d'Amiral, le gouvernement de Brouage, de la Rochelle, des Isles de Ré & d'Oléron, la dépouille entière de Brézé. Les prétentions du Prince ne doivent point étonner: elles étoient alors consacrées par l'usage. Comment la Cour s'en dispensera-t-elle vis-à-vis d'un Prince du sang, qui avoit eu la gloire & le bonheur de rendre lui seul, plus de services à l'Etat, que tous les Généraux & les Ministres ensemble? Mais la réputation d'Enguien fut ce qui lui nuisit le plus. D'un côté Mazarin ne pouvoit consentir à augmen-

ter la fortune & la puiſſance d'un Prince que ſes victoires, l'amour & la confiance des peuples & des troupes, ne lui rendoient déja que trop formidable; de l'autre, il ne ſçavoit de quel prétexte couvrir ſon ingratitude : ſa perplexité augmentoit de jour en jour par les inſtances de M. le Prince, qui ne ceſſoit de le preſſer, de le menacer, & qui enfin s'abſenta de la Cour frémiſſant de colère. Le duc d'Enguien ne s'oublia pas dans ces circonſtances; il écrivit à la Reine des lettres remplies de reſpect; mais il ſoutenoit ſes droits avec d'autant plus de force, qu'on avoit laiſſé preſque tous ſes ſervices ſans récompenſe. Ce qui mit le comble à l'inquiétude du Miniſtre, c'eſt que le duc d'Orléans, touché du zèle & de l'attachement que lui avoit témoigné le duc d'Enguien dans cette campagne, s'expliqua fortement en ſa faveur. L'orage groſſiſſoit tous les jours; Mazarin ne trouva d'autre moyen de le conjurer, qu'en perſuadant à la Reine de prendre pour elle-même l'Ami-

1646.

Mémoires de Madame de Motteville, t. II.

rauté. M. le Prince fut d'autant plus
1646. indigné contre le Miniſtre, que par ce dénouement imprévu, il s'attribuoit à lui-même les fonctions, & ſur-tout les revenus de cette charge, dont il jouit en effet jusqu'en 1653.

Mémoires de Buſſi-Rabutin, tom. I, p. 135.

Cependant M. le Prince diſſimula ſon reſſentiment, il ſe réduiſit à demander un dédommagement; Mazarin l'accabla de promeſſes dont il reconnut bientôt l'illuſion & la vanité. On prétend que ce Prince, l'homme d'ailleurs le plus ſage du Royaume, écrivit à ſon fils dans les premiers mouvements de ſon indignation, que c'étoit pour une affaire auſſi importante, qu'il falloit ſe brouiller à la Cour, & non pas en caſſant le bâton d'un Exempt des Gardes du duc d'Orléans; que quelque parti qu'il prît, il lui feroit toucher ſur la frontière deux millions. Si le fait eſt vrai, on doit l'attribuer aux premiers mouvements de la colère qu'il déſavoua bientôt; en effet, jamais Prince n'a paſſé pour être plus ſincérement attaché aux intérêts de l'Etat

l'Etat. Quoi qu'il en soit, le duc d'Enguien ne prit point d'autre parti que celui de faire rougir le Cardinal de l'excès de son injustice, à force d'exploits & de victoires. Si ce Prince se fût toujours vengé ainsi, il faut avouer que sa vertu eût éclipsé celle des plus grands hommes de l'Histoire ancienne & moderne. 1646.

Pendant que le Duc, à un âge où les passions dominent avec tant d'empire, donnoit des marques d'une modération si magnanime; Mazarin, toujours effrayé des liaisons du jeune Prince avec le duc d'Orléans, s'engagea de la manière la plus solemnelle à lui donner satisfaction, à la fin de la campagne : en même temps la Reine accorda à Gaston son rappel de l'armée, d'autant plus volontiers, qu'on regardoit comme un point capital de le séparer du duc d'Enguien, qui l'avoit en quelque sorte subjugué : on envoya par le même Courier un pouvoir sans bornes au nouveau Général : on le laissoit maître d'agir comme il jugeroit à propos, pour la gloire de

Histoire du traité de Vestphalie, t. IV.

l'Etat. Mazarin, qui connoiſſoit la
1646. grandeur d'ame de ce Prince, ne
doutoit point qu'il ne fût touché
des marques de confiance qu'il recevoit, dans le temps même qu'on
ſembloit être en droit de ſe défier
de ſon reſſentiment. La joie de ſe
voir ſur le point de rendre de nouveaux ſervices à l'Etat, rendit le
Duc inſenſible à la douleur de ſes
bleſſures, à l'ingratitude & à l'envie.

Telle étoit la ſituation des affaires, lorſque le duc d'Orléans partit
de l'armée; il proteſta au duc d'Enguien, en l'embraſſant, qu'il ſoutiendroit toujours avec la même vigueur la juſtice de ſa cauſe; mais
les careſſes de la Reine, un don de
cent mille écus qu'on lui accorda
pour ſon jeu, un autre de vingt
mille diſtribué à propos à l'abbé de
la Riviere, & encore plus les grandes actions du duc d'Enguien, dont
l'éclat effaçoit les exploits de Gaſton, le refroidirent peu-à-peu; &
enfin il oublia entièrement les intérêts de ſon ami.

Hiſtoire du maréchal de Gaſſion, tom. IV.

Cependant il s'agissoit de tenir la campagne avec une armée épuisée & délabrée. Il n'y a peut-être point de Général qui n'eût jugé comme Mazarin, que c'étoit vaincre que de conserver les conquêtes ; mais quoiqu'on touchât au mois de Septembre, le duc d'Enguien méditoit en secret des entreprises, dont le succès devoit mettre le comble à la prospérité des armes Françoises. 1646.

De tous les exploits qui pouvoient couronner la campagne, nul ne dévoit être plus utile & plus agréable à la Nation, que la conquête de Dunkerque ; il y avoit long-temps que le Duc s'occupoit de ce projet, & l'on a vu qu'il n'avoit pas tenu à lui que le duc d'Orléans n'en eût la gloire. Ce n'est pas qu'il n'y eût des obstacles aussi multipliés qu'effrayants à surmonter : il falloit battre le marquis de Caracène, retranché avec huit ou dix mille hommes, derrière une multitude de rivières & de canaux ; prendre Furnes, se rendre maître de la

Relation du siège de Dunkerque, par Sarrasin.

mer, & contenir la principale ar-
1646. mée d'Espagne.

Animé par le désir de vaincre de si grandes difficultés, le duc d'Enguien marche le 4 Septembre à Honscotte, où il laisse ses bagages. Voici les dispositions qu'il fit pour franchir les quatre canaux formés par la rivière de Colme, & défendus par des troupes aussi nombreuses que les siennes.

Le maréchal de Gassion eut ordre de marcher à Alverguem, sur la rivière de Loos, de s'emparer du Bourg du même nom, de passer la Colme, & de prendre rapidement la route de Furnes, pour l'investir; pendant ce temps-là, le marquis de Laval devoit marcher à la gauche de Gassion, & forcer un corps d'Infanterie retranché derrière la Colme même; & le marquis de Villequier fut chargé de s'emparer du poste de Vulpen, que Caracène avoit fortifié : le duc d'Enguien s'étoit réservé à lui-même le soin de soutenir ces détachements avec le gros de l'armée.

Le 5, à la pointe du jour, les

corps avancés s'ébranlent en même temps; ils trouvèrent sur leur route de puissants obstacles. L'abord de tant de rivières & de canaux, étoit d'autant plus difficile, qu'il n'y avoit qu'une chaussée pour en approcher; cette chaussée étoit coupée de distance en distance par des retranchements de nombreux abattis d'arbres, par des forts & des redoutes remplies de canon. Cependant Gassion franchit toutes ces barrières, & s'ouvre les chemins de la rivière de Loos qu'il passe à la nage; il s'empare du Bourg du même nom, & fait prisonniers deux cents Espagnols qui le défendoient. Au même instant, il apprend que le comte de Buquoi marche à Ypres avec quinze cents chevaux, ne laissant dans les postes d'Alverguem & de Wotthen, que douze compagnies de Cavalerie & un régiment d'Infanterie. Sur cette découverte, le Maréchal presse sa marche, & apperçoit la plupart des Cavaliers, qui, croyant n'avoir rien à craindre à cause de la situation des lieux,

1646.

Histoire du maréchal de Gassion, tom. IV.

Relation de la prise de Furnes, par Beaulieu.

étoient épars çà & là dans la plaine, 1646. au delà des canaux. Quoique Gassion n'eut qu'une poignée de Soldats, il passe les canaux à la nage, & tombe si brusquement sur l'ennemi, qu'il le disperse & le met en fuite; il en tue environ cent vingt, en prend autant, avec tous les chevaux des douze Compagnies. On admira dans cette action la valeur du jeune Caracène, neveu du Général du même nom. Cet Officier, voyant qu'il *Ibidem.* ne pouvoit arrêter la déroute des siens, se précipita au milieu des escadrons François, ne cherchant qu'à vendre chérement sa vie : ses vœux ne furent point exaucés, il en fut quitte pour une blessure & la prison. A la nouvelle de cet échec, Buquoi n'osa poursuivre sa route, il rebroussa chemin par Dixmude & Nieuport, où il joignit le marquis de Caracène.

Pendant ce temps-là, Laval combattoit avec la même fortune; il *Ibidem.* força & défit dans son poste, le régiment d'Infanterie, retranché derrière la Colme.

Cependant le marquis de Villequier construisoit un pont sur la Colme, pour faciliter le passage du gros de l'armée; mais, malgré tout son zèle, un orage, accompagné d'une pluie violente, ralentit la marche des troupes; le pont ne fut point achevé, & l'on fut forcé de s'arrêter toute la nuit dans ce poste. Le duc d'Enguien, impatient d'achever la victoire, n'attendit point que les ténèbres eussent disparu, pour ordonner à Villequier de poursuivre sa route : celui-ci apperçut au lever de l'Aurore, les Espagnols qui, après avoir rompu le pont de Vulpen, s'enfuyoient dans le plus grand désordre vers Nieuport; il en avertit le Prince qui accourut lui-même; mais le temps qu'on employa au rétablissement du pont, lui déroba la gloire de la défaite entière de Caracène : tout ce qu'il put faire, fut d'atteindre une partie de l'arrière-garde qu'il défit. Il prit un assez grand nombre d'ennemis, neuf drapeaux, une partie de l'artillerie, & tous les bagages; il ne cessa de

1646.

Ibidem.

pourſuivre les vaincus, juſqu'à Nieuport, d'où il vint fondre ſur Furnes.

1646.

Cette Ville, alors aſſez belle & aſſez floriſſante, n'avoit pour défenſe qu'un mur, fortifié de vieilles tours, un foſſé rempli d'eau, & une garniſon de cent cinquante Mouſquetaires : elle fut forcée en deux heures. En entrant dans la place, le Duc admira l'avantage de ſa ſituation, & la fertilité prodigieuſe de ſon territoire en pâturages.

Ce ne fut pas ſans étonnement que toute l'Europe apprit les ſuccès du duc d'Enguien : on ne pouvoit concevoir comment une armée de trente mille hommes, commandée par de grands Généraux, ſe laiſſoit ainſi battre en détail, & ſe diſperſoit ſous le canon des plus fortes places des Pays-Bas; mais quand on venoit à conſidérer que le Prince n'avoit à ſes ordres que huit ou dix mille hommes, la ſurpriſe augmentoit, & l'on jugeoit que les Eſpagnols, Généraux & Soldats, étoient en proie à l'eſprit de vertige

& de terreur. On blâma beaucoup Caracène, qui ne manquoit ni de courage ni de capacité, d'avoir ſi mal défendu le paſſage de tant de rivières & de canaux devenus preſqu'inacceſſibles; mais les troupes Eſpagnoles étoient ſi effrayées de voir les François marcher gaiement à travers tant de périls, qu'à la vue d'une Compagnie, des Régiments entiers s'enfuyoient. Caracène lui-même, avoit une ſi grande idée de la rapidité du duc d'Enguien, qu'il aima mieux abandonner Furnes, ſans laquelle il étoit impoſſible d'aſſiéger Dunkerque, que de ſe voir enveloppé & enlevé avec tout ſon corps. 1646.

Cependant, quoique tous les paſſages de Dunkerque fuſſent ouverts; & que le Duc, comme on a vu, fût le maître abſolu de conduire l'armée par-tout où il voudroit; il jugea à propos, avant que d'exécuter ſon projet, de convoquer un grand Conſeil de guerre, pour recueillir les opinions; plus on lui témoignoit de confiance, plus il affectoit de faire paroître de modeſtie.

Relation du ſiége de Dunkerque, par Sarraſin,

1646. Tout le monde convint, qu'au défaut d'une bataille, à laquelle il n'étoit pas possible d'attirer l'ennemi, il n'y avoit que deux objets à embrasser, le siège de Menin ou celui de Dunkerque.

Ceux qui penchoient pour la première de ces deux expéditions, représentoient que la prise de Menin, ville située sur la Lys, entre Armentières & Courtrai, dans un pays également riche, fertile & agréable, étoit indispensablement nécessaire, *Ibidem.* pour la sûreté des conquêtes en Flandres; que si on laissoit plus longtemps cette place entre les mains de l'ennemi, on ne pourroit plus ravitailler & soutenir Courtrai, qu'avec le secours d'une armée; & qu'il y alloit de l'honneur de la France, d'effacer par un siège glorieux, une surprise d'autant plus humiliante, que les Espagnols prétendoient faire de Menin un nouveau boulevard pour les Pays Bas. Ces raisons étoient appuyées de toute l'autorité du maréchal de Gassion, qui craignoit que la ville de Menin ne mît

l'ennemi à portée de reprendre Courtrai, dont il avoit obtenu le Gouvernement. 1646.

Mais le duc d'Enguien combattit ce ſentiment avec beaucoup de force ; il prétendoit qu'on ne pouvoit approcher de Menin, qu'en traverſant une longue étendue de pays ; que, quelque rapide que fût ſa marche, Caracène & Lamboi, campés à Nieuport, ſeroient toujours en état de le prévenir ; que quand même il ſeroit aſſez heureux pour les tromper, les devancer, & mettre ſes lignes en ſûreté avant qu'ils l'euſſent joint, la poſition de Menin, baignée par la Lys, étoit telle qu'il lui faudroit une armée trois fois plus nombreuſe que la ſienne pour en aſſurer la conquête; que dans la néceſſité où il ſeroit de partager les troupes, au-delà & en-deçà de la rivière, pour occuper toutes les avenues de la place, les Eſpagnols ne manqueroient pas de tomber avec toutes leurs forces ſur un quartier, & de le forcer ; qu'il n'y avoit preſqu'aucune eſpérance de diverſion de *Ibidem.*

la part des Hollandois, qui, non contents d'être demeurés inutiles spectateurs des événements de la campagne, n'avoient pas eu honte de priver l'armée de six mille hommes d'Infanterie : il ajouta qu'il ne consentiroit jamais à hazarder la réputation des armes du Roi, pour une conquête médiocrement importante ; il proposa aussi-tôt celle de Dunkerque, déja, pour ainsi dire, bloqué & assiégé par les villes de Gravelines, de Mardick, de Bergues & de Furnes : *Je n'ignore pas*, continua-t-il, *que l'entreprise est aussi difficile que périlleuse ; mais, de deux sièges également pénibles, n'est-il pas de la sagesse de préférer celui dont le succès promet plus de gloire, & sur-tout de plus grands avantages pour l'Etat ?*

1646.

Il eût été difficile de repliquer à ce discours ; aussi ceux qui avoient opiné pour l'expédition de Menin, furent-ils les premiers à presser le siège de Dunkerque ; mais le Prince, qui ne vouloit agir qu'avec la participation & le consentement du Ministre, dépêcha à la Cour le mar-

quis de la Mouſſaie, homme brave & éloquent, tant pour faire part à la Reine de la priſe de Furnes, que pour lui communiquer le réſultat de diverſes opinions qui, d'abord, avoient partagé le conſeil de guerre: il ne ſe déclaroit dans ſa dépêche ni pour l'une, ni pour l'autre entrepriſe; mais il étoit aiſé de reconnoître, que celle de Dunkerque touchoit infiniment plus ſon ame avide de gloire.

1646.

Ibidem.

La nouvelle de ces ſuccès remplit la Reine de joie & d'étonnement; mais rien ne la flatta plus que l'eſpérance de la conquête de Dunkerque. Pour ſe repréſenter les avantages de cette entrepriſe, il faut jetter les yeux ſur cette Ville, la plus importante, peut-être alors, de la monarchie Eſpagnole, & ſurtout la plus funeſte à la France: elle avoit été depuis le commencement de la guerre, un objet d'envie & d'émulation pour tous les Généraux, ſans qu'aucun d'eux, après tant de victoires & de triomphes, eût oſé en former le ſiège, tant

la réputation de cette place les ef-
1646. frayoit.

La ville de Dunkerque est située au milieu des dunes, qui règnent depuis l'Ecluse jusqu'à Calais : elle est bornée à l'Orient par les villes de Furnes & de Nieuport; au midi par Berg-Saint-Vinox; au couchant par Mardick; la mer l'environne du côté du Nord. Elle est partagée en deux Villes, la vieille
Ibidem. & la nouvelle : la première étoit défendue par un mur épais, flanqué d'un grand nombre de grosses tours, soutenu d'un rempart immense, bordé d'un fossé de brique large de cent vingt pieds, & rempli des eaux de la Colme. Au couchant, du côté de Mardick, la mer s'enfonce dans les terres, baigne les murs de la Ville, & forme un magnifique port, capable de contenir deux cents vaisseaux; près de-là on a creusé un canal qui communique à l'Océan, & dans le sein duquel huit cents navires peuvent trouver un asyle aussi sûr que commode. Le port, du côté qui regarde la Fran-

ce, eſt défendu par le fort Léon, qui s'éleve au milieu des dunes même; il étoit paliſſadé & hériſſé d'une nombreuſe artillerie : vis-à-vis du fort Léon on avoit conſtruit une chauſſée qui s'avançoit l'eſpace de ſix cents pas dans la mer, & qui aboutiſſoit à un fort de bois garni d'artillerie. 1646.

Le fort Léon eſt contigu à la nouvelle Ville; celle-ci étoit entourée de douze baſtions, d'un foſſé rempli d'eau, d'une contreſcarpe & d'un ouvrage à corne; mais rien ne contribuoit plus à la force, à l'ornement, au commerce & à la propreté de Dunkerque, que trois grands canaux qui communiquent de cette ville à preſque toutes celles des Pays-Bas; on s'en ſervoit par le moyen des écluſes, pour nettoyer le port, & inonder les environs, lorſque le ſalut de la place l'exigeoit.

Dunkerque, tel qu'on vient de le repréſenter, eſt une des Villes les plus modernes des Pays-Bas : ce n'étoit dans l'origine qu'une bour-

1646. gade de pêcheurs; elle dut ses accroissements à l'adresse de ses Habitants à saler des harengs, dont ils firent dans la suite un commerce prodigieux dans toute l'Europe. Cette place avoit appartenu successivement aux maisons de Cassel, de Bar, de Luxembourg & de Bourbon : elle avoit été envahie sur cette dernière, nouveau motif pour engager le duc d'Enguien à venger l'injure faite à ses Aïeux.

Charles-Quint, qui connoissoit tous les avantages de la situation de Dunkerque, décora cette ville des plus beaux privilèges; il y établit une Amirauté; ses successeurs se plurent à la combler de graces : il faut avouer que jamais peuple ne répondit avec plus de reconnoissance aux bienfaits de ses Maîtres, que les Dunkerquois; c'étoient de tous les Sujets de la monarchie Espagnole, les plus braves & les plus zélés pour leur Prince.

Cette Ville étoit alors dans sa plus grande splendeur; on la regardoit comme le rempart & le centre de la

domination Autrichienne dans les Pays-Bas; son port, l'un des plus célèbres de l'Univers, recevoit chaque année ces riches flottes qui apportoient d'Espagne des troupes avec les trésors & les plus précieuses marchandises du nouveau monde, qu'on versoit par le moyen des canaux dans toutes les Provinces voisines, en Allemagne, & jusque dans le Nord; c'étoit de ce même port que sortoient dans toutes les saisons de l'année une foule d'Armateurs les plus intrépides & les plus savants de l'Europe, qui, au moyen de leurs Frégates, bloquoient l'embouchure de tous les fleuves de France, enlevoient ses vaisseaux, & désoloient le peu de commerce dont jouissoit alors ce beau Royaume; les banqueroutes y étoient aussi fréquentes que considérables, & le prix des marchandises excessif. La Hollande, elle-même, quoiqu'elle eût plus de vaisseaux que le reste de l'Europe, se ressentoit de la valeur & de la hardiesse des Dunkerquois; ils avoient

1646.

plus d'une fois surpris, battu & dispersé les Escadres de cette puissante République : ce n'étoit pas sans un étonnement mêlé d'admiration, que toute l'Europe voyoit les victoires & les succès d'une ville qui causoit elle seule plus de mal & de dommage à la France & à la Hollande, que le reste de la monarchie Espagnole ; en un mot, Dunkerque étoit le fléau des François, comme il l'a été depuis des Anglois : les premiers n'étoient pas moins animés contre cette ville, que les autres le furent sous les règnes de Guillaume III., & d'Anne Stuart.

1646.

Histoire du traité de Vestphalie, par le P. Bougeant.

D'après toutes ces observations, on conçoit combien l'idée d'enlever à l'Espagne de si grands avantages, pour les transporter à la France, dut flatter le cardinal Mazarin, dont le ministère alloit être illustré par un coup aussi décisif, que la conquête de la Rochelle, qui avoit répandu tant d'éclat sur son prédécesseur ; mais l'entreprise lui sembloit périlleuse & difficile. En effet, autant la France témoignoit d'empres-

ſement pour ſubjuguer une Ville ſi floriſſante, autant l'Eſpagne apportoit de ſoins & de précautions pour la conſerver. Depuis qu'elle avoit vu les François approcher inſenſiblement de Dunkerque, elle avoit épuiſé tout ce que l'art de la guerre connoiſſoit de reſſources pour le fortifier; on avoit apporté de toute part & avec profuſion depuis pluſieurs années, l'artillerie, les munitions de guerre & de bouche, tous les inſtruments néceſſaires pour ſoutenir un long & vigoureux ſiège; on avoit redoublé de careſſes & de ménagements à l'égard des Habitants, pour ſe les attacher de plus en plus; enfin, on avoit établi dans la Ville une garniſon de douze régiments, onze d'Infanterie & un de Cavalerie, parmi leſquels on comptoit plus d'Officiers que de Soldats. Ces troupes, dont le nombre excédoit celui de trois mille hommes, étoient ſecondées par autant de Bourgeois braves, appliqués, endurcis à la fatigue, & par près de quatre mille Matelots, dont l'audace effrénée ne

1646.

Relation du ſiège de Dunkerque, par Sarraſin.

demandoit qu'à se signaler contre
1646. les François ; & ce qui achevoit de rassurer l'Espagne, c'est qu'elle avoit confié le salut de Dunkerque au marquis de Leyde, l'homme le plus célèbre qu'il y eût alors en Europe, pour la défense des places; il avoit soutenu, pendant plus de trois mois dans Maëstricht, tous les efforts de la plus puissante armée que la Hollande eût jamais mise sur pied : les lumières de ce Capitaine étoient encore augmentées par l'expérience, & les réflexions de quatorze campagnes.

Telle étoit une partie des obstacles qui frappoient le plus Mazarin ; cependant il avoit une si grande confiance au bonheur & au génie du duc d'Enguien; son plan lui parut si bien conçu, qu'il adopta toutes ses idées. La fortune ne pouvoit d'ailleurs lui offrir rien de plus agréable : si le duc d'Enguien réussissoit, il partageoit en quelque sorte la gloire du succès ; s'il succomboit, il étoit déja consolé d'une disgrace qui eût diminué la haute réputation

Mémoires du maréchal de Gassion, tom. IV.

d'un Prince dont la gloire & la puissance commençoient à lui être à charge ; mais pour se disculper, en quelque manière, si l'événement ne répondoit pas aux vœux & à l'attente de la Nation, cet homme fin & rusé, affecta d'objecter quelques difficultés. Il prioit le Duc d'examiner encore si l'entreprise n'étoit pas trop périlleuse : mais il finissoit en soumettant ses réflexions à celles du Prince, & en le félicitant de la gloire immortelle dont il alloit se couvrir. 1646.

Le parti du Duc étoit pris ; & quoiqu'il prévît bien d'autres obstacles que ceux dont lui parloit Mazarin, il n'avoit cessé, depuis le départ de la Moussaie à la Cour, de s'occuper des moyens de les vaincre. Voici les principaux obstacles. La foiblesse de l'armée réduite à dix mille hommes, épuisée de fatigues, & à qui il en préparoit de plus grandes encore ; la stérilité des environs de Dunkerque, où l'on ne trouvoit que des monceaux de sable, des eaux mortes, des ma-

1646. rais empeſtés, enſorte qu'une armée, loin de pouvoir y ſubſiſter pendant la durée d'un ſiège long & difficile, ſembloit ne pouvoir y camper un ſeul jour; la foibleſſe de Furnes, place ſi néceſſaire au ſalut de l'armée, que ſi elle fût tombée entre les mains de l'ennemi, il eût fallu ſe réſoudre à devenir la proie des Eſpagnols, faute de ſubſiſtance & de retraite; l'incertitude de l'amitié des Hollandois: il y avoit à craindre que l'ennemi, qui en perdant Dunkerque, perdoit tout, ne mépriſât les diverſions de la Hollande, ou même n'achetât la paix de cette République, pour venir fondre ſur les François avec toutes ſes forces: la difficulté de recouvrer des vivres; on ne pouvoit les tirer que de Calais; mais les Dunkerquois, en inondant les environs de leur ville, rendoient les chemins de terre inacceſſibles au camp; ſi l'on préféroit la voie de la mer, une tempête, un gros temps, aſſez ordinaire dans la ſaiſon, écarteroit ou ſubmergeroit les barques de Ca-

Relation du ſiège de Dunkerque.

lais, & réduiroit l'armée aux plus déplorables extrêmités ; d'ailleurs comment asseoir un camp, construire des lignes, se retrancher au milieu des montagnes de sable ? Une flotte composée de grands vaisseaux, empêcheroit-elle les frégates d'Ostende & de Nieuport de raser la côte, & d'entrer la nuit à la faveur de la marée dans le port de Dunkerque ? Enfin, la mer dans son reflux, ne laissoit-elle pas plus d'une demi-lieue de sable à sec ? L'ennemi ne profiteroit-il pas de ce chemin, soit pour pénétrer dans la ville, soit pour attaquer le camp des assiégeants ? mais ce qu'il y avoit de plus difficile & de plus effrayant, c'est qu'il falloit vaincre les hommes, les éléments, les difficultés de toute espèce, & les vaincre en peu de temps, parce que l'arrière-saison, à laquelle on touchoit, pouvoit sans autre secours qu'elle-même, faire périr l'armée Françoise, & sauver Dunkerque.

1646.

Ibidem.

Il faut avouer que la multitude & la force de ces obstacles, étoient

capables de décourager l'audace du
1646. Général le plus hardi ; mais le duc d'Enguien, accoutumé à triompher de la nature & de l'art, & pour qui les saisons étoient égales, se confirma de plus en plus dans le désir de vaincre. L'expérience lui avoit appris que les Espagnols, demi-vaincus par le souvenir du passé & la crainte de l'avenir, effrayés à son seul nom, n'oseroient jamais rien hasarder, dans l'appréhension qu'un événement malheureux n'enlevât pour jamais les Pays-Bas à la maison d'Autriche.

Tout concouroit à lui donner cette idée des Espagnols ; la contenance timide de leurs Chefs, qui avoient ainsi partagé entr'eux la défense des Pays-Bas : le duc de Lorraine campoit sur les frontières de la Hollande ; Picolomini & Beck, sous le canon de Dendermonde ; Caracène & Lamboi, aux environs de Nieuport. La prise de Furnes & les préparatifs des François, auroient pourtant pu éclairer le marquis de Castel-Rodrigo, Gouverneur-Général des Pays-Bas,

Pays-Bas, sur les véritables desseins du Prince; mais il appréhendoit que ce ne fût un piège de sa part, & que s'il réunissoit toutes ses forces vers la mer, les François d'un côté, les Hollandois de l'autre, ne tombassent sur les Provinces abandonnées, & n'en fissent la conquête. 1646.

Au-reste, quand Castel-Rodrigo eût eu le secret de contenir les Hollandois, & d'opposer toutes les troupes de son Gouvernement aux seuls François, le duc d'Enguien, en conservant Furnes, rendoit tous les efforts de ce Gouverneur inutiles. En effet, s'il eût osé approcher de Dunkerque, sans s'être auparavant emparé de cette place, privé par terre & par mer de sa communication avec Nieuport, il eût eu la douleur de voir son armée périr faute de subsistance.

D'après toutes ces réflexions, le Duc, sans mépriser l'ennemi de dehors, comprit qu'il n'auroit guères à combattre que celui qui s'étoit enfermé dans Dunkerque : il s'occupa alors des moyens de calmer,

non-ſeulement les ſoupçons des
1646. Hollandois, qui voyoient d'un œil chagrin & jaloux le ſuccès des François, mais encore de les engager à opérer une puiſſante diverſion. Ce fut pour remplir ce double objet, qu'il dépêcha à la Haie le comte de Tourville, qui lui étoit attaché en qualité de premier Gentilhomme.

Tourville trouva en arrivant les affaires preſque déſeſpérées : parmi
Ibidem. les Députés qui repréſentent la Nation, la plus grande partie éblouie des avantages de la paix, ou corrompue par l'or du Pérou, ne ceſſoit d'invectiver ſecrétement contre l'ambition de la France. On avoit déja conclu une eſpèce de ſuſpenſion d'armes avec le duc de Lorraine ; mais Tourville, appuyé du ſeul nom de ſon Maître, négocia avec tant d'adreſſe, qu'il fit rompre la trève, & obtint des Etats-Généraux que le prince d'Orange aſſiégeroit Malines ou Lière : ainſi la réputation & l'autorité du duc d'Enguien, l'emportèrent ſur le crédit & les artifices

de la princeſſe d'Orange & de ſes partiſans. 1646.

La nouvelle de cet heureux ſuccès, combla le Duc de joie ; ce n'eſt pas qu'il ajoutât foi aux promeſſes des Hollandois, & qu'il ne regardât, comme incertain & douteux, le ſiège qu'ils propoſoient ; mais il étoit au-moins convaincu, qu'ils entreroient dans le pays ennemi, & tiendroient en échec une partie des troupes Eſpagnoles.

Délivré de l'inquiétude que lui cauſoit la ſuſpenſion d'armes, il ſe livra entiérement aux détails immenſes qu'exigeoit l'expédition de Dunkerque. Ces détails ſont d'autant plus précieux, qu'il n'y a peut-être jamais eu de grand exploit à la guerre où la fortune ait eu moins de part ; tout fut l'ouvrage du courage, de la conſtance & de la prévoyance. C'eſt avec raiſon qu'un Ecrivain célèbre *, qui ſuivit le Duc dans la plupart de ſes campagnes, s'écrie avec transport, malgré tous les ſujets de plainte qu'il prétendoit avoir reçus de lui, & ſon

* *Le comte de Buſſi-Rabutin.*

penchant extrême à la satire : *Il n'est*
1646. *pas imaginable combien ce Prince avoit de grands talents pour la guerre ; son activité, sa présence d'esprit, son jugement, son courage étoient au plus haut point où ces qualités peuvent être portées ; pour être battu avec lui, il falloit être accablé par le nombre : son exemple eût donné de la confiance aux hommes les plus foibles.* Si Bussi-Rabutin avoit ajouté que le Prince avoit reçu de la nature, ce coup d'œil heureux, vaste, décisif, qui embrasse tous les objets sans les confondre, & qui, dans l'instant même de l'exécution, inspire le parti le plus sage, cette rapidité qui ne laisse pas à l'ennemi le temps de se reconnoître, & cette ardeur sublime qui semble n'avoir d'autre objet que la victoire ou la mort ; il auroit donné quelque idée du génie militaire de ce grand homme ; mais il est temps de le voir agir.

On a vu que l'armée étoit réduite à neuf ou dix mille hommes ; Enguien suppléa à cette foiblesse, en donnant ordre au marquis de la Ferté-

Sennectere, qui commandoit quatre mille hommes sur la Lys, de se tenir prêt à le joindre au premier signal : il écrivit au Vidame d'Amiens de lui amener une partie des garnisons de Picardie ; au marquis de Villequier, d'armer les milices du Bolonois : il laissa les six mille hommes d'infanterie Françoise que le duc de Châtillon lui amena par mer de Hollande, à Mardick, pour se rafraîchir : deux mille Polonois que le baron de Sirot avoit été lever jusque dans leur Patrie, demeurèrent à Calais, ainsi que mille Anglois qui étoient venus soutenir la France dans sa querelle contre l'Espagne. Le Prince distribua toutes ces troupes avec tant d'intelligence, qu'il pouvoit les rassembler en vingt-quatre heures, si la honte & la douleur de voir prendre Dunkerque, inspiroient aux Généraux ennemis plus d'audace, qu'ils n'en avoient témoigné jusqu'alors. 1646.

Mais ce n'étoit pas assez que d'avoir des troupes, il falloit créer des magasins de vivres & de fourra-

ges, pour leur subsistance. Le Duc
1646. chargea de ce soin M. de Champlâtreux, Intendant de l'armée, dont l'activité répondoit à la sienne : il lui donna une ample instruction, dans laquelle il entroit dans le plus grand détail, lui marquant les lieux d'où il falloit les tirer ; la manière de les conduire au camp en sûreté, & de les distribuer avec économie, guidant & dirigeant tout jusqu'à ses moindres démarches.

Quoique le Prince comptât sur les secours, & même sur l'amitié de l'amiral Tromp, qui se faisoit
Ibidem. honneur d'avoir un respect particulier pour sa vertu, jugeant que les vaisseaux de guerre aux ordres de cet Amiral se tiendroient difficilement à l'ancre, près de la côte, dans une saison aussi avancée, & qu'ils ne pourroient empêcher les barques d'Ostende & de Nieuport, de pénétrer dans le port & le canal de Dunkerque, il donna ordre qu'on lui préparât dans les ports de Dieppe, de Boulogne & de Calais quinze petites Frégates ; il en

donna le commandement à Andouville qui avoit repouſſé les Dunkerquois pendant le ſiège de Mardick. 1646.

C'étoit ſur-tout du poſte de Furnes, que dépendoit la victoire; il falloit mettre cette place en état de braver tous les efforts de l'ennemi, & y établir d'immenſes magaſins de Fourage pour la Cavalerie qui n'avoit aucune reſſource à eſpérer au milieu des ſables & des dunes qui environnent Dunkerque. Le Prince ne voulut ſe repoſer que ſur lui-même du ſoin de fortifier & de munir cette place; il traça de ſa propre main ſept demi-lunes, un ouvrage à corne, & une contreſcarpe dont il l'environna. L'armée entière fut employée à ces travaux ſi néceſſaires; chaque bataillon avoit une tâche à remplir; les heures du repos & du travail étoient ſi bien réglées, que, quoique le ſoldat fût très-occupé, il ne ſuccomboit point ſous le poids de la fatigue; il y avoit dans chaque quartier un Maréchal de Camp, qui veilloit ſur

1646. les travailleurs, les dirigeoit & les animoit par sa présence.

Pendant ce temps-là, la Cavalerie alloit chercher du bois, préparoit les pieux & les fascines, & les apportoit dans la ville ; les paysans de la Châtellenie ramassoient les fourages dans toute l'étendue des environs, & les voituroient à Furnes sur des batteaux, par le moyen des canaux : à mesure qu'ils abordoient au port, ils étoient reçus par des Officiers d'un grade distingué, qui les faisoient ranger dans les magasins. La Cavalerie, l'Infanterie, les Bourgeois, les Matelots, les Paysans, remplissoient avec ordre, activité & sans confusion tout ce qui leur étoit prescrit; on voyoit s'élever au milieu d'eux le duc d'Enguien, qui, l'équerre & le compas à la main, à l'exemple des anciens Fondateurs de ville, régloit tout, conduisoit tout, témoignant la même gaieté & la même liberté d'esprit, que s'il eût ordonné quelques embélissements à Chantilli.

Cependant les fortifications s'éle-

voient, la ville se remplissoit de vivres & de fourages, avec tant de succès, que ceux même qui étoient employés à ces fonctions, avoient peine à croire le témoignage de leurs propres yeux. Le Prince, qui, pendant la journée gouvernoit la multitude, passoit presque toutes les nuits à écrire les lettres & les ordres relatifs à son expédition.

1646.

Relation du siège de Dunkerque.

A son retour de la Cour, c'est-à-dire, quinze jours après son départ de l'armée, la Moussaie trouva, avec un étonnement incroyable, les fortifications de Furnes achevées, les magasins remplis, les places sur lesquelles les Espagnols auroient pu entreprendre, pendant le siège de Dunkerque, munies, Courtrai ravitaillé : les Frégates commandées, étoient sorties des Ports : tout enfin avoit été prévu & combiné ; de sorte que, dès le lendemain de l'arrivée de cet Officier Général, l'armée Françoise, composée de dix mille hommes d'Infanterie, & de cinq mille de Cavalerie, partit des envi-

rons de Furnes pour prendre la
1646. route de Dunkerque.

Avant que de quitter la première de ces deux places, le duc d'Enguien y établit une garnison de quinze cents hommes, sous les ordres de M. du Bosquet, Sergent de Bataille, il lui laissa l'instruction la plus étendue, pour faire parvenir au camp les grains, les fourages, les munitions de guerre, les instruments & les matériaux nécessaires au succès d'une si grande entreprise. Du Bosquet, Champlâtreux, qui étoit à Calais, la Ferté-Senneterre, qui commandoit sur la Lys, Andouville, tous les autres chefs François, n'agissoient que d'après les ordres qu'il leur donnoit par écrit.

Telle étoit la disposition de l'armée, partagée en trois Corps, qu'en quittant Furnes, elle investissoit Dunkerque : le Duc, à la tête du premier, prit le chemin le plus difficile & le plus dangereux, qui étoit la côte de la mer, à cause du voisinage de l'armée de Caracène, retranchée sous Nieuport. Le maréchal

de Gaſſion, marchoit avec le ſecond, à la gauche du Prince, le long 1646.
de la rivière qui conduit de Furnes à Dunkerque; enfin, le maréchal de Rantzau, qui avoit la conduite du troiſième, s'avança à travers le pays qui eſt de l'autre côté de la rivière, vers la Colme: chacun de ces Corps avoit pluſieurs canaux à franchir; malgré cet obſtacle, ils arrivèrent en ſix heures de marche, & en même temps à la vue de Dunkerque; Rantzau chaſſa l'ennemi de quelques redoutes qu'il occupoit ſur le canal de Bergues.

A l'inſtant même de ſon arrivée, le Prince diſtribua les quartiers. La nature du terrein, aux environs de Dunkerque, coupé de rivières, de canaux & de marais, eſt tel qu'il n'y avoit à craindre pour les François que du côté de Nieuport, d'où l'ennemi étoit à portée de marcher le long de la mer, en peu d'heures & ſans obſtacle, juſqu'à la vue du camp; ce fut pour fermer ce paſſage facile, que le Duc établit le corps de Gaſſion, depuis la mer

jusqu'au milieu des dunes. Le quar-
1646. tier du Prince communiquoit à celui du Maréchal, & s'étendoit jusqu'à la neuve rivière; plus loin, on voyoit une plaine le long du canal de Bergues, que Rantzau occupa avec le corps qui étoit à ses ordres; le Marquis de Villequier, à la tête des milices du Bolonois, campoit sur les dunes à l'Oueſt de Dunkerque; il étoit principalement chargé d'intercepter les secours que les assiégés auroient pu espérer de Saint-Omer, par l'espace qui est entre Bergues & Mardick; les places soumises à la domination Françoise, & des marais impratiquables achevoient d'enfermer Dunkerque par terre; une Escadre de dix gros vaisseaux de guerre Hollandois, & quinze frégates Françoises qui avoient paru le même jour à la vue de cette place, bloquoient le Port & le Canal, & lui fermoient toute espèce de commerce au dehors.

Les quartiers étoient à peine établis, qu'on jetta des ponts sur les

canaux de Furnes, d'Honſcotte & de
Bergues, tant pour former la com- 1646.
munication entre les Corps, que *Ibidem.*
pour faciliter le tranſport des convois qu'on attendoit de ces Villes.

Le lendemain, 27, l'armée entière travailla aux lignes de circonvallation; le Duc traça de ſa propre main un foſſé de ſix pieds de profondeur, & de douze de largeur, depuis les dunes qui ſe perdent dans la mer, juſqu'au canal de Furnes; mais comme le terrein étoit ſablonneux, & qu'il vouloit mettre la ligne à l'épreuve du canon, il la fit fraiſer, paliſſader, & couvrir de gazon. Plus loin, c'eſt-à-dire à quarante pas de ce foſſé, on en creuſa un autre de la même étendue, & avec les mêmes précautions; ces foſſés aboutiſſoient à pluſieurs dunes qui formoient des eſpèces de collines, d'où l'ennemi eût été à portée de foudroyer le camp avec ſon artillerie. Le Prince occupa ces dunes & les fortifia; ces travaux embraſſoient une étendue de terrein conſidérable du côté de Nieuport;

il éleva sur la plus haute de ces du-
1646. nes, un fort qu'il remplit de ca-
non; il la couvrit de deux nouvelles
lignes, qui, par diverses branches,
joignoient celle de circonvallation.

Tous ces ouvrages n'étoient rien
en comparaison de ceux qu'il fallut
établir sur le bord de la mer, au mi-
lieu des monceaux de sable; il sem-
ble que la situation des lieux, &
plus encore le flux & le reflux de la
mer, ne dussent jamais permettre
de les rendre solides; cependant le
Duc, accoutumé à employer à la
guerre les ressources que l'expé-
rience de tous les temps & de toutes
les Nations, lui avoient fournies par
une lecture immense, surmonta cet
Bidani obstacle; il éleva sur le sable, une
estacade qu'il soutint par une quan-
tité prodigieuse de pieux, entre
lesquels on laissa une petite ouver-
ture, tant pour donner le passage au
flot, que pour en diminuer la vio-
lence.

Il n'y avoit plus que l'inondation
qui couvroit toute l'étendue, qui est
depuis la neuve-rivière jusqu'à Mar-

dick, qui empêchât qu'on ne transportât de Calais au camp, les munitions de guerre & de bouche; il est vrai que le Duc avoit tâché d'éluder cet obstacle, en ordonnant à Champlâtreux de faire cuire le plus qu'il pourroit de pain à Bergues, d'où on devoit le conduire à l'armée par le Canal; il lui avoit aussi prescrit de faire partir tous les jours de Calais des barques chargées de vivres; mais, comme ces moyens étoient insuffisants, & que le dernier, surtout, dépendoit d'un élément aussi inconstant que la mer, il entreprit d'arrêter l'inondation; on enfonça, par ses ordres, de gros pieux auprès des voûtes des écluses, on y roula des pierres énormes, & on y charria une si prodigieuse quantité de terre, que les écluses demeurèrent bouchées. On ouvrit ensuite des routes à travers l'inondation, qui devint presque inutile aux assiégés. 1646.

Le duc d'Enguien, non content d'épuiser toutes les ressources de l'art pour mettre son camp à l'abri d'insulte, le déchargea encore de

toutes les bouches inutiles ; il ren-
1646. voya tous les chevaux des bagages, & même plus de mille soldats de differents corps : il détacha en même temps plusieurs Régiments pour Furnes & Bergues, mais ils devoient venir à leurtour monter la tranchée ; il suppléa à ce vuide, en faisant entrer dans les lignes les deux mille Polonois dont on a parlé. Ces étrangers, plus accoutumés à la guerre de campagne, qu'à celle des sièges, arrivèrent au camp sans tentes ; sans outils, dans une disette générale de tout ce qui leur étoit le plus nécessaire. Comme le terrein ne fournissoit ni bois, ni chaume, ni paille aux environs de Dunkerque, ils furent obligés de s'enfouir, comme des bêtes, dans le sable pour se garantir des injures de l'air.

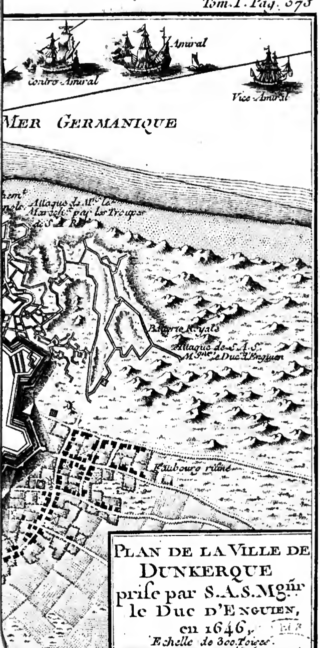
Quelques précautions que le Duc eût prises pour soulager le camp, la rareté des subsistances étoit si grande, qu'il se rendit lui-même deux fois par jour, pendant toute la durée du siège, au parc des vivres, pour les faire distribuer en

sa présence, avec la plus scrupuleuse économie. 1646.

Cependant, quoiqu'une pluie violente & continuelle, & des vents furieux ne laissassent presqu'aucun relâche au Soldat, le Prince eut la joie de voir ses soins justifiés par un succès presqu'incroyable. En cinq jours les fortifications du camp furent achevées, l'estacade construite, les écluses fermées, & l'inondation presque écoulée. Les dunes qui régnoient le long des lignes, environnées de différents ouvrages, sembloient autant de bastions presqu'aussi difficiles à forcer, que ceux de Dunkerque même. Le soldat François, en considérant cet ouvrage de ses mains, avoit peine à croire qu'il l'eût achevé en si peu de temps. Il est constant qu'il n'y a que très-peu d'exemples de Généraux, parmi les Anciens & les Modernes, qui ayent eu le secret de tirer d'aussi grands services des troupes, que le duc d'Enguien.

Mais il n'étoit encore qu'au com-

mencement d'une carrière qui lui
1646. annonçoit bien d'autres fatigues & d'autres dangers; il eut besoin de toute la force de son génie, pour ne pas succomber sous les obstacles qui sembloient se multiplier de jour en jour: les vivres n'abordoient au camp qu'avec des difficultés & des périls sans nombre; la mer étoit sans cesse agitée par la tempête; les Matelots, sortis malgré eux du port de Calais, s'arrêtoient dans le canal de Mardick, sans oser aller plus loin: on employoit envain, les prières, les caresses, les menaces; il fallut se résoudre plus d'une fois à tirer le canon du fort, & à couler à fond des barques, pour obliger les autres à se mettre en mer. Si quelques Pilotes plus hardis, dans l'espérance d'une riche récompense, bravoient l'orage, ils trouvoient souvent à la côte le naufrage & la mort. Le vent, qui se déchaînoit avec fureur, ne laissoit point la liberté d'allumer du feu, pour préparer le peu d'aliments fournis aux soldats; un sable menu & piquant, soulevé par


Amiral
Contre Amiral
Vice Amiral
MER GERMANIQUE
Batterie Royale
Faubourg ruiné
PLAN DE LA VILLE DE
DUNKERQUE
prise par S.A.S. Mgñr
le Duc D'ENGUIEN,
en 1646.
Echelle de 300. Toises.

le v
les
éto
étc
l'e
de
nc
pl
fa
sr
f
f

le vent, aveugloit les hommes & les chevaux; les tentes & les huttes, étoient sans cesse abattues, & l'on étoit obligé de dormir au milieu de l'eau & de la boue. Pour comble de fatigues, la fureur des flots ruinoit, en un instant, l'ouvrage de plusieurs jours; il falloit les réparer sans cesse, & creuser continuellement des fossés, que le vent remplissoit en un moment d'un nouveau sable. L'armée, consumée de veilles, de travaux, de fatigues de toute espèce, mal nourrie, commençoit à être en proie aux maladies contagieuses : telle est l'image de tout ce que les François eurent à souffrir à ce siège, l'un des plus mémorables & des plus difficiles dont l'Histoire fasse mention. Mais au milieu de tant d'incomodités & de misères, on n'entendit dans le camp, nulle plainte, nul murmure, nul marque d'impatience; rien ne soulage plus la multitude, que de voir son Général & les principaux Officiers lui donner l'exemple du travail, de la patience & de la sobriété.

1646.

Histoire du maréchal de Gassion, tom. IV.

Dans ces circonstances, le Duc, persuadé que la durée du siège étoit seule capable de ruiner l'armée, résolut de précipiter les attaques : il croyoit, avec raison, qu'il n'avoit d'autre moyen de conserver les troupes, que d'en sacrifier une petite partie, pour abréger des fatigues & des travaux qu'il n'étoit pas au pouvoir des forces humaines de supporter long-temps. Mais, quoiqu'en prenant ce parti, il ne fût pas encore assuré du succès, il présenta toujours aux troupes un front serein & exempt de nuage, symbole du calme qui régnoit dans son ame. Après avoir fait tout ce qui dépendoit du génie, de la prévoyance & du courage, Enguien sentoit sa vertu également supérieure au succès & aux revers.

1646.

Le jour même qu'il eut mis son camp à l'abri de la surprise & de la force, c'est-à-dire, le 24 de Septembre, il alla reconnoître la place, suivi des maréchaux de Gassion & de Rantzau. Après l'avoir long-temps considérée, il résolut de l'attaquer

Relation du siège de Dunkerque, par Sarrasin.

par les deux endroits les plus foibles. La première attaque qu'il se réserva à lui-même, comme la plus difficile, embrassoit le dernier bastion du côté de la mer; l'autre étoit disposée vis-à-vis l'ouvrage à corne, qui est le plus proche du bastion, dont on vient de parler; il en confia la conduite aux deux Maréchaux. Avant que d'entrer dans le détail d'un siège, qui ne fut pas moins célèbre, par la savante & vigoureuse défense du marquis de Leyde, que par le déchainement de tous les éléments, il faut faire connoître les principaux Compagnons des périls & de la gloire du duc d'Enguien.

1646.

Ibidem.

L'armée étoit commandée, sous ses ordres, par les maréchaux de Gassion & de Rantzau; après eux paroissoient les marquis de Villequier & de la Ferté-Imbault, Lieutenants Généraux; les comtes de Miossens, de Palluau, de Castelnau, de Marsin, de la Moussaie; le marquis de Noirmoutier, le baron de Sirot, le duc de Châtillon, le marquis de Clanleu, M. d'Arnauld,

1646. le marquis de Quincé, le comte de Roanette, le marquis de Laval & le comte de Chabot, Maréchaux-de-Camp, ces deux derniers payèrent de leurs vies les lauriers qu'ils cueillirent dans cette pénible expédition. Il n'y avoit de Volontaires distingués, que les ducs de Damville & de Rets, & le marquis de Montausier, qui, à la nouvelle du siège, étoit accouru en poste, pour partager les périls du Prince. L'artillerie, qui consistoit en près de soixante pièces de canon, étoit commandée par le marquis de Cossé, MM. de S. Martin, de Choupes & le Bordet, qui avoient acquis beaucoup de réputation dans cette partie de la science militaire, si nécessaire au succès d'une bataille & d'un siège : il n'y avoit au camp aucun Ingénieur renommé; c'étoit sur le Prince que rouloit, comme par-tout ailleurs, la conduite & les détails de l'entreprise; lui seul dirigeoit tous les travaux. On n'entrera point dans le détail de chaque action, qui présentant toujours les mêmes objets,

pourroit à la longue fatiguer le Lecteur; on se contentera de particulariser les principaux événements de ce siège, qui fixoit les regards de toute l'Europe. 1646.

La nuit du 24 au 25, fut destinée à l'ouverture des deux tranchées; on construisit à la tête de chacune une grande redoute, au milieu de laquelle fut établie une batterie de quinze pièces de canon. Le marquis de Leyde, qui, depuis plusieurs jours, n'étoit occupé qu'à employer la Garnison & tous les Habitants à de nouveaux ouvrages, ne troubla point le travail des François; mais le lendemain fut célèbre par un sanglant combat; les assiégeants, à l'attaque des Maréchaux, entreprirent de s'emparer d'une dune, qui s'élevoit entre la tranchée & un retranchement, dont les Dunkerquois avoient couvert l'ouvrage à corne; le marquis de Noirmoutier, qui *Ibidem.* commandoit les François, mit tant d'impétuosité dans son attaque, qu'il se rendit maître de la dune; il s'y maintint, malgré quatre assauts vi-

goureux que les Espagnols lui livrèrent en vingt-quatre heures ; le
1646. dernier dura trois heures, & fit verser beaucoup de sang de part & d'autre.

Les progrès, à l'attaque du duc d'Enguien, étoient encore plus rapides ; ce n'étoit pas que les assiégés lui opposassent moins de fierté & de courage ; mais il faisoit succéder les attaques, les unes aux autres, avec tant de vivacité, que les ennemis avoient à peine le temps de se reconnoître. Il ne se passa point de jour qui ne fût mémorable, par des combats opiniâtres, par des pertes funestes à l'un & à l'autre parti. La valeur des assiégés étoit telle, qu'ils remportoient quelquefois l'avantage ; & ils ne le cédoient jamais, sans le vendre bien cher aux assiégeants. Les premiers retranchements emportés, on en vit naître d'autres qui arrêtoient à chaque pas la victoire.

Ibidem. C'est sans doute un des plus grands spectacles de l'Histoire moderne, que de voir un vieux Capitaine d'un courage

rage déterminé, d'une sageſſe profonde, d'une expérience conſommée, oppoſer toutes les reſſources & les découvertes de l'art le plus terrible, à l'ardeur invincible d'un jeune conquérant, qui ne comptoit ſes campagnes que par ſes victoires. Celui-ci, ſans être rebuté par une réſiſtance infatigable, par la fureur réunie de tous les éléments, la diſette & la fatigue, brave l'intempérie de l'air & les dangers de toute eſpèce, pour forcer en peu de temps & avec une poignée de ſoldats, une place capable de réſiſter des mois entiers, aux plus puiſſantes armées; l'autre, debout jour & nuit, ne quitte les brêches & les combats que pour élever de nouveaux remparts où viennent ſe briſer l'eſpérance & la fortune des aſſiégeants; l'émulation, le travail, l'audace augmentoient de chaque côté avec le péril. 1646.

Pendant que le marquis de Leyde paroiſſoit vouloir s'enſevelir ſous les débris de Dunkerque, les Généraux

Espagnols, tenoient conseil sur con-
1646. seil pour aviser au moyen de sauver, à quelque prix que ce fût, une place si importante. Déja, Picolomini & Beck avoient uni leurs forces à celles de Caracène & de Lamboi : la jalousie & les intrigues avoient disparu pour faire place à l'union & au concert. Persuadés d'abord qu'une armée aussi foible que celle du Duc ne pourroit résister long-temps à l'inclémence de la saison, à la valeur des assiégés & aux horreurs de la disette, ils étoient convenus d'attendre qu'elle fût épuisée & fondue par la misère, la fatigue & les maladies contagieuses, pour tomber sur elle & achever de la détruire par le fer & le feu. La situation des François, enfermés entre Dunkerque & leurs troupes, à découvert le long de la mer, mal retranchés, au milieu des sables & des dunes, présentoit à leur imagination trompée, une victoire facile ; ils ignoroient qu'Enguien eût élevé en si peu de temps, & dans un terrein si ingrat, des ouvrages à l'aide desquels, il

eût repoussé des armées plus formidables que celles qu'ils commandoient. 1646.

Mais le marquis de Castel-Rodrigo, chargé plus particuliérement du salut des Pays-Bas, en qualité de Gouverneur-Général, ne se laissoit pas tellement éblouir par ces espérances illusoires, qu'il n'eût recours à de plus puissants moyens : il mendia des secours chez les Anglois, cette Nation éternellement rivale & ennemie des François ; les circonstances lui furent contraires. Le Parlement d'Angleterre, vainqueur & maître de l'infortuné Charles Stuard, ne voyoit pas, sans chagrin, la France victorieuse s'agrandir chaque campagne dans son voisinage, & sur le point de réduire Dunkerque ; mais il n'osoit braver une couronne, qui pouvoit à son tour embrasser la querelle du Roi détrôné, & perpétuer la guerre dans la Grande-Bretagne ; d'ailleurs, il eût fallu se commettre avec la Hollande. L'Amiral Tromp avoit déclaré qu'il attaqueroit les vaisseaux, de

Relation du siége de Dunkerque, par Sarrasin.

quelque Nation que ce fût, qui ose-
1646. roient se présenter au secours de Dunkerque. Le Parlement dissimula sa douleur & son impuissance; il déclara qu'il ne porteroit aucune atteinte à la neutralité avec les deux Couronnes; cependant il donna des secours secrets aux Espagnols, il leur permit de lever des troupes à Londres; il eût fallu d'autres moyens pour sauver Dunkerque: à peine toutes les forces d'Angleterre eussent elles alors suffi, pour l'empêcher de tomber sous les coups du duc d'Enguien.

Cependant, on construisoit à Nieuport & à Ostende, trente Frégates pour contenir celles de France, pendant que la flotte d'Angleterre disputeroit à l'Amiral Tromp l'empire de la mer. Lorsqu'il eut appris le malheureux succès de sa négociation, Castel-Rodrigo, destina ces Frégates au transport d'une troupe d'élite, qu'il prétendoit faire entrer dans le port de Dunkerque, à la faveur de la nuit, des vents, de la mer, & sur-tout de la côte, dont

les Pilotes Flamands avoient une connoissance parfaite. 1646.

Pandant ce temps-là, Picolomini, persuadé que le temps étoit venu de forcer les lignes des François, détache un grand parti pour les reconnoître, & faire des prisonniers. Aussi-tôt le bruit se répand dans le camp des assiégéants, que toutes les forces des Espagnols sont en marche pour combattre. Le Prince écrivit à la Ferté-Sennecterre d'approcher de Dunkerque, pour être à portée de le seconder le jour de l'action; ce fut la seule précaution qu'il prit contre l'ennemi; il ne changea rien à la garde de son camp, disposé avec la même prévoyance, que si Picolomini eût été posté à cinquante pas des lignes, & il continua les attaques avec la même vigueur.

Mémoires du maréchal de Gassion, tom. IV.

On apprit bientôt que cette prétendue marche de toute l'armée Espagnole, n'étoit que celle d'un parti, qui, après avoir pris quelques Fourageurs, avoit disparu, sans oser paroître à la vue du camp.

1646. Picolomini ſe hâta d'interroger les priſonniers ſur l'état des lignes ; étonné, confondu de la deſcription qu'on lui en fit, confirmé par le rapport unanime de tous les eſpions, il paſſa ſur-le champ de l'excès de la confiance à celui de l'abattement : comment ſe flatter en effet, de forcer, derrière des retranchements inexpugnables, un Général, que ſes troupes effrayées, euſſent déſeſpéré de vaincre en raſe campagne.

Pour comble de malheur, on apprend que le prince d'Orange, cédant aux inſtances du duc d'Enguien, ſe diſpoſe à un ſiège. Le trouble, la confuſion, le découragement augmentent ; on s'épuiſe en conſeils & en expédients, pour ne pas perdre de nouvelles places avec Dunkerque. Il fut enfin réſolu que le général Beck, marcheroit au ſecours du duc de Lorraine ; mais qu'avant ſon départ, on tacheroit de ſe ſaiſir de Furnes : c'étoit le ſeul moyen de ſauver Dunkerque : par cette priſe on faiſoit périr l'armée Françoiſe, qui tiroit ſes ſubſiſtances de cette Ville.

En conséquence de ce nouveau projet, l'armée Espagnole, forte d'environ dix-huit mille hommes, vint camper à Acinkerque, faisant courir le bruit qu'elle alloit décider la destinée de Dunkerque par une bataille; mais les Généraux, n'avoient en effet d'autres vues, que celles d'approcher de près des lignes Françoises, de fixer toute l'attention du duc d'Enguien sur cet objet, de rebrousser ensuite chemin, & d'attaquer Furnes qu'ils ne désespéroient pas d'emporter d'emblée; cependant ceux qu'on avoit chargés de reconnoître cette place, en donnèrent une telle idée, qu'on n'osa seulement se porter vers elle. Il est constant qu'un assaut eût coûté inutilement une partie de l'armée, & qu'un siège en forme eût duré plus longtemps que celui de Dunkerque.

1646.

Ibidem.

D'après cette observation, qui ne laissoit plus aucun moyen de secourir la place par terre, les Généraux ennemis se séparèrent : Beck vola avec six mille hommes sur les bords du Demer; Picolomini, Ca-

racène & Lamboi, retournèrent à
1646. Nieuport, ne pensant plus qu'à s'ouvrir les chemins de Dunkerque par mer.

Ibidem. Deja les trente Frégates dont on a parlé, étoient prêtes; on les remplit de l'élite des Officiers & des Soldats : ce secours n'étoit pas, sans doute, capable de faire lever le siège; mais les Espagnols se flattoient, que, s'il pouvoit une fois pénétrer dans la place, il fortifieroit le courage de la garnison & des habitants, & qu'à l'aide de l'hiver qui approchoit, des pluies & des maladies, il acheveroit d'abattre la constance des François.

Cette petite flotte leva l'ancre de la rade de Nieuport, & malgré le vent contraire, elle parut bientôt à la vue de Dunkerque; déja les habitants, qui du haut de leurs murs la voyoient approcher, faisoient retentir l'air de cris de joie & d'acclamations; mais cette allégresse fut bientôt convertie en pleurs & en gémissements. En effet, les Pilotes n'eurent pas plutôt vu les

vaisseaux de Tromp & les Frégates d'Andouville appareiller, qu'ils cherchèrent leur salut dans la fuite. 1646.

Ce malheureux succès ne découragea pourtant point les Dunkerquois ; plus ils étoient à la veille de changer de domination, plus ils témoignoient de zèle & d'attachement envers des maîtres qui alloient cesser de l'être ; ils secondèrent le marquis de Leyde, bien au-delà de ce qu'on voit dans les sièges des Places frontières, dont les habitants, accoutumés aux révolutions, ne prennent guère d'autre part aux événements de la guerre, que celle d'en être spectateurs. Le Duc, de son côté, faisoit à chaque instant de plus grands efforts. La nuit du premier Octobre, fut célèbre par les avantages qu'il remporta ; mais ils lui coutèrent beaucoup de larmes & de regrets.

Relation du siège de Dunkerque, par Beaujeu.

Le marquis de Laval s'étoit chargé d'emporter la contrescarpe du bastion, à l'attaque du Prince, & le marquis de Noirmoutier, celle de

l'ouvrage à corne, à la tranchée des
1646. Maréchaux.

Relation du siège de Dunkerque, par Sarrasin.

Laval avoit sous ses ordres les régiments d'Enguien & de Conti, & un bataillon Polonois, qu'il partagea en trois corps : il fond à leur tête l'épée à la main sur l'ennemi, le renverse, l'enfonce, & emporte la contrescarpe où il entreprend d'établir un logement; comme il posoit lui-même la première barrique, il est renversé d'un coup de mousquet à la tête : on l'emporte à sa tente. Le Prince y accourut pénétré de douleur ; sa tendresse & ses soins ne rappellèrent point à la vie le Marquis, qui ne survécut que deux jours à sa blessure : ainsi mourut dans le sein de la victoire, Urbain de Montmorenci-Laval-Boisdauphin ; toute l'armée, & singuliérement le Prince, eurent des regrets immortels de sa perte. Ce jeune Seigneur, dont le nom annonce la plus haute naissance, n'avoit que vingt-sept ans ; il marchoit à grands pas sur les traces de

Autre Relation, par Beaujeu.

tant de Connétables & de Maréchaux, dont il étoit descendu : à 1646.
la valeur la plus brillante, il joignoit les graces de la figure, la franchise, la bonté, l'émulation; il étoit enfin digne d'être l'ami & le compagnon du duc d'Enguien. De deux neveux qu'il avoit du même nom, l'un fut tué au siège de Candie, l'autre à celui de Voërden : c'est ainsi que la guerre moissonna en peu de temps cette branche aussi illustre qu'infortunée.

La blessure du marquis de Laval, loin de diminuer le courage des siens, ne fit que l'enflammer; le travail fut continué, l'ennemi repoussé, & le logement établi. Le marquis de Noirmoutier, de son côté, combattit avec le même courage & le même succès; il emporta la contrescarpe de l'ouvrage *Ibidem.*
à corne, & il y établit une batterie de trois pièces de canon : ce double assaut ne coûta au vainqueur qu'environ deux cents hommes tués ou blessés.

Le jour suivant manqua d'être

à jamais déplorable par la mort du
1646. duc d'Enguien. Ce Prince étoit allé visiter, selon sa coutume, les nouveaux ouvrages qu'on venoit de gagner : comme il donnoit ses ordres à M. Richard, Capitaine au régiment d'Orléans, qui lui servoit d'Ingénieur ; celui-ci tombe à ses pieds frappé d'une bale, qui le fit expirer sur-le-champ ; quelques minutes après, le Prince repassant dans la tranchée, suivi d'un seul Valet de pied, un boulet de canon emporte la tête de ce domestique, les morceaux épars du crâne blessent Enguien au cou & au visage ; il est inondé de sang. Qu'on juge du saisissement de tous les spectateurs, en le voyant ainsi défiguré & ensanglanté ; mais la contenance riante & tranquille du Duc les rassura bientôt. On le pressa alors, on le conjura de prodiguer moins une vie si précieuse ; il répondit, comme il avoit toujours fait, dans de pareilles occasions : *Qu'un Prince du sang, plus intéressé par sa naissance à la gloire de la Nation, doit dans le besoin, s'ex-*

Oraison funèbre du prince de Condé, par Bossuet.

poser plus que personne, pour en soutenir l'éclat. 1646.

Il est constant qu'on auroit peine à croire les périls & les travaux auxquels il se livroit, s'ils n'étoient attestés par le témoignage universel de tous les Compagnons de sa gloire. Il avoit élevé aux premiers emplois de la guerre, des jeunes-gens de qualité, braves à la vérité, pleins de feu, de zèle & d'émulation ; mais l'expérience, le fruit des observations leur manquoit : c'étoit pour couvrir leurs fautes, suppléer à leurs lumières, qu'il se chargeoit de tout avec une application infatigable.

Le marquis de Leyde, de son côté, ne lui cédoit ni en vigilance, ni en activité ; le Duc admiroit lui-même l'intelligence profonde avec laquelle ce Gouverneur dirigeoit les nouveaux ouvrages qu'il lui opposoit sans cesse ; ils étoient construits de façon, qu'après les avoir emportés, les assiégeants demeuroient plus exposés qu'auparavant à tout le feu de la place : Leyde ne cessa

d'élever des retranchements & des
1646. coupures, que lorsque le terrein lui manqua.

Cependant, Picolomini ne pouvoit se consoler de ne pas contribuer au salut d'une ville défendue avec tant d'art & de valeur; il saisit avec empressement le rapport de quelques espions qui lui persuadèrent qu'il n'étoit pas impossible de pénétrer dans la ville à travers l'estacade, construite au milieu des sables, qui sont sur le rivage. La nuit du 4 au 5 Octobre il sort de Nieuport, suivi de cinq cents chevaux; sa marche fut si secrette & si rapide, qu'il parvint au quartier de Gassion, sans être apperçu des sentinelles; mais au premier bruit qu'il fit pour forcer l'estacade, on sonna l'allarme, on tira sur lui, & il ne pensa plus qu'à se sauver; sa retraite fut si précipitée, que le duc d'Enguien, qui déja le poursuivoit, ne put l'atteindre.

Relation du siège de Dunkerque, par Beaujeu.

L'inutilité de cette dernière tentative, & plus encore les progrès des assiégeants, qui déja avoient com-

blé la plus grande partie des fosses, ne laissoient plus aucune inquiétude au Duc ; la conquête de Dunkerque étoit désormais certaine ; cependant il jugea à propos de joindre la négociation à la force des armes pour abréger le siège, & être à portée d'accorder bientôt au soldat, un repos qu'il avoit si justement mérité : il écrivit donc au marquis de Leyde, qu'ayant à lui communiquer des choses importantes, il souhaiteroit envoyer un homme de qualité vers lui : le Gouverneur répondit que les loix de la guerre ne lui permettoient pas de recevoir un Officier dans sa Place ; mais qu'il en feroit partir un des siens pour recevoir les ordres de son Altesse Sérénissime. 1646.

Il jetta les yeux sur Hyacinthe de Veére, Major-Général des troupes de Lamboi, & l'homme le plus distingué qu'il y eût après lui dans Dunkerque. Veére parut le lendemain dans la tente du Prince, qui, sans autre préliminaire, lui dit, qu'ayant toujours estimé & protégé la valeur jusque chez ses ennemis, il vou- *Ibidem.*

1646. loit donner des marques particulières de bienveillance au marquis de Leyde, & à ses compagnons; qu'après avoir rempli avec éclat tout ce que le devoir & la gloire exigeoient d'eux, le temps étoit venu qu'ils songeassent à leur salut : que s'ils se rendoient sur-le-champ, il leur accorderoit volontiers les honneurs de la guerre; mais que s'ils entreprenoient de reculer davantage une défense désormais inutile, ils ne devoient s'attendre qu'à une fâcheuse prison.

Plus le Prince parloit, plus Veére paroissoit inquiet & déconcerté; le trouble de cet Officier frappa le Duc, qui se rappella que Veére autrefois prisonnier en France, s'étoit échappé contre sa parole d'honneur : il jugea dès-lors qu'il n'y avoit rien qu'il ne fît pour éviter une seconde prison, d'autant plus fâcheuse, qu'on lui feroit expier plus sévérement sa faute; d'ailleurs, la fortune de Veére, dépendoit de celle de Lamboi. Que deviendroit-il? que deviendroit ce Général lui-

même, si onze Régiments renfermés dans Dunkerque, qui lui apparte- 1646.
noient, devenoient la proie des François? Cependant Veére, faisant un effort sur lui-même, répondit en peu de mots, qu'il n'avoit aucun ordre de traiter. Le Prince, sous prétexte de lui faire honneur, mais en effet pour augmenter sa frayeur, lui détacha le comte de Palluau, homme fin, adroit, agréable, avec ordre de le conduire jusqu'aux portes de la Ville : celui-ci, conformément à ses instructions, ne manqua pas de lui exagérer la clémence du Prince, & en même temps sa rigueur ; il le fit ressouvenir de sa première prison, & lui laissa entrevoir qu'il étoit perdu, s'il ne trouvoit les moyens d'en éviter une seconde. Veére n'étoit pas rentré dans la place, qu'il eût déja desiré la voir entre les mains des François.

Le marquis de Leyde n'étoit pas dans les mêmes dispositions. *Relation du siège de Dunkerque, par Sarrasin.* Ce Gouverneur avoit reçu pendant l'absence du Major - Général

1646. des troupes de Lamboi, une Frégate de Nieuport & des lettres de Picolomini, qui élevoit jufqu'au ciel fa valeur & fes talents : il le conjuroit feulement de tenir encore quelques jours, pour lui donner le temps de le fecourir. Déja Leyde, ébloui de ces fauffes promeffes, prenoit des réfolutions plus vigoureufes; mais Veére lui décilla bientôt les yeux, en lui préfentant le véritable tableau des affaires. Il lui apprit que les armées Efpagnoles, s'étoient féparées depuis plufieurs jours fans avoir ofé paroître devant les lignes des François ; que les troupes de Picolomini & de Caracène, étoient réduites à douze mille hommes; que la jaloufie, la difcorde, l'efprit de vertige & de frayeur, fembloient s'être emparés des Généraux & des troupes; qu'enfin fa fituation étoit telle, qu'il n'avoit d'autre fervice a rendre au Roi fon Maître, que de lui conferver une garnifon, dont la perte ne pourroit être facilement réparée.

Ces raifons, appuyées de la vé-

rité, firent une si grande impression sur le Gouverneur, qu'il renvoya son Négociateur au camp des François. Leyde demanda une trève de quinze jours, pour donner le temps aux Espagnols de réaliser leurs magnifiques promesses; mais, quoique le Duc connût toute leur foiblesse, il réduisit la trève à trois jours. La capitulation fut conclue sur-le-champ, à condition que la Place seroit rendue le 11 Octobre, si elle n'étoit secourue avant ce temps-là; que la garnison sortiroit avec tous les honneurs de la guerre; que les troupes de Lamboi emporteroient leur artillerie, & qu'on rendroit tous les prisonniers de part & d'autre.

1646.

Pendant qu'on négocioit encore, le Duc poursuivoit les opérations du siège avec la même vigueur; le dernier coup qui partit de Dunkerque, coûta la vie au comte de Chabot, Maréchal de Camp, qui mourut avec une constance héroïque; sa perte ne fut pas moins déplorée que celle du marquis de Laval.

1646. Cependant les Dunkerquois étoient en proie à la douleur & aux gémissements; il sembloit qu'en changeant de domination, ils perdissent leur fortune & leur gloire: il ne fallut pas moins que toute la clémence & l'humanité du vainqueur, pour les accoutumer à un joug qui leur a paru depuis fort tolérable.

Relation du siége de Dunkerque, par Beaujeu.

Pendant la trève, Veére étoit allé à Nieuport, faire part aux Généraux de la capitulation de Dunkerque; il n'en revint qu'avec le triste aveu de leur impuissance: sur-le-champ une partie des portes de la Ville fut livrée aux assiégeants, & le lendemain, 11 Octobre, la garnison, composée de dix-sept cents hommes d'Infanterie, & de trois cents de Cavalerie, parmi lesquels il n'y avoit pas un soldat qui ne fût en état de combattre, sortit sur les huit heures du matin. Le marquis de Leyde paroissoit le dernier, superbement monté. Le Prince, environné de tous les Officiers-Généraux, l'attendoit sur sa route, non

pour jouir de son triomphe, mais pour contenir le vainqueur, qui alors s'oublioit quelquefois, jusqu'à insulter aux vaincus & les dépouiller. Dès que le marquis de Leyde l'eût apperçu, il se jetta à terre, & l'aborda avec les marques du plus profond respect; le Duc, de son côté, descendit de cheval & l'accueillit avec de grands éloges. 1646. *Ibidem.*

Après les premiers compliments, le Prince lui demanda si on lui avoit rendu tous ses prisonniers : Leyde répondit que le maréchal de Gassion lui en détenoit encore quelques-uns, entr'autres, un Maréchal de Bataille des troupes de Lamboi. Le Prince, indigné, se tourne vers le Maréchal, & lui demanda pourquoi il a enfreint la capitulation. Comme celui-ci s'excusoit avec hauteur : *Rendez les prisonniers tout à l'heure*, répondit le Prince d'un air sévère, *& sachez que lorsque j'ordonne, je veux être obéi; je vous apprendrai à respecter mes ordres comme le dernier soldat de l'armée.* On conçoit combien cette réprimande publique dut *Ibidem.*

affliger Gassion, l'homme le plus
1646. fier & le plus sensible du Royaume.

Cependant le marquis de Leyde se retiroit, pénétré des procédés nobles & généreux du Prince; mais celui-ci le rappella pour l'inviter à voir défiler devant lui la garnison qu'il vouloit établir à Dunkerque: elle consistoit en deux mille quatre cents hommes de vieilles troupes, sous les ordres du maréchal de Rantzau. On remarqua que Leyde, pendant toute cette entrevue, ne cessa d'avoir les yeux fixés sur le duc d'Enguien, dont il ne pouvoit se lasser d'admirer le génie & la fortune: il
Ibidem. avoit défendu les deux plus fortes places des Pays-Bas, Maëstricht & Dunkerque, contre deux grands Capitaines; mais il n'avoit rendu la première, qu'après trois mois de siège, quoique le prince d'Orange eût sous ses ordres une armée de trente mille hommes, & que la saison & l'abondance de toutes choses le missent en état de poursuivre vigoureusement son entreprise; au-lieu qu'il se voyoit obligé de céder,

après treize jours de tranchée ouver-
te, le boulevard de la Flandre à un 1646.
Général qui avoit eu à combattre la disette, les maladies & tous les éléments conjurés contre lui. Plus il venoit à considérer les obstacles des deux sièges, plus il trouvoit la gloire du Héros François supérieure à celle du Prince Hollandois.

L'entrée du Duc à Dunkerque, à la tête de son armée, fut un véritable triomphe; il trouva dans les magasins, beaucoup de vivres, de fourages & de munitions de toute espèce; une artillerie prodigieuse, deux vaisseaux de guerre, treize frégates & deux flûtes dans le Port. Son premier soin fut de traiter les Habitants avec la modération qu'on doit à un peuple conquis; il ne recommanda rien tant au maréchal de Rantzau, qu'il laissa pour commander dans la Ville, que de faire oublier aux Dunkerquois, par sa justice & son humanité, l'inclination qu'ils avoient pour leurs anciens Maîtres.

La conquête de Dunkerque, en-

treprise & achevée en aussi peu de
1646. temps, porta un coup des plus mortels à l'Espagne : tout étoit à Madrid dans la confusion & le désespoir; on ne trouvoit plus d'hommes ni d'argent, qu'en employant la violence. Le marquis de Castel-Rodrigo écrivit à Philippe IV, qu'il n'étoit plus temps de disputer des conditions de la paix avec la France; qu'il falloit se résoudre à céder une partie de la Monarchie, pour conserver l'autre. Le comte de Pégnéranda, le premier des Plénipotentiaires Espagnols à Munster, reçut du même Gouverneur des lettres aussi lamentables : elles devinrent publiques. La grandeur de la plaie étoit telle, qu'on ne se mettoit plus en peine de la dissimuler; enfin, on voyoit tant d'abattement parmi les Généraux & les Ministres de cette Nation, d'ailleurs si fière & si magnanime, qu'il n'eût tenu qu'au cardinal Mazarin de conclure, en quatre jours, la paix à des conditions telles que la France n'en avoit jamais imposé de plus glorieuses. La

Histoire du traité de Vestphalie, par le P. Bougeant, t. IV.

La désolation de l'Espagne, étoit la source de la grandeur, de la gloire & de la joie de la France : elle célébra avec transport un si beau triomphe. On ne regardoit presque plus, dit le cavalier Nani, témoin oculaire, le Vainqueur comme un homme, mais comme une espèce de divinité qui présidoit sur les armes de la France. 1646.

Le Duc avoit à peine rétabli les brêches de Dunkerque, qu'il marcha à Hondscotte, où l'abondance des vivres & des fourages fit oublier en peu de temps à son armée les fatigues & les misères du siège. Pendant que le Soldat respiroit de tant de travaux, le Duc méditoit le siège de Dixmude, moins déterminé par l'importance de la conquête, que dans la vue de s'ouvrir un chemin facile pour ravitailler Courtrai; mais le maréchal de Gassion, qu'il avoit chargé de cette expédition, ne put approcher de la place, dont les environs inondés ne présentoient qu'une vaste enceinte d'eau & de boue.

1646. Cependant la ville de Courtrai, située, comme on a vu, au milieu du pays ennemi, avoit besoin d'un convoi capable de faire subsister la Garnison & les Habitants pendant tout l'hiver; le Prince, qui ne s'étoit reposé que sur lui-même, du soin de le préparer, en voulut confier la conduite à Gassion : celui-ci s'excusa de cette expédition, sur la nouvelle qu'il apprit que le duc de Lorraine & Picolomini l'attendoient sur la route avec des forces supérieures ; à son refus le Duc s'en chargea lui-même.

Histoire du maréchal de Gassion, tom. IV.

Voici les mesures qu'il prit pour assurer les succès de cette entreprise, qui paroissoit si périlleuse : arrivé avec un corps de troupes à Warvick, où le convoi aborda par eau, il fit tirer & ranger sur le bord de la rivière tous les sacs de farine & de poudre, dans le même ordre qu'étoient rangés les régiments de Cavalerie.

Le lendemain, à deux heures du matin, chaque Cavalier prend un sac sur la croupe de son cheval,

Mémoires de Bussi-Rabutin, tom. I.

on charge le reſte ſur des chariots, & l'on marche à la pointe du jour, 1646.
en ordre de bataille, entre Menin & Ypres, où l'ennemi avoit jetté une partie de ſes forces. Le Duc avoit à peine fait quelques lieues, qu'on lui apprend que le duc de Lorraine & Picolomini marchent à lui pour le combattre ; mais, loin de l'étonner, cette nouvelle ne fait qu'augmenter ſa vigilance & ſon activité ; il continue ſa route, perſuadé que le duc de Lorraine n'oſera engager une action générale. Sur les trois heures après midi, l'ennemi paroît & fond ſur l'arrière-garde, commandée par le marquis de la Ferté-Imbault : celui-ci le reçoit ſi vertement, qu'il l'enfonce & le met en fuite : cette malheureuſe tentative, déconcerte tellement l'armée Eſpagnole, qu'elle diſparût. Le Duc entra à Courtrai, ſans avoir perdu aucun de ſes hommes, ni de ſes chariots.

Ibidem.

Mais la retraite n'étoit guère moins difficile ; déja le duc de Lorraine & Picolomini, honteux de

1646. leur foiblesse, avoient choisi les postes les plus avantageux, pour couper à Enguien la route d'Armentières, & le battre; il ne laissa pas de se mettre en route; il marcha avec tant d'ordre, sa contenance parut si fière, que l'ennemi aima mieux lui laisser les chemins libres, que de le forcer à combattre.

Ainsi finit, par un exploit glorieux, une campagne déja si glorieuse. Gassion fut également honteux & inconsolable d'avoir refusé la conduite d'une expédition, dont le succès eût augmenté sa réputation. Il seroit difficile de croire que la crainte eût arrêté ce Général, l'un des plus déterminés que la France ait produits; d'ailleurs, il s'agissoit du salut de Courtrai, dont le Gouvernement lui produisoit plus de cinquante mille écus par an. Il paroît que ce Maréchal n'agissoit ainsi à l'égard du Prince, que par des ordres secrets de la Cour; ses démêlés avec le duc d'Enguien, firent tant de bruit, qu'on ne peut se dispenser d'en parler: ils servi-

Histoire du maréchal de Gassion, tom. IV.

ront à faire connoître le caractère haut, fier, mais généreux du Prince, celui de Gassion, & la politique du cardinal Mazarin. 1646.

On a vu que de simple & nouveau Maréchal de Camp, Gassion étoit parvenu à l'âge de trente-quatre ans au sceptre des Guerriers; ses exploits, sa valeur le rendoient certainement digne de cet honneur; cependant il ne l'auroit peut-être jamais obtenu, sans la protection du duc d'Enguien. Le Maréchal parut pénétré de reconnoissance jusqu'au siège de Courtrai, où il donna, par son humeur altière, emportée, incompatible, de grands sujets de plainte au Duc; mais ce Prince les avoit oubliés, il lui avoit même pardonné de s'être indiscrétement vanté, qu'il n'y avoit personne à l'armée qu'il n'arrêtât, en vertu d'un ordre du Roi.

Gassion, malgré toute la modération du Duc, parut persévérer dans ces sentiments de hauteur & d'indépendance, qui ne lui faisoient souffrir qu'avec impatience l'empire

de ses supérieurs : sur ces entrefai-
1646. tes, arrive la mort du duc de Brézé, & la querelle du duc d'Enguien avec le premier Ministre. Le crédit, l'autorité du Prince, auprès des troupes qui l'adoroient, son courage, sa jeunesse, capable de tout oser, donnoient d'étranges inquiétudes à Mazarin ; bientôt il chercha dans son armée même, un homme assez fier & assez autorisé pour lui donner des dégoûts & des chagrins ; il ne trouva que Gassion capable de lui être opposé : il s'appliqua à fomenter par des émissaires secrets, la mésintelligence naissante entre le Prince & le Maréchal. Il paroît qu'on fit espérer à Gassion le commandement d'une armée en chef, la campagne suivante, s'il vouloit se prêter aux vues du Ministre. Quoi qu'il en soit, le Duc, qui jugeoit de tous les hommes par lui-même, témoigna toujours la même confiance à Gassion ; il chercha à lui faire oublier quelques traits assez vifs, qui lui étoient échappés, & dont on a parlé, en faisant géné-

Histoire du maréchal de Gassion, tom. IV.

reuſement les premières avances ; mais Gaſſion les reçut avec tant de hauteur & d'indifférence, que le Duc en fut juſtement irrité. 1646.

Cette conduite équivoque du Maréchal n'empêcha pourtant pas le Prince de lui offrir la conduite du ſiège de Dixmude, & ſur-tout le ſoin de ravitailler Courtrai. Le refus abſolu de Gaſſion éclaira le Prince ; ce fut alors qu'il lui échappa de dire, dans le premier mouvement de ſon indignation : *Qu'un Genéral de la trempe de Gaſſion n'étoit qu'un échappé de Drille ; qu'il prétendoit envain trancher du grand Capitaine, que ce n'étoit qu'un étourdi de Caporal, dont il étoit aiſé de ſe paſſer.* Sans doute que le cœur du Prince déſavoua bientôt un langage ſi injurieux, puiſqu'il parla depuis avec eſtime des talents militaires de Gaſſion ; mais il le regarda toujours comme un ingrat & un ennemi. Les occaſions de ſe venger ſe préſentèrent bientôt : Gaſſion avoit déplu au duc d'Orléans, en prenant l'abbé de la Rivière, pour l'objet

Ibidem.

perpétuel de ses railleries : il ne mé-
1646. nageoit guère plus le Cardinal, dont il blâmoit hautement l'administration, jusqu'à se plaindre qu'il entretenoit à grands frais des Eunuques Italiens pour sa musique; tandis qu'il laissoit manquer l'armée de tout. Les services secrets qu'il lui avoit rendus cette campagne, suspendirent la colère de Mazarin; mais il garda toujours dans son ame un vif ressentiment contre lui, & il eût été dès-lors perdu, si le duc d'Enguien eût voulu concourir à sa perte; déja on commençoit à lui supposer des desseins profonds & criminels.

Ibidem.

Le principal moteur de la persécution, l'abbé de la Rivière, non content de creuser le précipice sous les pas du Maréchal, cherchoit à le rendre ridicule : il s'adressa à M. de Blot, Gentilhomme du duc d'Orléans, qui versifioit avec assez de succès, pour l'engager à publier des couplets contre Gassion; celui-ci lui répondit en riant : *Que loin de les accabler, les Muses plaignoient les mal-*

Histoire du maréchal de Gassion, tom. IV.

heureux. Comme la Rivière insistoit, Blot lui déclara sérieusement qu'il connoissoit trop le caractère magnanime du duc d'Enguien, pour ne pas être convaincu, qu'il embrasseroit lui-même la défense de son ennemi opprimé, & qu'il n'offenseroit jamais un Gagneur de batailles. C'est ainsi que l'idée qu'on s'étoit formée de la grandeur d'ame du Duc, garantit le Maréchal de traits quelquefois plus douloureux que ceux de l'infortune. Il est temps de reprendre le fil de la narration. 1646.

A son retour à la Cour, la Reine affecta de recevoir le duc d'Enguien avec plus d'accueil, qu'elle n'avoit jamais fait; le Cardinal, qui régnoit sous le nom de cette Princesse, eût volontiers payé avec des caresses & des éloges, les services que le Prince rendoit à l'Etat. Peut-être que le Duc, plus avide de gloire & de réputation que de bien, se fût contenté de ces récompenses stériles; mais le Prince son père s'opiniâtroit à en obtenir de plus

Mémoires de madame de Motteville, t. I, p. 390 & suiv.

solides. L'un & l'autre demandèrent
1646. donc à la Reine un dédommagement de la dépouille du duc de Brézé; le Cardinal opposa envain toutes les ruses & les détours de la politique la plus déliée, ou plutôt de l'ingratitude; il fallut entrer en négociation. Le Ministre, selon sa coutume, la tira en longueur, dans l'espérance que le secours du temps & des circonstances le dispenseroit de ses promesses: on verra bientôt que le hazard le servit au-delà de ses voeux.

Cependant, Mazarin offroit le Clermontois, riche & fertile contrée, qui s'étend le long de la Meuse, & dont le revenu est considérable; il n'en coûtoit rien à l'Etat, puisque ce Domaine, conquis sur le duc de Lorraine, devoit lui être restitué à la paix: c'étoit même faire naître, entre les Maisons de Bourbon-Condé & de Lorraine, un objet éternel de discorde. Le Prince le refusa par cette raison. Le Cardinal, pour le rendre suspect, lui tendit les pièges les plus

adroits & les plus dangereux ; il lui faisoit insinuer par ses émissaires, tantôt de demander qu'il lui fût permis de conquérir à ses frais la Franche-Comté, qui eût été érigée en Souveraineté, tantôt qu'on lui formât un établissement dans les Pays-Bas, aux dépens des Espagnols, ou qu'on l'autorisât à acheter la principauté de Montbéliard, ou bien le duché de Rhétélois, Charleville & Mézière. La proposition de conquérir la Franche-Comté fut rejettée, par le souvenir des maux que les ducs de Bourgogne, en même temps Princes du sang & Souverains puissants, avoient causés à l'Etat ; les autres furent éludés. 1646.

Mémoires de Lainé, t. I, p. 36, 37 & suiv.

Sur ces entrefaites, la mort dénoua cette intrigue si compliquée. Henri de Bourbon, deuxième du nom, Prince de Condé, fut enlevé le 26 Décembre, après une courte maladie. Le duc d'Enguien succéda aux titres de premier Prince du sang, de Chef de conseil de la Régence, de Grand-Maître de France, & de

Gouverneur de Bourgogne & de
1646. Berri : on ne l'appella plus dès-lors, à la Cour & dans tout le Royaume, que *Monsieur le Prince.* Mazarin lui fit valoir avec tant d'art l'héritage de son père, qu'il n'osa plus insister sur la récompense de l'Amirauté ; il ne lui resta que le regret de n'avoir pas pressé plus fortement la conclusion d'une négociation insidieuse. Cependant de nouvelles victoires lui valurent dans la suite le Clermontois ; le Roi l'en rendit propriétaire incommutable, & ses droits furent justifiés par un Arrêt solemnel du Parlement, rendu en 1660.

Mémoires de madame de Motteville, t. I, p. 393.

Avant que de finir cet article, on ne peut s'empêcher d'observer, après tous les Ecrivains étrangers & nationaux, que la mort du prince de Condé fut regardée comme la plus grande perte dont l'Etat pût être alors affligé. On avoit une si haute idée de la sagesse profonde, de la capacité, de la modération, de l'expérience de ce Prince, & de son autorité sur tous les corps de

l'Etat, qu'on étoit persuadé que la France n'eût jamais été en proie à la guerre civile, s'il eût plu au ciel de lui prolonger les jours; lui seul étoit capable de modérer les saillies de son fils, d'arrêter l'audace & les emportements de la Fronde, de contenir Mazarin, à qui il s'opposoit déja avec vigueur dans les Conseils, lorsque ce Ministre étranger proposoit de surcharger le Royaume de nouveaux impôts, ou de donner atteinte aux priviléges des Compagnies : il passoit pour le fléau des Partisans, titre qui lui avoit mérité la confiance & les respects de la Nation. Le peuple eût trouvé en lui un puissant médiateur; la Reine, un appui contre la rebellion; il eût marché d'un pas égal entre le cabinet & la faction. On parlera ailleurs avec la plus grande étendue de ce Prince, qui, dans aucun temps de sa vie, ne se montra jamais plus grand, plus digne de sa naissance, que les dernières années de sa carrière. 1646.

Le nouveau Prince de Condé n'eut

pas plutôt été admis au conseil de
1647. Régence, qu'on le reconnut pour un de ces génies rares & transcendants, nés pour commander aux autres hommes. On voyoit briller en lui une vue perçante, des lumières naturelles & acquises par une lecture immense, un tact sûr, une fermeté incroyable : son application, à un âge où la gloire & les plaisirs l'environnoient, étoit infatigable, & sa pénétration si grande, dans tout ce qui regarde la conduite & les détails d'une guerre, la politique, l'administration de la justice, les affaires d'économie, de commerce & de finances, les sciences & les arts, qu'on eût dit qu'il ne s'étoit livré qu'à chacun de ces objets, dont un seul souvent ne peut être approfondi par les autres hommes, pendant le cours d'une longue vie. L'héroïsme de l'ame ajoutoit un nouvel éclat à ses talents : d'un zèle sans bornes pour la gloire du nom François, uniquement sensible à la réputation qui vient des grandes actions ; & à ces

Actions mémorables de la Vie du prince de Condé, p. 228.

Portrait du prince de Condé, par Saint-Evremont.

applaudiſſements délicats que les honnêtes-gens ſavent donner à la vertu ; affable avec dignité, poli envers tous les hommes au-delà de tout ce qu'on pouvoit attendre, vrai, magnanime, d'une foi & d'un ſecret inviolables : Condé déteſtoit la ruſe & les ſubterfuges ; il avoit coutume de dire, *que la fineſſe eſt la reſſource des ames baſſes & foibles ; que la plus grande de toutes étoit de n'en point avoir ; qu'on peut bien tromper pour un temps, mais qu'une tromperie découverte ne laiſſe après ſoi que la honte & la confuſion.* Il ſoutenoit qu'il n'y avoit qu'un ſeul moyen d'agir avec ſûreté & avec gloire dans le commerce de la vie & le maniement des affaires, la candeur, la droiture & la vérité. D'après cet aſſemblage étonnant de force, de courage, d'élévation, de connoiſſances & de talents, eſt-il ſurprenant qu'on le regardât, dans toute l'Europe comme un homme auſſi propre à gouverner un Empire, qu'à le conquérir ?

1647.

Actions mémorables du prince de Condé, p. 311.

Mais ces grandes qualités étoient

obſcurcies par pluſieurs défauts. On
1647. lui reprochoit trop de penchant à
Portrait du prince de Condé, par Saint-Evremont. la raillerie, de la hauteur, de l'inégalité, de l'impatience; prompt, vif, emporté dans ſes paſſions, le feu de ſon génie l'eût dévoré lui-même, s'il ne l'eût appliqué à tout ce que la guerre, l'adminiſtration & les ſciences ont de plus épineux. Sa fermeté dégénéroit quelquefois en opiniâtreté; incapable de déguiſement, il regardoit la complaiſance, comme un moyen trop au-deſſous de lui, pour parvenir à ſes fins: s'il louoit avec joie les grandes actions & les ſervices des autres, il blâmoit les fautes avec aigreur & ſans ménagement. Ce fut ainſi que ſa franchiſe, la plus noble des vertus, lui attira preſqu'autant d'ennemis, que ſa réputation & ſa puiſſance d'envieux. La fierté de ſon ame, qui le rendoit incapable de ſe laiſſer gouverner, le priva, plus d'une fois, de l'avantage de recevoir des conſeils ſalutaires. Tout ce qui ſeroit à peine remarqué dans les autres hommes, ſe faiſoit ſentir vive-

ment en celui-ci. Plus d'égalité, de douceur & de modération; moins de 1647.
faillies & d'impétuofité, l'Hiftoire *Ibidem.*
ancienne & moderne n'auroient point de Héros qui pût lui être oppofé : il ne lui manquoit que les vertus d'un homme médiocre, pour être le premier de tous les hommes. Mais ces qualités & ces défauts deviendront plus fenfibles dans le trouble & la confufion des guerres civiles; heureux Condé, d'avoir fu conferver, dans le fein des orages, au milieu de l'adverfité & jufqu'au dernier foupir, toute la grandeur & l'héroïfme de fon caractère !

Tel qu'on vient de le dépeindre, Condé furpaffoit tous les François en génie, en puiffance, en courage, en fortune & en talents; & il n'y avoit pas même alors en Europe d'homme qui méritât de lui être comparé à tous ces égards. On le regardoit en France comme celui dont l'amitié ou la haine alloit décider de la fortune de tous les Courtifans. La foibleffe de la

Régente, celle du duc d'Orléans,
1647. également gouvernés par des Favoris, servoient encore d'ombre à la force & à l'énergie de ce Prince.

Mémoires de madame de Motteville, t. II, p. 37. Il avoit à peine pris séance au Conseil, qu'il laissa échapper un trait qui caractérise toute la noblesse de son ame. Le comte d'Harcourt venoit d'être défait devant Lérida, qu'il avoit assiégé inutilement pendant plus de six mois. C'étoit le seul désastre que ce Général eût essuyé depuis qu'il commandoit les armées; cependant, chacun s'élevoit contre lui avec la même amertume, qu'on avoit témoigné contre Turenne, après la bataille de Mariendal : on blâmoit sa conduite, on exagéroit ses fautes, on lui en supposoit même, car on ne voit que celles des malheureux. Dans ce déchaînement universel, Condé embrassa la défense d'Harcourt, issu d'une Maison long-temps rivale & ennemie de celle de Bourbon, & qui lui-même avoit toujours paru dans des intérêts con-
Ibidem. traires aux siens. Il le protégea avec

cette mâle vigueur, que la vertu doit à l'infortune ; il répéta, plusieurs fois, en plein Conseil : *Que quelque grand & heureux que fût un Général, on ne devoit pas s'attendre à le voir invincible.* Cette déclaration, de la part d'un Capitaine, qui n'avoit éprouvé que des succès sans aucun mêlange de revers, fit rougir & taire les ennemis d'Harcourt. Il en fut quitte pour être privé, pendant quelques années, du commandement des armées. 1647.

Mazarin, à l'exemple de Richelieu son prédécesseur, sembloit alors vouloir punir les Généraux des caprices de la fortune, & les rendre responsables des événements. Vaincu après de grands exploits dans ces mêmes plaines, où Harcourt avoit vu son courage trahi par le sort, le maréchal de la Mothe-Houdancourt gémissoit dans le château de Pierre-en-Size, opprimé par le Ministre qui regardoit le malheur, comme le plus grand des crimes. L'infortuné la Mothe étoit trainé depuis trois ans de tribunal en tribunal :

1647. on vouloit lui faire perdre l'honneur & la vie. Condé, fidèle à ses principes, envoya visiter & consoler le Prisonnier : il l'assura même de sa liberté prochaine, qui ne tarda pas en effet à lui être rendue.

Ibidem.

Cependant les désastres de ces deux Généraux avoient rempli la Catalogne de deuil & de terreur. Le peuple de cette belle & riche Province, depuis sa révolte contre le Roi d'Espagne son légitime Souverain, n'avoit jamais paru plus inquiet, plus irrésolu, plus agité de soupçons & de défiance. Il y avoit lieu de craindre qu'il ne se lassât enfin d'une protection qui ne le mettoit pas à couvert du ressentiment d'un Maître irrité : une partie des Citoyens vouloit qu'on eût recours à sa clémence : la France étoit à la veille de perdre la Catalogne, avec la même facilité qu'elle l'avoit gagnée.

Histoire du prince de Condé, par Coste, p. 97.

Dans ces circonstances, Mazarin jetta les yeux sur Condé, comme sur le seul homme capable de rassurer les Catalans, & de sauver une

Province, à l'aide de laquelle on eût pu porter le fer & le feu jusque dans les entrailles de la monarchie Espagnole. Les vues du Ministre étoient appuyées de tous les vœux des Catalans. Etoit-ce de son propre mouvement, que ce peuple fier, brave, opiniâtre, indocile, appelloit le premier Prince du sang à son secours, ou par les insinuations secretes de Mazarin ? Quoi qu'il en soit, ils députèrent à la Cour pour obtenir qu'il vînt les commander. Le Cardinal presse Condé; il le conjure d'aller venger au-delà des Pyrénées, les injures & les défaites de la France. Quelle source intarrissable de gloire, si après avoir vaincu sur les bords de la Meuse, de l'Escaut, de la Moselle, du Rhin, du Neckre & du Danube, il rend l'Ebre témoin de ses nouveaux triomphes ! s'il rétablit l'honneur des armes du Roi, en quelque sorte flétri & éclipsé; s'il réduit enfin Tarragone, & sur-tout Lérida, l'écueil des plus grands Capitaines ! Condé, flatté de la confiance des peuples,

1647.

1647. *Ibidem.* séduit par l'espérance d'entasser lauriers sur lauriers, céda sans peine à l'éloquence artificieuse de Mazarin. Il ne lui demanda d'autre grace que celle d'accélérer les préparatifs de la campagne sur terre & sur mer, afin de le mettre à portée de prévenir l'ennemi, & de frapper des coup décisifs, avant que les chaleurs excessives du climat, seules capables de ruiner une puissante armée, l'arrêtassent dans ses progrès. Le Cardinal, au comble de ses vœux, lui prodigua les promesses les plus magnifiques; mais personne ne connoissoit mieux que lui l'art dangereux de les éluder.

La résolution de confier la défense de la Catalogne au Prince, n'eut pas plutôt transpiré, que tous les amis de Condé tentèrent de le détourner d'une expédition dont le succès leur paroissoit presque désespéré : il lui représentèrent que l'Espagne, combattant du côté des Pyrénées pour ses propres foyers, auroit recours aux plus grands efforts pour conserver les Places qui

étoient presque les seuls remparts de Madrid; que la France n'entretenoit en Catalogne qu'un petit nombre de troupes délabrées, & encore effrayées de leurs anciennes défaites; que Mazarin se donneroit bien de garde de les augmenter pour ne pas conrribuer à l'éclat d'un Prince, dont la réputation & la puissance l'étonnent: ils ajoutent qu'il n'y a que lui qui, à la vue d'un commandement si difficile, si éloigné, si périlleux, ne soupçonne pas la politique basse & jalouse du Cardinal. Pourquoi l'arracher à une armée qu'il a rendue invincible, à l'Allemagne & aux Pays-Bas, dont il connoit si bien le théâtre, pour l'envoyer au milieu des montagnes, dans une Province qui lui est inconnue, & où tous les Généraux ont échoué, si ce n'est dans l'espérance criminelle de l'exposer au danger de perdre la vie, ou au-moins la réputation?

1647.

Telles étoient les représentations des amis de Condé. Sans doute que la défiance qu'ils avoient conçue

du caractère de Mazarin, les rendoit si amères. Cependant on a toujours été persuadé que si M. le Prince eût vécu, il n'auroit jamais laissé partir son fils pour la Catalogne. Il n'y avoit que l'autorité d'un père si respectable qui eût pu arrêter Condé sur le bord d'un précipice que Mazarin avoit semé de fleurs. C'est la première fois que le jeune Prince eut lieu de regretter la perte de l'auteur de ses jours; mais elle lui sera bien plus douloureuse, lorsqu'en butte aux traits secrets d'une Cour ingrate, à l'audace de la Fronde, trahi & abandonné par la plupart de ceux qui le précipitèrent malgré lui dans la faction & la révolte, il ne verra plus que des écueils naître sous ses pas.

1647.

Condé demeura inébranlable. Les raisons tirées de la grandeur du péril, loin de l'effrayer, augmentèrent son ardeur. Après avoir achevé en si peu de temps tant d'expéditions qui paroissoient impossibles; pourquoi désespérer du succès en Catalogne ? N'étoit-ce pas le même ennemi,

nemi, qu'il avoit vaincu tant de fois dans les Pays-Bas, qu'il alloit combattre au-delà des Pyrénées? Mais le frein le plus sacré pour lui, étoit l'engagement de sa parole; & il ne pouvoit croire que Mazarin osât manquer à la sienne: il ne voyoit enfin en perspective que de nouveaux triomphes. 1647.

L'amour de la gloire dominoit presqu'uniquement dans cette ame haute & fière. Il n'écoutoit déja presque plus les autres passions que dans le repos des hivers, & le silence des armes; déja il affectoit de braver ce penchant si doux, auquel la plupart des Guerriers se livrent si volontiers; il n'avoit pourtant pas toujours été insensible. À peine marié, il s'étoit laissé toucher par les charmes de mademoiselle du Vigean, qui, à une grande beauté, joignoit des graces séduisantes, un esprit agréable & cultivé. Sa passion l'entraîna si loin, qu'il forma le dessein de faire casser son mariage avec mademoiselle de Brézé, prétendant qu'il ne l'avoit contracté que par

Mémoires de madame de Nemours, p. 130.

force. La Princesse sa mère se prê-
1647. toit volontiers à ce projet, soit par haine contre Richelieu, le persécuteur de sa Maison, dont elle poursuivoit la mémoire en la personne de sa nièce, soit pour conserver son crédit dans l'esprit de son fils. Mais la duchesse de Longueville,
Ségrésiana. qui d'abord avoit applaudi à la passion du Duc, craignant de partager avec mademoiselle du Vigean la confiance de son frère, révéla ce secret fatal à M. le Prince; celui-ci s'emporta avec violence contre les deux amants, dont il déconcerta le projet. Le ressentiment du duc d'Enguien contre madame de Longueville fut sans bornes, & sa passion pour sa maîtresse prit de nouvelles forces, jusqu'à la maladie qu'il essuya après la bataille de Nortlingue. Ce fut alors que son amour s'évanouit avec la prodigieuse quantité de sang qu'on lui tira: la révolution fut si entière qu'après sa convalescence, à peine lui resta-t-il un léger souvenir de l'objet qu'il avoit aimé avec excès. Qu'on juge de la douleur de

mademoiselle du Vigean : elle fut telle, qu'elle manqua d'y succomber. Mais bientôt après, détrompée de l'éclat, des grandeurs & des passions, elle comprit qu'il n'y avoit que Dieu qui pût remplir un cœur si long temps occupé du duc d'Enguien. Elle fut s'ensevelir aux Carmélites, où elle expia dans les rigueurs d'une longue & sévère pénitence, les brillantes espérances qu'elle avoit conçues.

1647.

Depuis cette aventure, Condé, malgré la contagion de l'exemple, sembloit être à l'épreuve des traits les plus séducteurs. Il ne paroissoit presque plus au bal, quoique personne n'y brillât avec plus de grace ; sa parure étoit négligée : il osoit enfin défier l'amour, lorsqu'il trouva un nouveau vainqueur en la personne de mademoiselle de Toucy. Condé parut en un moment le plus élégant des François. On célébra cette métamorphose comme un grand événement ; c'est que tout ce qui avoit trait à ce Prince, réputé en quelque sorte, le maître & l'ar-

Mémoires de Madame de Motteville, t. II, p. 420.

1647. bitre de la France, frappoit & intéressoit cette multitude oisive qui assiège les Cours. Bientôt le printemps arracha Condé à l'ivresse de cette passion. Il ne goûtoit de véritable joie, que lorsque, dégagé de toutes sortes de liens, il se voyoit sur la frontière prêt à frapper ces coups qui étonnoient l'Europe.

Son voyage ne fut qu'un triomphe continuel : tous les peuples s'empressoient de voler sous les pas d'un Prince, dont ils n'avoient entendu réciter les exploits qu'avec transport. La capitale de la Catalogne se surpassa elle-même. Ce n'étoit pas un simple Viceroi qu'on lui envoyoit, mais le premier Prince du sang, un Général toujours victorieux, qui avoit sauvé & agrandi le Royaume : elle commença à comprendre qu'elle devenoit chère à la France, puisque l'Etat consentoit à se priver, en sa faveur, d'un Chef dont la présence lui eût été si utile pour achever la conquête des Pays-Bas. Le Courier, qui lui apporta la nou-

Histoire du traité de Vestphalie, p. 151.

velle du départ du Prince, reçut un présent magnifique. 1647.

La joie de Condé ne répondit point à celle des Catalans; ce n'étoit pas qu'il fût insensible à ces démonstrations de tendresse & de vénération : mais il n'avoit trouvé, en arrivant à Barcelone, ni troupes, ni argent, ni artillerie, ni munitions de guerre & de bouche. Dans la douleur de se voir si indignement trompé par le Ministre, il exhala son ressentiment par des plaintes vives & amères, par des menaces. Cependant il fallut se livrer à un travail infatigable, avec MM. de Marca & de Champlâtreux, Intendants de la Province & de l'armée, pour assembler les troupes & former des Magasins.

Mémoires de Bussi-Rabutin, tom. I, p. 167.

Pendant ce temps-là, Barcelone lui préparoit l'entrée la plus brillante. Quoique Condé méprisât ces honneurs, il ne laissa pas de se conformer à l'usage. Il parut dans les rues de cette Capitale, suivi & environné de tous les principaux Officiers de l'armée, vêtus & mon-

Ibidem.

tés magnifiquement. La négligence
1647. de la parure du Prince, contrastoit parfaitement avec l'éclat dont il étoit entouré. Il portoit encore le grand deuil, à cause de la mort récente de son père. Un habit noir, de longs cheveux épars, son extrême jeunesse, frappèrent quelques Citoyens qui dirent tout haut qu'on leur avoit envoyé un Etudiant pour Viceroi. Ces paroles n'échapèrent point au Prince : persuadé qu'il faut quelquefois éblouir les yeux de la multitude par la pompe & la magnificence, & prêter à l'illusion, il ordonna un carousel superbe sur le Môle de Barcelone, où il se fit voir à la tête de tout ce qu'il y avoit de plus illustre & de mieux fait parmi les François. Il avoit pris ce jour-là un habit couvert de perles & de broderie d'or, son cheval étoit magnifiquement harnaché. Les graces martiales du Prince, la noblesse de sa contenance, la fierté de ses regards, & sur-tout son adresse, réunirent tous les suffrages des Catalans ; ils avouèrent, d'une voix unanime, que si Condé

avoit l'ame & le génie d'un Héros, personne aussi n'en avoit plus l'air & le maintien. 1647.

Mais ce n'étoit point pour se livrer à des amusements si frivoles, que Condé avoit passé les Pyrénées. Chaque jour qui s'écouloit dans l'inaction, lui coûtoit des regrets & des soupirs. Cependant, malgré toute l'impatience de son zèle, il se vit obligé d'attendre plus de six semaines à Barcelone, l'arrivée des troupes & des munitions de guerre & de bouche. Il ne lui en auroit pas tant fallu pour subjuguer Valence & l'Aragon, si Mazarin se fut prêté avec la même ardeur que lui aux progrès de la France.

Il ne manquoit plus que la Flotte pour seconder les opérations du Prince. Sans ce secours, comment bloquer le port de Tarragone, dont Condé méditoit la conquête avant celle de Lérida? Mais au-lieu d'une flotte puissante, promise par le Ministre, on ne vit arriver à la fin d'Avril que quelques Galères délabrées, sous les ordres du duc de Ri-

Mémoires du maréchal de Grammont, p. 231.

chelieu & du Commandeur des Gou-
1647. tes : elles manœuvroient si difficilement, que le premier soin de Condé fut de les renvoyer à Marseille, afin qu'elles ne devinssent pas la proie des ennemis. Dès lors il ne fut plus question du siège de Tarragone ; le Prince ne s'occupa plus que de celui de Lérida : il feignit néanmoins d'avoir toujours des vues sur la première de ces places, pour obliger l'ennemi à diviser ses forces & son attention, & il fut assez heureux pour le tromper.

Mémoires de Bussi-Rabutin, tom. I, p. 168.

L'armée s'ébranla des environs de Barcelone le 8 de Mai : elle arriva en quatre jours de marche à Balaguier sur la Segre ; deux jours après, elle passa la rivière de Noguerra qui étoit débordée : ce passage coûta la vie à plusieurs soldats qui se noyèrent. Condé eût échoué, si l'ennemi lui eût seulement opposé deux mille hommes ; il se présenta le même jour devant Lérida, avec une partie des troupes ; tandis que Marsin, qui conduisoit le reste, s'établissoit au quar-

tier de Villenouette, de l'autre côté de la rivière. 1647.

La ville de Lérida, si fameuse par les sièges qu'elle a soutenus, est située sur la Sègre à trente lieues de Barcelone. Un mur épais, divers bastions, quelques ouvrages à corne, un fossé large & profond, un beau château qui lui sert de citadelle, la rendent moins redoutable, que sa position sur un roc si vif & si dur, qu'il est presqu'impossible de le percer. Cette Ville, d'une médiocre étendue, étoit depuis la perte de Barcelone le rempart des Royaumes de Valence & d'Aragon; Philippe IV en avoit confié la défense à Don Georgio Britt, Portugais, l'un des hommes de l'Europe qui avoient le plus de valeur, d'expérience, de réputation & de générosité. C'étoit ce même Britt, qui, la campagne précédente, avoit eu la gloire de soutenir, pendant plus de six mois, tous les efforts du comte d'Harcourt. Sa garnison étoit composée de quatre mille hommes d'élite, & la place munie d'une nom-

Mémoires du maréchal de Grammont.

breuse artillerie, & d'une si grande
1647. quantité de vivres & de munitions de guerre, qu'il eût été difficile de les épuiser en six mois de tranchée ouverte.

L'armée Françoise ne montoit qu'à seize mille hommes. Le maréchal de Grammont la commandoit sous les ordres du Prince; le comte de Marsin & le duc de Châtillon remplissoient les fonctions de Lieutenants-Généraux; le marquis de la Moussaie, M. d'Arnauld, le comte de Broglio, le chevalier de la Valière, le marquis de la Trousse & le comte de Tavannes, celles de Maréchaux de Camp.

Le Prince s'établit dans les lignes du comte d'Harcourt, que la paresse des Espagnols avoit laissé subsister; il construisit seulement quelques nouveaux forts pour les mieux assurer. Ces heureux commencements augmentoient l'ardeur & le courage des troupes. Déja le chevalier de la Valière, qui avoit conduit les attaques des principaux sièges de Flandre, assuroit que Lérida

Ibidem.

ne tiendroit pas long-temps. Le Prince s'abandonna d'autant plus volontiers à l'expérience de cet Officier-Général, qu'il avoit été Gouverneur de Lérida. Mais l'événement confondit la Valière ; il eut beau changer & diriger les attaques, on ne trouva par-tout que le roc : pour comble de malheur, il fut tué au milieu du siège, c'est-à-dire, dans un temps où il n'y avoit que lui qui pût réparer les fautes qui lui étoient échappées.

1647.

Ibidem, pag. 233.

Cependant l'armée étoit distribuée en trois quartiers, sous les ordres du Prince, du maréchal de Grammont, & du comte de Marsin. Tous ces quartiers communiquoient ensemble au moyen de deux ponts de bateaux qu'on avoit jettés sur la Sègre. Condé n'attendoit plus que sa grosse artillerie, pour ouvrir la tranchée ; mais elle demeura plus de quinze jours en chemin, à cause du débordement des rivières. Les vivres, les munitions, & tout l'attirail nécessaire à un siège, ne venoient de Barcelone au camp, que

lentement, & par la voie des mulets. Au ſeul nom de Mazarin, Condé frémiſſoit de colère. C'étoit ce Miniſtre qui, ſur la foi des promeſſes les plus ſacrées, l'avoit embarqué dans cette expédition, & cependant il n'avoit pas honte de le laiſſer manquer de tout, & principalement d'une Flotte dont le ſecours l'eût mis à portée d'entamer ſes opérations, en tranſportant ſur le rivage de la mer auprès de ſon camp, tout ce qu'il lui falloit pour aſſurer le ſuccès de ſon entrepriſe.

1647.

Mémoires de Buſſi-Rabutin, tom. II, p. 170.

Pendant cette inaction douloureuſe, Condé emporta les châteaux d'Algouare, de Caſteldare, & d'autres poſtes fortifiés, dont les garniſons furent faites priſonnières de guerre.

Sur ces entrefaites, la Sègre groſſie par la fonte des neiges des Pyrénées, déborde avec tant de violence, qu'elle entraîne avec elle les ponts de communication. Sur-le-champ Britt ſort de Lérida avec la plus grande partie de ſa garniſon, & fond ſur le quartier de Marſini,

abandonné à ses propres forces; pour comble de malheur, Marsin avoit envoyé la cavalerie fourager à plusieurs lieues du camp. Dans cette circonstance funeste, ce Général ne dut son salut qu'à son courage. Il se présente à la garnison de Lérida avec une partie de son Régiment, & il soutient tous les efforts de Britt, pendant près de deux heures. Les François, animés par l'exemple de Marsin, firent de si grands efforts, que non-seulement ils repoussèrent Britt, mais ils battirent un corps de quatre cents chevaux embusqués dans les masures d'un fauxbourg. Les vaincus se jettèrent dans la rivière qu'ils passèrent à la nage. Ce combat coûta beaucoup de monde aux deux partis, particuliérement aux Espagnols.

1647.

Le lendemain Britt renvoya, sans rançon & avec de grands présents, un Officier distingué, parent de Marsin, qu'il avoit pris. Il le chargea de dire à Condé de sa part : *Qu'il ne trouveroit peut-être pas la conquête de Lérida aussi facile qu'on la lui avoit re-*

Mémoires de Bussi-Rabutin, tom. I, p. 171.

présentée ; mais que si, lui Don Britt, venoit à succomber, il auroit au-moins la consolation de n'être vaincu que par le Prince qu'il respectoit le plus en Europe.

1647.

La générosité de Britt, ces paroles qui annonçoient autant de courage que de fierté, ajoutèrent encore à l'estime que le Prince avoit conçue pour lui. Il se prépara à attaquer la place avec d'autant plus de vigueur, qu'il y auroit plus de gloire à triompher d'un ennemi si digne de lui.

Condé avoit à peine rétabli les ponts, qu'il disposa deux attaques: il conduisoit lui-même la première qui embrassoit une vieille Eglise, située à deux cents pas de la ville, & dont les Espagnols avoient fait une espèce de forteresse ; de-là il devoit continuer ses travaux vers la contrescarpe de la Ville. Plus loin, à la droite, Grammont dirigeoit la seconde attaque vers une Chapelle, qui n'étoit guère moins fortifiée que l'Eglise dont on vient de parler : elle devoit aboutir au château.

Ce fut le 27 de Mai, que le régiment de Champagne, précédé des vingt-quatre violons du Prince, ouvrit la tranchée en plein jour, & avec toutes les démonſtrations de la joie & de l'eſpérance. On a reproché ce trait dans toute l'Europe au prince de Condé, comme celui d'un Fanfaron. Mais c'eſt qu'on ignoroit qu'il n'avoit fait que ſe conformer à l'uſage introduit en Eſpagne, & dont il n'étoit guère poſſible de ſe diſpenſer vis-à-vis d'un Chevalier tel que D. Britt, qui ſembloit avoir hérité de toute la fierté & de la galanterie des Abencerrages. 1647.

Tout répondit d'abord aux vœux des aſſiégeants ; les progrès furent très-rapides. L'Officier, le Soldat même, animés par le ſuccès, ſe livroient au travail avec autant d'ardeur & de gaieté que le Général. L'armée ennemie, toujours lente dans ſes opérations, n'étoit pas encore raſſemblée : Condé, à force de ſoins & d'argent, avoit eu le ſecret de faire tranſporter à ſon camp les vivres, les munitions, & générale-

1647. ment tout ce qu'il avoit prévu être néceſſaire au ſuccès d'une ſi grande expédition. On s'attendoit à voir bientôt D. Britt ſuccomber ſous les efforts du courage, de la vigilance & de l'application; mais cette illuſion ſi douce, ſi agréable, s'évanouit bientôt.

En effet, plus on avançoit, plus on trouvoit d'obſtacles. Le roc devenoit de jour en jour plus dur, plus impénétrable; on ne l'ouvroit qu'avec des fatigues incroyables. Condé, qui sembloit n'avoir plus d'autre demeure que la tranchée, avoit beau prodiguer l'argent aux travailleurs, les nuits ſe paſſoient ſans progrès. Le chevalier de la Valière, dont on avoit ſuivi les conſeils & le plan, déſeſpéré des chagrins du Prince, changea les attaques; mais on n'en retira guère plus d'avantages. Par-tout on rencontra ce roc fatal, qu'il étoit impoſſible de faire ſauter avec la mine.

Mémoires du maréchal de Grammont p. 234.

Britt avoit vu juſqu'alors, d'un œil tranquille, les premières ap-

proches des François ; il jugea qu'il étoit temps enfin d'oppofer à l'audace & à l'impétuofité, tout ce que le courage & l'expérience fourniffent de reffources à un Gouverneur. Il redoubla le feu de fon artillerie & de fa moufqueterie aupoint qu'on n'en vit jamais de plus terrible & de mieux foutenu ; il préparoit chaque jour des forties, conduites avec tant de fageffe & de valeur, qu'il vint plufieurs fois à bout de nettoyer la tranchée, de détruire les travaux, de renverfer les batteries, & d'arrêter les progrès des affiégeants. Les François ne gagnoient de terrein qu'à coups d'épées & en l'arrofant de fang. 1647. *Ibidem.*

La fortune n'avoit point accoutumé Condé à des triomphes faciles. Loin donc de fe laiffer abattre par des revers imprévus, il témoigna encore plus de fierté & d'activité. Tout ce qu'il y avoit à l'armée d'Officiers généraux & particuliers, marchèrent fur fes traces avec la même conftance pendant toute la durée du fiège. Mais le fol-

dat, malgré tant d'exemples héroï-
1647. ques, ne parut pas le même que dans les autres campagnes du Prince. On ne fera point ici le journal de ce fiège, on se contentera d'en rappeller les principaux événements.

Le 22 Juin. Le fixiéme jour de l'ouverture de la tranchée, le chevalier de la Valière périt par la témérité du marquis de la Trousse, Maréchal de Camp. Le Chevalier, qui commandoit à l'attaque de Grammont, venoit d'être relevé par le Marquis. Avant que de quitter la tranchée, il le conduisit dans les postes les plus périlleux, afin de lui faire observer les progrès du travail de la nuit. Mais, comme si le danger n'eût pas été assez grand, la Trousse, qui affectoit toujours de s'exposer sans nécessité, marche sur le revers de la tranchée; la Valière, par une vaine émulation, & pour ne pas paroître moins brave que son Collègue, prend le même chemin. Il avoit à peine fait quelques pas, qu'il reçut un coup de mousquet dans la tête, dont il mourut sur-le-champ.

Mémoires de Bussi-Rabutin, tom. I, p. 175.

Sa perte eût sans doute excité des regrets par-tout ailleurs; mais elle fut bien plus déplorée dans des circonstances où l'armée avoit un besoin plus particulier de ses lumières & de son expérience. Condé disposa du Gouvernement de Fleix, qu'avoit le Chevalier, en faveur de M. de Jumeaux, Maréchal de Bataille, qui lui même mourut, bientôt après, des fatigues qu'il avoit essuyées devant Lérida. 1647.

Cependant la mort du chevalier de la Valière ne fit qu'augmenter l'activité du Prince. Les troupes n'étoient pas encore découragées. Britt comprit qu'il falloit les étonner par la plus terrible sortie. Le 6 de Juin, en plein jour, il fond sur la tranchée de Condé, suivi de plus de la moitié de sa garnison. En moins de quelques minutes, il taille en pièces tous les Mineurs, à la tête desquels périt l'ingénieur la Pomme, l'homme de France qui avoit le plus de réputation dans la conduite des travaux d'un siège; il brûle toutes les fascines, il détruit les travaux,

Mémoires du maréchal de Grammont, p. 236.

il encloue le canon, blesse à la tête
1647. &. prend M. d'Arnauld, qui commandoit à la tranchée. Déja le régiment Suisse de Romme, effrayé d'un si grand désastre, avoit abandonné tous les postes, lorsque Condé accourt lui quatrième; d'abord, il force les Suisses, à coup d'épée, de retourner à la tranchée; il dégage Arnauld, regagne à découvert & sous le feu prodigieux de la place, tous les postes, & oblige enfin Britt à chercher un asyle dans Lérida; mais ce qu'il y a de plus étonnant, c'est qu'il fit tous ces prodiges de valeur à la tête de ces mêmes Suisses, qui, un peu auparavant, avoient paru si épouvantés. Le régiment de Champagne, en qui il avoit une confiance particulière, qu'il avoit appellé à son secours, ses compagnies de Gendarmes & de Chevaux-légers, le maréchal de Grammont, qui étoit accouru de lui-même, trouvèrent en arrivant l'ennemi
Ibidem. chassé & repoussé. La perte fut très-grande de part & d'autre. Condé vit tomber à ses pieds un de ses

Gentilhommes & un Aide-de-Camp. Britt, bleſſé à la jambe, n'en témoigna que plus de fierté & d'audace, le reſte du ſiège. 1647.

Le rétabliſſement de tous les travaux, dont la deſtruction avoit été l'ouvrage d'un moment, coûta cinq jours entiers. Le Prince, naturellement fier dans le commandement, & ſévère obſervateur de la diſcipline militaire, donna des marques de ſon indignation aux Suiſſes, qui avoient abandonné leurs poſtes. Il les établit à la queue de la tranchée dont il ne voulut plus leur confier la garde; mais cette nation belliqueuſe, ne tarda pas à recouvrer ſa réputation.

Mémoires de Buſſi-Rabutin, tom. I p. 178.

En effet, Britt, voyant que les François avoient déja réparé les dommages qu'il leur avoit cauſés, & qu'ils ſe portoient à l'attaque avec une nouvelle vigueur, réſolut de tout hazarder pour arrêter des progrès qui pouvoient bientôt lui devenir funeſtes. Le 11 de Juin, entre midi & une heure, c'eſt-à-dire, dans l'inſtant même que le Prince

quittoit la tranchée pour aller dîner
1647. chez le comte de Marsin, au-delà
Ibidem, p. 179. de la Sègre, la garnison presqu'entière
sort de Lérida, & tombe sur le régiment de Montpouillan, à la tête duquel le marquis de la Moussaie gardoit les travaux. Le succès des assiégés fut rapide. Une partie du régiment de Montpouillan est taillée en pièces, l'autre réduite à chercher son salut dans la fuite; le comte de Clermont-Vertillac, Maréchal de Bataille, qui s'opposoit avec courage aux Espagnols, est tué; la Moussaie défendoit presque seul la batterie, n'ayant d'autre espoir que de périr l'épée à la main. Au bruit terrible qu'il entend, Condé, prêt à passer la Sègre, s'arrête avec Châtillon, Bussi-Rabutin, Saint-Martin & Vialar, qui l'accompagnoient : persuadé que c'est une nouvelle sortie des assiégés, il envoie sur-le-champ Vialar au comte de Broglie, pour le conjurer de veiller au salut du quartier du Roi; Saint-Martin au régiment de Champagne avec ordre de voler

au combat ; & Buſſi pour lui amener ſes compagnies de Gendarmes & de Chevaux-légers. Pour lui, ſuivi du ſeul Châtillon, il accourt brides abattues, à la tranchée dont l'ennemi étoit le maître. Le premier objet qui le frappa en arrivant, furent les Suiſſes, qu'il avoit poſtés, comme on a vu, à la queue de l'attaque, qui ſeuls ſoutenoient tous les efforts des Eſpagnols victorieux : à la vue du Prince, ils rempliſſent l'air de cris ; leur ardeur ſe ranime ; & dans la joie d'avoir Condé pour témoin de leurs exploits, ils témoignent tant d'audace & de fierté, que le Prince n'eut beſoin que de leur ſecours pour triompher de l'ennemi & regagner tous les poſtes perdus. Les troupes qu'il avoit mandées, le trouvèrent victorieux. Il eſt inutile d'obſerver qu'il rendit ſa confiance & ſon eſtime aux Suiſſes.

1647.

* *Mémoires du maréchal de Grammont, p. 237.*

Cependant Britt, bleſſé, ſe faiſoit traîner en chaiſe ſur les remparts & à la brêche, encourageant le ſoldat, plus encore par ſes actions que par ſes paroles, augmentant ſans

1647. cesse le feu de son artillerie, paroissant enfin déterminé à s'ensevelir sous les débris de sa place. Il avoit rassemblé une si prodigieuse quantité de feux d'artifice & de grenades, qu'il vint à bout deux fois de brûler la gallerie des assiégeants ; elle ne fut rétablie qu'avec beaucoup de peine. Chaque jour il ordonnoit des sorties si vigoureuses, que l'infanterie Françoise, entiérement découragée, s'enfuyoit, dès qu'elle entendoit le funeste cri, d'*alerte à la muraille*, qui partoit de la place & qui étoit toujours suivi d'un sanglant combat.

Il n'y avoit que la politesse de l'intrépide Espagnol, qui égalât sa valeur. Au milieu des soins sans nombre, des inquiétudes & des fatigues de toute espèce dont il étoit environné, il ne laissa pas passer un seul jour sans envoyer des rafraîchissements au Prince. Condé, de son côté, ne se laissoit point vaincre en générosité & en grandeur d'ame : on renvoyoit de part & d'autre les prisonniers sans rançon

&

& chargés de présents. Jamais, depuis la chevalerie Françoise & les Abencerrages, on n'avoit vu en Europe tant de valeur, de politesse, de galanterie & d'humanité. 1647.

Cependant, malgré la défense héroïque de Britt, il est constant que Lérida eût succombé, si le Prince eût reçu de la France le nombre de troupes & la quantité de munitions qui lui avoient été promises, ou *Ibidem.* même si la désertion, causée par l'excès des chaleurs & des fatigues, n'eût ruiné l'armée. Déja il étoit venu à bout de faire bréche à la contrescarpe de la Ville & à celle du Château. Sur ces entrefaites, il apprit que l'armée Espagnole, une fois supérieure à la sienne, s'ébranloit de Fraga dans le dessein de combattre. Il n'y avoit pas à délibérer, il falloit ou emporter la place d'assaut, ou se résoudre à lever le siége. Le premier parti convenoit davantage au courage du Prince; mais il considéroit que le soldat exténué, avoit à peine la force de soutenir le poids de ses armes; que la désertion

augmentoit au point qu'il n'y avoit
1647. pas de jour qu'il n'en paſſât cent cinquante dans le pays ennemi, d'où la plupart retournoient en France par différentes routes ; que le nombre des malades ſurpaſſoit encore celui des déſerteurs ; qu'enfin, il étoit réduit, même avec le ſecours de ſa cavalerie, à qui il faiſoit mettre pied à terre, de faire garder chaque tranchée avec trois cents hommes, au-lieu de douze cents qu'il y avoit établis au commencement du ſiège ; que la ligne de circonvallation étoit preſque abandonnée faute de troupes. Mais ce qui l'étonnoit davantage, c'étoit l'air d'abattement qu'il obſervoit ſur tous les viſages. Dans ces circonſtances funeſtes, Condé ne pouvoit ſe déterminer à la retraite. La victoire avoit couronné juſqu'ici tous ſes projets, même les plus audacieux ; l'Europe s'étoit accoutumée à le regarder comme invincible. Quelle ſource de chagrin & d'amertume pour un Conquérant, qui ne reſpiroit que la gloire, de ſe voir arrê-

ter au milieu de ses triomphes, plus encore par la jalousie & le caprice de la fortune, que par le courage d'un ennemi qu'il avoit vaincu tant de fois! D'un autre côté, hazardera-t-il un assaut avec des troupes consternées? Attendra-t-il l'ennemi dans ses lignes, pour s'exposer à la même destinée qu'Harcourt, & avoir la douleur d'être témoin de la perte de la Catalogne, qui, abandonnée à elle-même, ne manquera pas d'implorer la clémence de son Roi? 1647.

Cette dernière réflexion décida Condé. L'amour de l'Etat l'emporta sur celui de la gloire. Ce ne fut pas sans de grands efforts, qu'il remporta sur lui-même cette victoire, d'autant plus belle, qu'on la regardoit comme impossible. Il n'y avoit personne qui ne fût persuadé qu'il périroit plutôt devant la place, avec le dernier homme de son armée, que de se retirer. Tels étoient le découragement & la foiblesse des troupes, que les Officiers Généraux désespéroient du succès; mais ils gardoient un

morne & profond silence. Condé ne prit conseil que de lui-même, il

1647. envoya chercher le maréchal de Grammont, & lui communiqua le parti qu'il venoit de prendre de lever le siège. Il n'y eut que la joie du

Le 17 Juin. Maréchal qui égalât sa surprise; il ne répondit au Prince qu'en bénissant le ciel de lui avoir inspiré une résolution si digne du meilleur & du plus grand des Citoyens. Châtillon & Marsin, qui arrivèrent en même temps, témoignèrent la même joie & le même attendrissement; ils avouèrent à Condé, les larmes aux yeux, que quoiqu'ils connussent toute la grandeur du péril, ils auroient mieux aimé mourir que de hazarder des conseils qui ne lui auroient pas été agréables.

Le Prince n'attendit que la nuit pour exécuter sa retraite. Sur les

Ibidem. deux heures du matin, l'armée, précédée de l'artillerie & des bagages, défila avec un ordre admirable sur les ponts de batteaux établis sur la Sègre, & gagna le quartier de Villenouette, & ensuite Cervè-

rès, sans perdre un homme ni un mulet. Condé, selon son usage, ne mit sa personne en sûreté, qu'après avoir pourvu au salut de tous les autres; il évita une embuscade que Britt lui avoit tendue. Ce Gouverneur qui étoit sorti avec toute sa garnison, voyant la fière contenance de l'arrière garde Françoise, n'osa l'attaquer; il écrivit au Prince qu'il se seroit fait une véritable joie de lui apporter lui-même les clefs de Lérida, si son devoir ne l'eût obligé à ne les remettre qu'entre les mains du Roi qui lui en avoit confié la garde. 1647.

On voit par le récit de cette entreprise, qu'elle n'échoua que par la faute du Ministre. En effet, si l'armée étoit entrée en campagne à la fin de Mars, comme il l'avoit assuré, elle eût prévenu les chaleurs, qui, cette année, furent excessives, & par conséquent les maladies; l'armée Espagnole, qui ne parut qu'à la fin de Juin, n'eût point été à portée de marcher au secours de Lérida; enfin, le Prince qui déploya

Histoire de Louis XIV, par Larrey, t. I.

1647. à ce siége les mêmes talents, la même conduite, qu'à Thionville, Philipsbourg, Mardick & Dunkerque, auroit eu le même succès, s'il n'eût été abandonné de quatre mille déserteurs, dont le secours lui eût suffi pour livrer l'assaut & emporter la place, tant la garnison étoit affoiblie.

Mémoires de madame de Motteville, t. II, p. 36. Cependant la nouvelle de la retraite de Condé, étonna toute l'Europe. Sa disgrace fut un véritable triomphe pour ses envieux qui ne craignoient rien tant que de le voir toujours invincible. Les ennemis du Gouvernement (car on commençoit déja à remarquer, dans une partie de la Nation, un esprit de fermentation, d'aigreur & d'audace contre le Ministre, qui, bientôt après, dégénéra en une haine implacable) se réjouissoient dans l'espérance que Condé, sensible à un affront qu'il n'avoit essuyé que par un excès de confiance aux promesses de Mazarin, s'éleveroit contre lui, & lui donneroit des marques éclatantes de son ressentiment. Tout

ce qui pouvoit affliger, humilier, perdre le Cardinal, relevoit le courage & les espérances de ces hommes inquiets & factieux, qui s'imaginent toujours trouver une meilleure fortune dans le changement des affaires. On peut dire enfin que la levée du siège de Lérida ne causa guère moins de joie aux mauvais Citoyens, dont la France étoit alors remplie, qu'à l'Espagne même. 1647.

Un échec passager n'étonne point un grand homme. Tout ce qui ne dépendoit pas de Condé, pouvoit échouer; mais l'adversité le trouva toujours inébranlable. Au reste, après le témoignage de sa conscience, rien n'étoit plus capable de le consoler que les éloges de tous les hommes sages, qui le louèrent de s'être vaincu lui-même, d'avoir préféré le salut de l'armée & de la Catalogne, à sa réputation. On ne l'avoit regardé jusqu'alors que comme un de ces Conquérans, dont la valeur impétueuse, l'exécution rapide, annoncent la foudre; on le croyoit incapable de céder aux ob- *Ibidem.*

ftacles, de fe prêter aux circonftan-
1647. ces ; mais lorfqu'il eut fait voir qu'il favoit réfifter aux attraits de la plus brillante conquête, & à tout le feu de fon courage, pour écouter les confeils de la prudence, fa gloire augmenta. Cet affront, le premier qu'il eût éprouvé, & qui fembloit devoir lui être fi douloureux, effleura à peine fon ame. Il fut le premier à en plaifanter avec fes principaux Officiers ; il fit même des couplets fur fa difgrace, fans doute pour prévenir ceux qu'il craignoit ; mais il eut beau ne pas s'épargner lui-même, ces hommes obfcurs & méchants, pour qui la gloire d'autrui eft un pefant fardeau, en publièrent à Paris, où ils le traitèrent encore plus mal. Ils n'avoient cependant d'autre faute à lui reprocher, que celle de s'être fié aux promeffes du Miniftre.

Le premier foin du Prince, fut de diftribuer les troupes en quartier de rafraîchiffement. L'excès des chaleurs étoit telle qu'il n'eût pu faire agir fon armée, fans achever de la

Mémoires de Buffi-Rabutin, tom. I, pag. 185.

détruire en huit jours. Ce temps de repos, consacré au rétablissement du soldat épuisé, & qui dura deux mois, n'en fut pas un pour l'infatigable Condé ; il parcourut pendant ce temps-là toute la frontière ; il visita les places situées sur les confins de l'Aragon & de Valence ; il fit fortifier les villes de Fleix & de Balaguier, les postes avantageux de Constantin & de Salo, qui resserroient & bloquoient Tarragone, que l'ennemi ne pouvoit plus soutenir qu'à la faveur de la mer, dont sa flotte le rendoit maître. 1647.

Après avoir ainsi fermé les différents passages de la Catalogne, il n'attendoit que l'automne pour s'ouvrir le chemin de l'Aragon, par la conquête d'Ager. Une victoire l'eût sans doute plus flatté : il fit tout ce qui dépendoit de lui pour attirer au combat le marquis d'Aytonne, Général de l'armée Espagnole ; mais ce fut envain : le Marquis demeura opiniâtrément retranché sous le canon de Lérida.

A la manœuvre timide de ce Gé-

1647. néral, on eût dit que son armée étoit inférieure à celle de France ; cependant, elle ne l'emportoit pas moins par le nombre des hommes, que par la quantité des canons, l'abondance des vivres & des munitions ; de plus, elle n'avoit souffert aucune fatigue. Il faut avouer que ce n'étoit pas sans se faire violence à lui-même, que le Marquis languissoit dans une inaction qui lui sembloit honteuse ; mais il falloit obéir aux ordres du Roi, son maître. Philippe IV ne lui écrivoit jamais, sans mettre à la fin de ses dépêches, par apostille, ces mots : *Gardez-vous sur toutes choses d'en venir aux mains avec ce jeune présomptueux.* C'est ainsi qu'il désignoit Condé, & qu'il exhaloit son ressentiment contre un Général qui avoit porté à la monarchie Espagnole les coups les plus mortels. Ces paroles manifestoient en même temps la crainte qu'il avoit conçue de l'audace & de la fortune du vainqueur de Rocroi. Cependant Condé, voyant qu'il s'efforçoit inutilement d'arra-

Histoire de Louis XIV, par Larrey, t. I.

cher le marquis d'Aytonne de sa position, détacha M. d'Arnauld avec quatre mille hommes pour assiéger la forteresse d'Ager ; pour lui, il vint camper avec le reste de son armée, qui consistoit en huit mille hommes, à Castillon-de-Farfaigne, afin de veiller sur les mouvements de l'ennemi, & de le contenir. 1647.

La ville d'Ager est située au milieu des montagnes qui règnent entre les deux rivières de Noguerra ; la position avantageuse de cette place, en rendoit la conquête plus difficile, qu'un château assez fort & une garnison de six cents hommes, en quoi consistoit toute sa défense.

Mémoires du maréchal de Grammont, p. 241 & suiv.

Il fallut vaincre de grands obstacles pour transporter le canon sur les montagnes. Le soldat rebuté, étoit près de renoncer à l'entreprise, si Condé ne fût venu lui-même pour diriger les travaux & l'encourager ; mais enfin, les batteries n'eurent pas plutôt été établies, que les troupes attaquèrent la place avec fureur : elle fut emportée d'assaut le troisième jour de l'ouverture de la tranchée.

Mémoires de Monglat, t. II, p. 253.

1647. Jamais le ſoldat François ne montra, dans ces moments ſi terribles, plus de modération & d'humanité; il n'y eut d'Eſpagnols tués, que ceux qui parurent ſur la brèche. On pardonna au reſte de la garniſon. Les Habitants n'éprouvèrent de la part des aſſaillants aucun de ces excès, qui aviliſſent ſi ſouvent les vainqueurs.

Mémoires du maréchal de Grammont, p. 244 & ſuiv.

Cependant, le marquis d'Aytonne, perſuadé qu'une ville, qui, trois ans auparavant, avoit ſoutenu tous les efforts d'une armée, pendant près d'un mois, arrêteroit longtemps les François, détache le marmarquis de Tuttavilla avec huit mille hommes, pour réduire les châteaux de Conſtantin & de Salo, ſitués à une demi-lieue de Tarragonne. Il avoit réſolu, ſi Condé s'avançoit au ſecours de ces deux places, de pénétrer, par une marche rapide, juſqu'aux portes de Barcelonne, où il ne déſeſpéroit pas d'entrer à la faveur des intelligences qu'il conſervoit dans cette Capitale.

Condé, n'eut pas plutôt pénétré

ſes vues, qu'il forma le deſſein de ſecourir Conſtantin & Salo, & en même temps de battre le marquis lui-même. D'abord, il envoie le maréchal de Grammont, avec la moitié de ce qu'il avoit de troupes, pour exécuter le premier de ces projets. Celui-ci, marcha avec tant d'ordre, de ſecret & de célérité, qu'il coupa & enleva tous les poſtes de Tuttavilla; à peine ce Général, ſurpris, eut-il le temps de ſe ſauver à Tarragonne. Il perdit quatre cents hommes dans ſa retraite: il en avoit perdu autant dans les attaques infructueuſes qu'il avoit faites contre le château de Conſtantin. 1647.

Honteux de cet affront, Aytonne envoya provoquer le Prince à une bataille dans la plaine d'Urgel. Le défi eſt accepté; mais l'Eſpagnol n'avoit d'autres vues que de tromper Condé; en un mot, c'étoit un ſtratagême pour l'arracher de ſon poſte, & l'éloigner de Barcelonne. Condé, arrivé au rendez-vous, ne trouva perſonne; il envoya un Héraut au Marquis, pour le ſom-

Hiſtoire de Louis XIV, par Larrey, t. I.

mer de remplir son engagement. Il
1647. suivit le Héraut de si près, qu'il gagna Belputh, poste avantageux, qui le mettoit à portée de combattre l'ennemi campé à Las-Borgias. Arnauld, avec les troupes qui avoient emporté Ager; Grammont, suivi du corps, à la tête duquel il avoit fait lever le siège de Constantin, l'avoient rejoint; ensorte que toute l'armée étoit réunie. A l'arrivée imprévue des François, le marquis d'Aytonne, étonné & confondu, ne se rappella plus que les ordres du Roi son maître. Il profita de la nuit pour se sauver dans son ancien asyle, sous Lérida. Cette retraite si précipitée ne l'auroit pas garanti d'une sanglante défaite, sans un de ces accidents qu'il est impossible de prévoir.

Cette nuit-là même, Condé rangea son armée en bataille. Il en laissa la conduite à MM. de Broglie & d'Arnauld, Maréchaux-de-Camp; en les conjurant de se mettre en route au premier ordre qu'ils recevroient. Pour lui, il marcha à la

Mémoires du maréchal de Grammont, p. 246 & suiv.

pointe du jour, le 25 d'Octobre, accompagné du maréchal de Grammont, du comte de Marsin, & suivi de douze Escadrons. Son dessein étoit de reconnoître la position des ennemis, s'ils étoient demeurés dans leur camp, ou bien de les harceler & de les arrêter, s'ils prenoient le parti de la retraite, jusqu'à ce qu'il eût été joint par son armée. 1647.

Il ne tarda pas à s'appercevoir que les Espagnols s'étoient mis en route vers Lérida avec de grandes marques de frayeur : il envoie sur-le champ Aide-de-Camp sur Aide-de-Camp aux deux Officiers-Généraux, pour leur ordonner de hâter leur marche ; mais Arnauld & Broglie ne s'accordant point sur le chemin qu'il falloit prendre, perdent en de vaines contestations le temps le plus précieux. Cependant le jour commençoit à baisser, & Condé voyoit en frémissant sa proie s'échapper. Dans ces circonstances, il prend le parti de fondre sur l'arrière-garde ennemie, après avoir eu toutefois la précaution d'envoyer chercher

1647. au galop la première aile de Cavalerie de son armée, afin qu'elle fût à portée de le soutenir. Mais, malgré toute l'impatience de ses désirs, elle n'arriva qu'une heure avant la nuit, c'est-à-dire, lorsque les Espagnols commençoient à se trouver en sûreté sous le canon de Lérida.

Ibidem.

Condé avoit déja rangé ses douze Escadrons en bataille, dans le dessein d'attaquer l'ennemi, comme il traversoit un vallon. Il partage sa troupe en deux corps, se met à la tête du premier pour gagner l'éminence qui domine le vallon, & laisse l'autre au maréchal de Grammont pour charger l'ennemi dans le vallon même, tandis qu'il l'attaquera lui même en flanc. Il étoit évident que le marquis d'Aytonne devoit se hâter de prévenir le Prince sur l'éminence; mais il aima mieux se resserrer dans le vallon. Ce fut alors qu'il observa que la cavalerie Françoise étoit partagée en deux corps, & que Grammont, qui le pressoit, n'étoit suivi que de quatre ou cinq

Efcadrons. Auffi-tôt il fait fonner la charge, & marche fur le Maréchal avec ving-deux Efadrons, foutenus d'un grand corps d'Infanterie. 1647. *Ibidem.*

La pofition du Maréchal devenoit très-périlleufe. Se retirer dans la plaine, à portée de l'ennemi, c'étoit courir à fa perte; faire un quart de converfion pour joindre le Prince, ce mouvement ne pouvoit s'exécuter fans être enveloppé. Dans ces moments fi critiques, Grammont ne prit confeil que de fon courage. Il fait fonner lui-même la charge, & épargne à l'ennemi la moitié du chemin. Cette manœuvre audacieufe inquiéta & contint d'abord le Général Efpagnol.

Condé, du haut de l'éminence, où il étoit déjà parvenu, s'apperçoit du danger extrême du Maréchal: auffi-tôt il donne ordre à Marfin de defcendre la colline, & de fondre fur l'ennemi. Pour lui, fuivi d'un feul Page, il court à brides abattues vers Grammont. *M. le Maréchal*, lui dit-il, en l'embraffant, *je viens vaincre ou périr avec vous.* Ce *Ibidem.*

trait magnanime arracha des larmes de tendresse au Maréchal.

1647.

Ibidem. Cependant le Marquis, voyant Marsin prêt à le charger en flanc, jugea qu'il ne pouvoit combattre Grammont, sans être coupé & battu à son tour ; d'ailleurs l'armée Françoise pouvoit arriver à chaque instant, & lui faire payer bien cher le léger avantage d'avoir défait quatre ou cinq Escadrons. D'après ces réflexions, il se retira ; mais Condé le poursuivit avec tant de vigueur qu'il lui tua ou prit huit cents hommes ; il s'empara de presque tous les bagages, & entr'autres de ceux du Marquis. Le lendemain il les racheta du soldat, & les renvoya généreusement à ce Général. Il y avoit une

Ibidem. grande quantité de chevaux d'Espagne du plus grand prix.

Le gros de l'armée Françoise, ne parut qu'avec la nuit. L'ennemi s'étoit sauvé dans un poste appellé l'Horte-de-Lérida, qui n'est qu'à un quart de lieue de la Place, où il se retrancha. Le lendemain, le Prince le canona de toute son artillerie ;

Aytonne répondit avec la même vivacité, & peu s'en fallut que Condé, Grammont & Marsin, qui conféroient ensemble, ne fussent emportés tous les trois d'un seul coup de canon qui les couvrit de terre. Le lendemain, l'armée Espagnole repassa la Sègre. Ce fut à ces foibles avantages que se bornèrent les manœuvres hardies & savantes de Condé. Il avoit si bien combiné son projet, que l'ennemi n'eût pu éviter d'être battu, sans la mésintelligence survenue entre les deux Officiers Généraux dont on a parlé. 1647.

Sur ces entrefaites, le bruit se répand parmi les Espagnols que le Prince est retourné en France. Cette nouvelle remplit le marquis d'Aytonne de joie & de confiance. Il voulut au moins avoir l'honneur de dégager Tarragone, en réduisant Constantin & Salo. Il chargea de cette expédition ce même Tuttavilla qui avoit déja échoué. Tuttavilla assiégea Constantin avec beaucoup de vigueur : en deux jours, il livra trois assauts, dans lesquels il perdit

Relation du combat de Lérida, par Beaulieu.

huit cents hommes. M. de la Baume, 1647. qui commandoit dans la place, se retira au château avec sa garnison, résolu de périr plutôt que de capituler. Sur ces entrefaites, paroît le comte de Marsin, détaché de l'armée avec quatre mille hommes; le Général ennemi fuit, abandonnant trois pièces de canon, & presque toutes ses munitions de guerre. Ainsi M. de la Baume eut la gloire de soutenir deux sièges en trois semaines.

Le 18 Octob. Pendant que Marsin voloit à Constantin, Condé étoit venu camper sur le chemin de Tarragone; dans la résolution de combattre le marquis d'Aytonne, s'il entreprenoit de marcher au secours de Tuttavilla; mais le général Espagnol, détrompé par ce mouvement audacieux, de la fausse nouvelle du départ du Prince, demeura dans ses retranchements. *Ibidem.* Condé lui coupa les vivres, les fourrages & le bois, ensorte qu'il le força bientôt à repasser la Cinca, & à se refugier aux extrêmités de l'Aragon. Le Prince, qui voyoit la fai-

ſon très avancée, accorda enfin à ſon armée le repos dont elle avoit 1647. beſoin, pour ſe rétablir des fatigues exceſſives qu'elle avoit eſſuyées dans cette campagne, auſſi longue que laborieuſe. Il ſe rendit lui-même à Barcelone, pour mettre ordre aux affaires de la Province.

La campagne de Catalogne, procura à ce Prince des plaiſirs qu'il n'appartient qu'à un grand Capitaine de goûter. Il ſe voyoit dans ces mêmes lieux où Jules Céſar, par la ſcience des campements, la connoiſſance des poſtes, la ſupériorité de l'art, avoit, ſans combattre, fait mettre les armes bas à toute une armée égale à celle qui lui obéiſſoit, & compoſée de vieilles & excellentes troupes, commandées par des Généraux expérimentés. Condé, les commentaires de Céſar à la main, alla pluſieurs fois reconnoître les rivières & les montagnes qui ſervirent de théâtre à ce fameux événement. Il ſuivoit les opérations du Général vainqueur, & les expliquoit en détail, avec tant

Oraiſon funèbre du grand Condé, par Boſſuet.

de clarté & de précision, qu'on eût cru qu'il étoit lui-même auteur de cette manœuvre. Tant il est vrai qu'il n'y a guère que les Grands-hommes, à qui il soit permis de saisir le génie les uns des autres.

1647.

Cependant la Cour étoit en proie à la douleur & aux gémissements. Le duc d'Anjou, frère unique du Roi, étoit tombé dangereusement malade d'une dyssenterie ; vers le même temps, la petite vérole conduisit le Roi jusqu'aux portes du tombeau. On prétend que dans ces circonstances si affreuses pour la Reine, le duc d'Orléans reçut avec complaisance des prédictions agréables sur son élévation prochaine. Quoi qu'il en soit, Condé apprit ces tristes nouvelles à Barcelone. Loin de témoigner de l'empressement dans un temps où il feroit venu pour partager la puissance du duc d'Orléans, il ne se rendit à Fontainebleau qu'à petites journées. La Reine lui dépêchoit Courier sur Courier ; cette Princesse, persuadée que, si elle venoit à perdre le Roi, elle trouve-

Mémoires de madame de Motteville, t. II, p. 101.

roit dans Gaſton un rival pour la Régence de l'Etat pendant la minorité de ſon ſecond fils, avoit déja jetté les yeux ſur le prince de Condé, pour lui ſervir d'appui & de défenſeur. Déja les intrigues ſe multiplioient à la Cour ; mais l'heureuſe convaleſcence du jeune Monarque les fit évanouir, ainſi que les prétendus Oracles qui avoient annoncé la grandeur future de Gaſton. 1647.

La modération du Prince toucha la Reine : elle le reçut avec des marques ſenſibles de joie & de ſatisfaction. Mazarin renchérit encore ſur cet accueil. Condé ne put s'empêcher de lui reprocher la conduite qu'il avoit tenue à ſon égard pendant toute la campagne. Le Cardinal ſe juſtifia ſur la grandeur & la multitude des affaires dont il étoit alors accablé : il lui jura un reſpect & un dévouement ſans bornes, & enfin lui laiſſa le choix de l'armée qu'il voudroit commander la campagne ſuivante. Condé, déſarmé par le repentir & les

1647. soumissions, ensevelit cette aventure dans un éternel oubli. Il n'en fut pas de même de la Nation ; elle fit toujours un crime au Ministre du siège de Lérida, auquel elle s'imaginoit qu'il n'avoit engagé le premier Prince du sang, que pour le faire périr. Ce fut un des principaux griefs dont elle autorisa sa haine, lorsque l'année suivante elle se déchaîna avec tant de fureur & d'emportement contre l'administration de cet Etranger.

Mémoires de la minorité de Louis XIV, par L. D. D. L. R. p. 168.

Fin du premier Volume.

De l'Imprimerie de LOTTIN l'aîné ; 1768.

